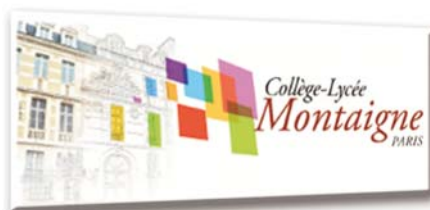


Le Lycée MONTAIGNE et la Fondation CASIP-COJASOR
présentent :

DE BOUCHE À OREILLE



ÉDITION 2018



La Fondation CASIP-COJASOR remercie
la Fondation pour la Mémoire de la Shoah de son soutien.

Le Lycée MONTAIGNE et la Fondation CASIP-COJASOR
présentent :

DE BOUCHE À OREILLE



Un programme
de la **Fondation CASIP-COJASOR**,
réalisé par l'équipe du Pôle Séniors et Survivants
de la Shoah.



En partenariat
avec le corps enseignant
et les élèves de 1ère ES 4 (Économie et Social)
du Lycée MONTAIGNE.

◆ Message de la Directrice Générale du Casip-Cojasor	6
◆ Message du Directeur du Lycée Montaigne	8
◆ Message de la Directrice du Pôle Séniors et Survivants de la Shoah	10
◆ Message du Professeur d'Histoire du Lycée Montaigne	12
◆ Présentation du programme De Bouche à Oreille	14
◆ Méthodologie du programme De Bouche à Oreille	15
◆ Modalité des interviews du programme De Bouche à Oreille	16
◆ Témoignage de Charles Apelroit	18
◆ Témoignage de Myriam Feldmann	36
◆ Témoignage de Rosette Frydman	52
◆ Témoignage de Georges Grosz	68
◆ Témoignage de Sarah Tieder-Kaminsky	82
◆ Témoignage de Micheline Knoll	100
◆ Témoignage de David Perlmutter	116
◆ Témoignage de Moïse Rosenberg	140
◆ Témoignage de Charles Smrodyni	152
◆ Témoignage de Marie Wiesner	174
◆ Pêle-Mêle Élèves et Témoins	186
◆ Les Élèves	189
◆ Les Témoins	190
◆ Photo de groupe 2018	191

« *Sauver de l'oubli* »

Curieux paradoxe de notre société : jamais l'accès à l'information n'a été aussi aisé, jamais la mémoire des générations passées n'a autant été consignée et pourtant, jamais le risque d'oubli n'a été si fort. Peut-être l'individualisme grandissant et l'émergence chronophage de la mise en scène de soi sur les réseaux virtuels dits « sociaux » contribuent-ils à limiter la part de l'autre dans son propre schéma de vie.

Dans un monde d'abondance et d'expression banalisée du moi, quelle place donner à la parole de l'autre ? Quel sens peut prendre pour nos vies hyper-connectées le témoignage d'une expérience de l'horreur du siècle dernier ?

S'il appartient aux jeunes générations de se montrer vigilantes face au formatage narcissique proposé par ces modes d'expression, il est non moins impérieux de rendre aux témoins du siècle écoulé leur juste place dans l'histoire des hommes. Leur voix est un faible rempart – mais hélas, le seul – contre l'oubli des atrocités dont l'homme est capable sur son prochain.

En écoutant ces témoins, en faisant de leur parole un document d'histoire, les jeunes étudiants du lycée Montaigne ont proposé une solution essentielle au paradoxe initialement évoqué : au-delà de la simple consignation du témoignage, ce qui le sauve de l'oubli, c'est son appropriation par d'autres, son objectivation à des fins universelles.

Lorsque les derniers témoins de la Shoah et de la Seconde Guerre Mondiale auront disparu, demeureront les gardiens de la mémoire, les trop rares personnes qui de leurs propres oreilles et de leurs propres yeux, les auront vu et entendu.

La Fondation Casip-Cojasor, en partenariat avec l'équipe enseignante et pédagogique du Lycée Montaigne, est heureuse d'avoir pu contribuer à la naissance de ces nouveaux passeurs de mémoire.

Que tous ceux – témoins, enseignants, élèves – qui ont participé à cette entreprise au cœur de nos valeurs en soient chaleureusement remerciés.

◆ *Karène Fredj*

MESSAGE DE JOËL BIANCO

PROVISEUR DU LYCÉE MONTAIGNE

À l'automne dernier, M. Benharous m'a aimablement proposé d'accompagner avec lui un groupe d'élèves du lycée Montaigne à l'occasion d'un des voyages de mémoire que le Conseil régional d'Île-de-France et le Mémorial de la Shoah organisent depuis bientôt vingt ans. J'ai ainsi pu, pour la première fois de ma vie, me rendre à Auschwitz-Birkenau. Nous sommes tous rentrés bouleversés et marqués à jamais par l'expérience que nous venions de vivre. En fin de soirée, dans le taxi qui me ramenait de l'aéroport, j'ai éprouvé le besoin de parler au chauffeur de cette journée, mais la conversation a tourné court lorsque celui-ci m'a affirmé qu'il n'avait jamais entendu parler d'Auschwitz ou du génocide des Juifs d'Europe. Je suis rentré chez moi partagé entre colère et accablement face à une telle ignorance, dont je voulais me convaincre qu'elle était subie et non voulue.

L'ignorance, on le sait, est à l'origine de bien des violences. Ses ténèbres ne reculent pas aujourd'hui, bien au contraire, et au sein des établissements scolaires, nous devons être plus mobilisés que jamais, car l'éducation reste le moyen le plus efficace pour la combattre. Par la transmission de savoirs, la formation du jugement, l'éveil de la conscience, nous aidons les jeunes qui nous sont confiés à devenir les citoyens libres et éclairés de demain. Mais face à l'horreur absolue, l'enseignant peut parfois manquer de mots, et les mots qu'il emploie manquer de la force évocatrice nécessaire.

C'est là que les témoignages prennent tout leur intérêt et tout leur sens. La représentation par la mémoire ne vient pas alors s'opposer à la parole de l'historien, elle la complète au contraire et la porte. Dans son récit « L'espérance d'un baiser »(*), Raphaël Esrail écrit : « *Comment, dès lors expliquer à nos jeunes cet "inconcevable", cet "innommable", cet "événement" qui, à la lettre, dépasse l'entendement ? Comment peut-on comprendre et faire comprendre que l'extermination d'un peuple entier ait pu ainsi être décidée, planifiée, puis mise en œuvre ? C'est cette inhumaine humanité, cet impensable pourtant pensé, que nos témoignages permettent d'approcher.* »

Trouver les mots, savoir dire, c'est ce que parviennent à faire les témoins que nous accueillons au lycée Montaigne dans le cadre du projet « De Bouche à Oreille ». Pour eux, qui pour la plupart ont pendant des décennies gardé enfouis au plus profond d'eux-mêmes les événements tragiques qu'ils avaient vécus, cette prise de parole est sans nul doute une forme de libération. Dans leurs échanges avec leurs jeunes interlocuteurs, elle marque aussi le début d'une chaîne de transmission qui jamais ne devra s'interrompre. Elle permet aussi, tout simplement, des moments de joyeuse complicité et, pour nos jeunes, de belles leçons de vie.

De Bouche à Oreille a déjà deux éditions à son actif au lycée Montaigne et je suis très fier que nous soyons le premier établissement scolaire public associé à ce projet. Je tiens à remercier toute l'équipe de la Fondation CASIP-COJASOR pour cette initiative exemplaire.

Mes remerciements vont aussi, bien sûr, à Lionel Benharous, professeur d'histoire-géographie au lycée Montaigne. Il fait assurément partie de ces maîtres que l'on n'oublie pas. Nos élèves méritent aussi des remerciements et des compliments : leur pertinence, leur sérieux et leurs qualités humaines nous font honneur. Mon dernier mot sera pour nos témoins. Je suis plein d'admiration pour leur énergie, leur altruisme leur joie de vivre. Pour les élèves, pour nous tous, ils sont de beaux modèles.

◆ *Joël Bianco*

(*) « L'espérance d'un baiser », Raphaël Esrail, Robert Laffont 2017

MESSAGE DE RACHEL GUEZ

DIRECTRICE DU PÔLE SÉNIORS-SURVIVANTS DE LA SHOAH

Pour cette nouvelle édition du programme de Bouche à Oreille en partenariat avec le lycée Montaigne, le défi était de renouveler sans se répéter. Evidemment, lycéens et témoins se rencontraient pour la première fois et étaient différents de ceux qui s'étaient mobilisés l'année précédente. Néanmoins, on courait le risque, pour vous, lecteurs, et pour ceux qui visionneront le film de ce programme, d'une certaine répétition. Le risque de la répétition, c'est l'accoutumance. Et l'accoutumance précède le détachement. Ajoutez à cela la distance croissante avec la date de l'événement, et vous comprenez que l'écueil à éviter absolument est qu'un sujet si sérieux que celui de la Shoah perde de sa profondeur.

Heureusement, la jeunesse est surprenante : elle nous donne à voir, avec son regard neuf, un aspect toujours nouveau de l'expérience humaine. En menant les entretiens avec les témoins, les lycéens de la classe de Première ES de M Benharous ont soulevé des sujets qui font écho à leur construction personnelle.

Un thème, notamment, a retenu mon attention, car on le retrouve évoqué à travers plusieurs témoignages, histoires de vie, ainsi qu'à travers le ressenti que les lycéens ont partagé de cette expérience. C'est la thématique de l'engagement. Leur travail d'interview et de rédaction met en évidence, à plusieurs reprises, que les choix de vie des témoins interrogés avaient été déterminés par la volonté de s'engager et de se réaliser via des actions de solidarité.

Qu'ils aient rejoint la résistance comme Moïse Rosenberg, le scoutisme comme Charles Smrodyne ou Georges Grosz, qu'ils aient choisi des carrières sociales et militantes comme Micheline Knoll ou Myriam Feldmann, ou médicales comme Sarah Kaminsky, qu'ils aient bataillé pour que les personnes qui les ont aidés pendant la Shoah soient reconnues comme Justes parmi les nations, tous ont cela en commun : le sens de l'engagement. Et ils l'ont à nouveau démontré en étant fidèles aux trois rendez-vous fixés cette année avec ces jeunes désireux de

les rencontrer et de découvrir l'histoire par le biais de leurs témoignages, que certains livraient d'ailleurs pour la première fois.

C'est donc l'histoire de la Shoah, telle qu'ils l'ont vécue et telle qu'ils l'ont transmise à la classe de Première ES du lycée Montaigne, qui vous sera contée dans ce recueil. Mais c'est aussi l'histoire d'un engagement pris spontanément par les lycéens d'incarner le relai, le témoin, et de raconter un jour à leur tour. Pour le remarquable travail accompli, pour leur écoute bienveillante des seniors, et pour cet engagement, je les remercie vivement.

Je remercie également M. Benharous et la Direction de l'établissement de nous avoir renouvelé leur confiance.

◆ *Rachel Guez*

MESSAGE DE LIONEL BENHAROUS

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE MONTAIGNE

« *Je n'ai pas la prétention de comprendre ce que ces témoins ont vécu, tant nous avons traversé une jeunesse différente de la leur, et heureusement. Mais je peux au moins essayer d'écouter et ce travail est extraordinaire* ». En quelques mots, du haut de ses 16 ans, Héloïse a tout dit. Elle a dit la chance qui a été la leur, la notre de recueillir la parole de ces témoins. Une parole qui se raréfie, car le temps fait malheureusement son œuvre et que ceux qui peuvent raconter sont de moins en moins nombreux. Une parole qui n'en est que plus précieuse...

Elle a dit la beauté, la richesse de ces moments passés ensemble, élèves et témoins, jeunes et moins jeunes, à l'orée de leurs vies pour les uns, plus avancés dans leurs parcours pour les autres. Des moments extraordinaires, faits de respect et d'attention, de tolérance et de générosité. Des moments d'une très grande, d'une très belle humanité... Elle a dit la difficulté à comprendre, à appréhender l'innommable, à toucher du doigt l'inhumain. Claude Lanzmann, qui nous manque depuis juillet dernier, qualifiait son chef d'œuvre, Shoah, comme « *une histoire de l'indicible* ». L'adoption, unanime désormais, du terme emprunté à l'hébreu et pour nous intraduisible, qu'il a choisi comme titre de son documentaire, pour désigner la tentative d'extermination des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale montre combien il avait raison. A 16 ans, comment prétendre comprendre cette barbarie que la conscience humaine ne peut pas même admettre ?

Enfin elle n'a pas dit – elle est bien trop modeste, mais ses propos parlent pour elle – la qualité exceptionnelle de nos élèves : leur maturité, leur tact face aux fragilités et à l'émotion de leurs interlocuteurs, leur sens des responsabilités, leur écoute, leur sérieux, leurs valeurs et leurs convictions réconfortent l'enseignant dans sa mission de transmission, mais, plus encore, doit rassurer les adultes sur notre avenir. Avec une jeunesse pareille, et à condition qu'on l'écoute et qu'on lui fasse confiance, notre monde ne pourra qu'aller mieux ! « *Le racisme, c'est quand ça ne compte pas. Quand ils ne comptent pas. Quand on peut faire n'importe quoi avec eux, ça ne compte pas,*

parce qu'ils ne sont pas comme nous. » Écrivait Romain Gary (au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable, 1978). Ensemble, enseignants, témoins et élèves, ce racisme et cet antisémitisme nous les aurons combattus. Nous avons eu la preuve que chacun, chaque vie compte. Nous avons mis en pièce l'anonymat dans lequel les bourreaux voulaient enfermer leurs victimes, car nous leur avons donné un visage, un nom, une histoire. Nous avons appris que nous sommes profondément tous pareils, que nous connaissons les mêmes émotions, partageons les mêmes aspirations...

Ce travail, je suis heureux de l'avoir mené. Et je voudrais remercier chaleureusement et sincèrement ceux qui l'ont rendu possible. La fondation CASIP COJASOR d'abord, et en particulier Rachel Guez et Sylvaine Cohen en lesquelles j'ai trouvé des partenaires toujours à l'écoute, toujours attentives et redoutablement efficaces. M. Bianco ensuite, Proviseur de la cité scolaire Montaigne, pour sa présence réconfortante et son soutien permanent dans toutes mes entreprises, dans tous mes projets.

Les témoins évidemment, qui ont fait l'effort de parler, de se livrer, mais aussi d'être à l'écoute de ces jeunes et de leur prodiguer, plus encore qu'une leçon d'histoire, une leçon de vie. Mes élèves surtout. De notre salle de classe aux rencontres avec ces acteurs de l'Histoire, du mémorial de la Shoah à Auschwitz et Birkenau, nous aurons traversé ensemble un riche parcours mémoriel. Je sais que vous en sortirez changés, raffermis dans vos valeurs et dans vos convictions. Je sais que vous le poursuivrez, chacun à votre manière, mais tous conscients de votre mission de « passeurs de mémoire ». Je sais que vous en sortirez meilleurs. Grâce à vous, moi aussi... Et de cela, je ne saurai jamais assez vous remercier.

◆ *Lionel Benharous*
Texte écrit dans le cadre du programme de Bouche à Oreille
avec sa classe de 1ère ES 4

PRÉSENTATION

DU PROGRAMME BOUCHE À OREILLE

De Bouche à Oreille est un programme pédagogique de recueil de témoignages qui répond à un double objectif : travailler sur la transmission des mémoires juives plurielles et créer du lien entre les générations.

Les élèves de 1ère ES 4 (Economie et Social) du Lycée Montaigne ont interviewé des seniors, femmes et hommes, d'origines diverses, sur leur parcours de vie, au travers de différents thèmes, tels :

- le milieu familial,
- la jeunesse, les mouvements de jeunesse,
- les études,
- les loisirs,
- le mode de vie dans le pays d'origine,
- les relations entre juifs et non-juifs,
- la période de la guerre,
- les conditions du départ,
- l'arrivée en France,
- la reconstruction.

Le programme débute par une séance de sensibilisation des élèves aux seniors, selon deux axes :

- Travailler sur la représentation que se font les jeunes des aînés, en les faisant réfléchir, de manière interactive, en s'appuyant sur des données objectives, à la place et au rôle des seniors dans l'environnement familial et sociétal. Permettre aux jeunes de mettre en perspective la représentation qu'ils se font des seniors avec la réalité.

- Aborder le thème du témoignage, sa valeur dans l'Histoire, appréhender ce que représente, pour le témoin, son implication sur le plan personnel et émotionnel.

Puis dans un second temps les élèves élaborent, en cours, un guide d'entretien général : cette phase est menée par l'enseignant d'histoire qui prend en charge le programme. Pour la cohérence du projet, le questionnaire est général mais chaque groupe d'élèves formule des questions spécifiques en fonction du parcours du témoin avec lequel il va travailler.

Le recrutement est réalisé par l'équipe du Pôle Séniors-Survivants de la Shoah de la Fondation CASIP-COJASOR. Les élèves ont bien sûr la possibilité de choisir des témoins dans leur entourage.

MODALITÉ DES INTERVIEWS

PÔLE SÉNIORS ET SURVIVANTS DE LA SHOAH

Les trois interviews, d'environ 1h30, sont réparties sur l'année scolaire. Cet étalement permet un travail en profondeur. Le travail de mémoire et de transmission d'une génération à l'autre peut alors s'élaborer en engageant une véritable réflexion. Mode de recueil des témoignages : prise de notes, enregistrements sonores. L'enseignant(e) fait travailler les élèves sur l'écriture des textes.

Le projet De Bouche à Oreille peut facilement s'inscrire dans le programme scolaire de la classe engagée. Ainsi, cette année, le projet De Bouche à Oreille s'inscrit dans le cadre du programme de l'étude de la Seconde Guerre Mondiale et plus particulièrement des génocides subis par les juifs et les tsiganes. Enfin le travail est finalisé sous la forme d'un recueil réunissant tous les récits illustrés par des photos.

Avant leur impression, les textes sont relus par les témoins, par l'équipe de la Fondation CASIP COJASOR dans un souci d'adéquation aux propos des témoins et de respect de la vérité historique mais ne représentent évidemment pas un travail d'historien.

Le programme De Bouche à Oreille 2017/2018 a été réalisé par Rachel Guez, directrice pôle Séniors-Survivants de la Shoah, Sylvaine Cohen et Sacha Mandelcwajg, pour la Fondation CASIP-COJASOR ; Lionel Benharrou, professeur d'histoire, et les élèves de première ES4 du Lycée Montaigne.

Dix témoins nés en Pologne, en France, en Autriche, en Allemagne et en Hongrie, très impliqués dans ce travail de transmission de mémoire qui ont

véritablement fait œuvre de pédagogie avec les lycéens et que nous remercions vivement.

Nous remercions également Sylvie Benhamron et Reine Skurnik, bénévoles de notre service, qui nous ont accompagnés sur ce projet lors des rencontres témoins/élèves et qui ont relu avec attention l'ensemble des documents.

◆ *L'équipe du service Pôle Séniors et Survivants de la Shoah*



Charles Apelroit

Avant la guerre L'espoir d'une vie meilleure

Les parents de M. Apelroit, tous deux juifs non pratiquants nés en Pologne, se sont rencontrés à Varsovie et se sont mariés en 1925. Gitla Céciniak, sa mère, née le 9 octobre 1897, était ouvrière dans le secteur de la fourrure, tandis que son père, Henri Henok Apelroit, né le 2 septembre 1897, était cordonnier.

En 1926, Henok décida d'émigrer en France, où les conditions de vie étaient réputées être meilleures pour les juifs qu'en Pologne. Mais quelques mois plus tard, il apprit par un juif polonais tout juste arrivé de Varsovie que sa femme avait accouché d'une petite fille le 10 juin 1926. Henok retourna donc à Varsovie, et ne revint en France qu'en 1928, accompagné cette fois de sa femme et sa fille Hélène.



Le 4 octobre 1938, naquit à l'hôpital Tenon de Paris un deuxième enfant dans la famille Apelroit, Lucien. Puis naquit Charles, le 6 juillet 1940, dans le XX^e arrondissement de Paris, alors que les Allemands occupaient déjà la capitale depuis le milieu du mois de juin. Afin de pouvoir accoucher à la maternité, Gitla fut portée sur une distance de trois kilomètres par son mari et sa fille. En raison de sa grande faiblesse lors de son arrivée à l'hôpital Tenon, le médecin, pensa ne pouvoir sauver que la mère ou l'enfant, mais il réussit tout de même à sauver les deux. Après sa sortie de l'hôpital, la mère de Charles demeura faible et reçut plusieurs fois par jour la visite d'infirmières appartenant à l'association catholique des Diaconesses.

Pendant la guerre Une existence d'enfant caché

En 1942, alors que les Allemands commencent à se renseigner sur l'identité des habitants juifs du quartier, ce sont ces mêmes infirmières catholiques des Diaconesses qui proposèrent aux parents de Charles de mettre les enfants à l'abri. Elles avaient, en effet, été prévenues d'une opération imminente visant à déporter des enfants juifs vers des camps de travail. Les parents de Charles se retrouvèrent face à un choix cornélien, mais décidèrent de faire confiance aux Diaconesses. Grâce à leurs relations, Hélène fut cachée chez un membre de l'Armée du Salut à Paris, avec laquelle les infirmières étaient en relation.

En revanche, deux mois furent nécessaires pour parvenir à cacher Charles, alors âgé de 2 ans, et son frère Lucien, âgé de 4 ans. Ce fut le maire de Beaumont-les-Autels, une commune d'Eure-et-Loir, qui les confia à M. et Mme Dagono, qui eux-mêmes les confièrent à Monique Favré, une jeune fille orpheline qui avait été adoptée, âgée d'une quinzaine d'années.

Afin de ne pas être repérés, Charles et Lucien durent changer de nom, Charles Apelroit prit le nom de Durant et Lucien devint Dupont. Pendant cette période, Charles et son frère Lucien aidèrent à la fabrication de cidre : ils étaient chargés d'écraser des pommes à l'aide de sabots, avec deux autres enfants juifs également cachés. En raison de la présence de trois casernes allemandes dans les environs, Charles, qui avait un fort accent yiddish, dut redoubler de vigilance

afin de ne pas trahir sa couverture, et son frère, plus âgé, veillait de près sur lui. Début août 1944, les Américains entrèrent à Beaumont-les-Autels après trois jours de combats acharnés et destructeurs. Par le biais des Diaconesses, Hélène, alors âgée de 18 ans, apprit où ses frères étaient cachés et reçut l'autorisation de leur rendre visite avant que leurs parents ne viennent les y récupérer. Charles ne la reconnut pas, en raison de son jeune âge et du temps passé sans la voir. Alors qu'elle repartait vers Paris, le train fut arrêté par des policiers qui contrôlaient les papiers d'identité. Elle cacha son étoile jaune et se mit à pleurer à leur approche. Elle leur expliqua que son père était en train de mourir à l'hôpital de Chartres, non loin de là, et un couple de passagers demanda aux inspecteurs de ne pas la déranger. C'est ainsi qu'elle fut sauvée une seconde fois. Fin octobre 1944, les parents de Charles vinrent retrouver définitivement leurs deux garçons à Beaumont-les-Autels. Monique était alors absente, car elle était partie pour plusieurs jours aux champs : ce fut, pour elle un réel choc à son retour de découvrir que Charles et Lucien étaient repartis sans qu'elle ait pu leur dire au revoir.



*Novembre 1944.
Les enfants cachés à Beaumont les Autels, mon frère Lucien,
Monique, Henri Rosenbaume, sa sœur et moi.*



*Novembre 1944.
Lucien et moi.*

Après la guerre Construire sa vie

Charles apprit ensuite le français grâce à l'un de ses professeurs qui insista auprès de ses parents pour qu'ils ne lui parlent qu'en français. Il devint par la suite dessinateur de mode, après avoir suivi des cours de dessin gratuits place des Vosges, puis des cours de stylisme-modélisme. Il ouvrit par la suite sa propre boutique de prêt-à-porter et production.

C'est en côtoyant ce milieu qu'il fut amené à parler avec d'autres personnes liées à cette période historique et qu'il éprouva pour la première fois le besoin de parler de son histoire, de la raconter et de témoigner.

Lors de vacances à Arcachon, Betty, sa femme, née dans la neige de Sibérie alors que sa famille était réfugiée, fit par hasard la rencontre d'un membre de la famille d'Henri Rosenbaum, l'un des autres enfants cachés à Beaumont-les-Autels. Charles Apelroit put donc le retrouver.

En 1998, Charles et son frère Lucien retournèrent à Beaumont-les-Autels et retrouvèrent Monique, qui y avait vécu une vie solitaire et malheureuse. ◆



1998. Retrouvailles avec Monique.



*Charles Apelroit avec les élèves :
Gadji Otili Naomie, Diallo Nene et Tom Vitoux.*

CHARLES APELROIT

RESSENTIS DE NAOMIE, DIALLO ET TOM, SUITE À LEUR RENCONTRE AVEC CHARLES

NAOMIE Le 6 mars, nous avons rencontré pour la première fois notre témoin, Charles Apelroit. Avant ce jour, j'étais impatiente, mais aussi inquiète : en effet, j'appréhendais cette première rencontre, qui fut pourtant agréable. M. Apelroit nous mit rapidement à l'aise. D'ailleurs, il nous fit part, lui aussi, de son appréhension au sujet de cette première rencontre (et cela me rassura).

Deux semaines plus tard, le 20 mars, eut lieu la seconde rencontre : j'eus alors l'impression de connaître M. Apelroit depuis déjà longtemps. Mes camarades et moi étions à l'aise, comme avec un ami de longue date. Il n'y avait aucun tabou, notre témoin répondait à chacune de nos questions. La discussion était plus fluide, les réserves et la timidité semblaient s'être dissipées. Et on ne vit pas le temps passer, je me souviens que la responsable du projet est venue nous voir afin de nous signifier que la séance allait prendre fin ; nous étions tous étonnés et moi particulièrement, car j'étais plongée dans le témoignage de M. Apelroit.

Le récit autobiographique de notre témoin est très impressionnant, car c'est un enfant qui a été caché pendant la guerre. Et puis, son histoire se mêle à celle de cette femme, Monique, dont il a parlé avec tellement de fierté. Cependant, chacune des personnes qu'il présentait était captivante et ce fut l'un des intérêts, pour moi, de nos échanges. La troisième et dernière séance eut lieu le 27 mars.

Les anecdotes de M. Apelroit étaient toujours plus passionnantes et plus instructives. Elles étaient fortes et touchantes également et, quelquefois, je laissai mes émotions s'exprimer.

J'aurais voulu prolonger ces moments. J'aurais souhaité passer de plus longues heures avec M. Apelroit, à écouter ses récits. Cette expérience de transmission de la mémoire, de témoignage, ce projet de Bouche à Oreille devrait être vécu par tous (petits et grands).

Il est très instructif et, en tant que jeunes adolescents, cela aura certainement un impact sur nos vies d'adultes, de citoyens, d'hommes et de femmes.

◆ *Gadji Otili Naomie*

DIALLO Lorsque j'ai appris que M. Benharous allait organiser ces rencontres en partenariat avec la Fondation CASIP-COJASOR, j'ai été très inquiète des émotions que j'allais ressentir et en même temps très impatiente de pouvoir me confronter avec un témoin direct de ces événements passés. Quand j'ai appris que le témoin avec lequel j'allais travailler était Charles Apelroit, un enfant caché, je suis restée perplexe, me demandant ce qu'un enfant qui n'avait pas vécu le cœur de la guerre allait pouvoir nous raconter et nous apprendre. Lors de la première rencontre, j'étais un peu timide face à M. Apelroit, car je ne savais pas quel mot utiliser sans le brusquer, mais il nous a vite mis à l'aise en prenant l'initiative de nous raconter son histoire.

La confiance s'est vite installée entre M. Apelroit et le groupe, ce qui a permis d'aborder des aspects assez personnels de sa vie qui l'ont beaucoup ému (il a plusieurs fois eu les larmes aux yeux), et moi aussi. J'ai pu prendre conscience que la guerre avait autant touché les soldats que les civils et même les enfants. Avant la deuxième rencontre, nous avons décidé d'être davantage actrices et de poser les questions qui nous taraudaient. Cette séance s'est très bien passée, car M. Apelroit était très réceptif et à l'écoute. Il s'est livré véritablement, en nous montrant des photos de sa famille, du jour de son mariage et de nombreuses autres.

La dernière séance nous a laissé, à tous, un goût d'inachevé, car nous trouvions (y compris M. Apelroit) que trois séances n'étaient pas suffisantes.

Tout le groupe s'est lié d'amitié avec lui, et pour ma part je me suis trouvée beaucoup de points communs avec lui (comme l'hôpital de notre naissance) qui me donnaient encore davantage envie d'écouter ses anecdotes, toutes plus intéressantes les unes que les autres. Grâce à cette merveilleuse expérience, j'ai pu apercevoir une nette différence entre ce qu'on apprend dans les manuels scolaires et ce qu'on apprend lorsqu'on a la chance de rencontrer un témoin ayant vécu une période historique.

Et ce sont des choses qui me marqueront à vie et c'est pourquoi je ressens la nécessité de les partager avec ma famille et les générations futures. Je tire donc un bilan très positif de cette aventure, qui m'a passionnée.

◆ *Diallo Nene*

TOM Avant de commencer ce projet, j'étais partagé entre curiosité et inquiétude. En effet, le fait d'être confronté à une expérience inconnue m'intriguait et m'impressionnait. Je n'avais donc aucune certitude au moment de m'engager dans cette aventure.

Chaque séance fut particulière, car aucune ne se ressemblait. Lors de la première, il y avait un peu d'appréhension de chaque côté de la table, qui s'est d'ailleurs vite dissipée, et nous avons fait connaissance. Lors de la seconde, nous sommes entrés dans le vif du sujet. En revanche, la dernière séance avait un aspect plus intime, plus personnel, car M. Apelroit nous a livrés des détails émouvants de sa vie, des anecdotes, et il fut difficile de le quitter à la fin des deux heures de conversation.

À chaque fois, le temps est passé très vite et nous avons été captivés. Il est impossible de dire que nous sommes restés insensibles à ce témoignage. D'un point de vue personnel, j'ai trouvé cette expérience très enrichissante, car elle m'a permis d'aborder l'histoire sous un autre angle, plus concret, moins théorique. Je pense qu'il est important de transmettre un tel héritage aux générations futures, car ce qu'a vécu M. Apelroit appartient désormais à l'histoire, et, comme les œuvres d'art dans les musées, il est important de l'entretenir en le transmettant.

Je remercie donc tous les acteurs de ces rencontres pour cette expérience marquante.

◆ *Tom Vitoux*

RECUEIL DE TMOIGNAGES de Madame Claude BOUDET

le Vieux Logis à Beaumont les Autels

FIN JUILLET 1944

Les américains sont là !!!

Quelques jeeps devant la gendarmerie ont déclanchées l'enthousiasme.

Les drapeaux fleurissent aux fenêtres et nous courons prendre le champagne à Oursières chez Madame MORGAN recement libérée du camp de Vittel où elle avait été internée comme ... américaine.

Joie de courte durée. Les allemands reviennent !! Chacun rentre chez soi, retire les drapeaux, ferme les persiennes et voit passer une suite d'automitrailleuses, mitrailletes braquées sur les maisons; du Vieux Logis nous surveillons ce passage et voyons avec horreur un corps ficelé sur la première voiture, un des deux hommes fusillés dans les environs.

Quelle incertitude entre le passage d'allemands venant de Normandie (en piteux état) qui se regroupaient à la Croix du Perche et les rumeurs qui annonçaient les américains.

Combats d' avions.

Les F.F.I venant des alentours se montraient dans le pays .

Une traction avant noire; bien connue, passe devant la maison au moment où mon mari en sortait. Impossible de voir qui était à l'intérieur bien gardée qu'elle été par les F.F.I... Quelques minutes après on frappe à la porte... nous venons chercher Mr. BOUDET. Quelle émotion ... mais il revient quelques minutes après en souriant ... Le prisonnier qui était dans la voiture avait reconnu mon mari, car il avaient fait ensemble les E.O.R. à Saint Cyr, le plus souvent sur les courts de tennis ...

C'était Jacques DELMAS (CHABAN dans la résistance)... Parachuté de Londres, il était tombé dans les lignes allemandes et s'était défilé de son uniforme et de ses papiers. Arrêté finalement par les F.F.I. qui l'emener pour être jugé comme espion, il voit mon mari sortant du Vieux Logis à la seconde même où il passait, demande qu'on aille le chercher pour confirmer son identité, ce qui fût fait par mon mari, il l'adresse à Antoine de LAYRE, chef du Maquis de la Région et qui a fait une très belle Résistance (il fût grièvement blessé).

Deux jours après nous voyons dans les journaux: Jacques CHABAN DELMAS le plus jeune Général de France (27ans) est à Paris.

Il n'en parle absolument pas dans ses mémoires. En remerciement il nous à parrainé au stade Jean Bouin.

Enfin l'armée PATTON arrive et cette fois au grand complet nous restons debout devant la maison nous acclamons et offrons ce que nous pouvons... cidre et pommes contre une distribution de produits souvent inconnus et les bienvenus! Pourtant, grâce à la gentillesse des femmes des environs et au savoir professionnel de Mr. ROUSSEAU, nous avons vraiment été privilégiés et nous n'avons pas connu la faim comme dans bien d'autres régions.

Donc 10 ; 11 et 12 août défilé incessant de chars venant d'Authon et de Brou et se rendant vers Chartres par Thiron; notre rue a donc été empruntée par toute l'armée PATTON, défoncée mais qu'importe.

Beaumont enfin délivré (13 août) mais pour obtenir la victoire finale que de combats encore! Jusqu'au 8 mai 1945 où les cloches ont retenties; et où nous avons pleuré... de joie!



auto mitrailleuse américaine place Boisgilleau Beaumont les Autels

Der Befehlshaber
der Sicherheitspolizei und
des SD im Bereich des
Militärbefehlshabers in Frankreich
Sicherheitspolizei (SD) - Kommando Orléans

IV 6 c - 120 - M./MU. PA 1034/43

Bei Antwortschreiben Angabe
des Geschäftszeichens erforderlich

Orléans, den 28. April 1944.

Frau
Charles M o r g a n ,

Beaumont-les-Autels
bei Nogent-le-Rotrou
(Eure-et-Loir)

Betreff: Beurlaubung aus dem Internierungslager Vittel.
Vorgang: Bekannt.
Anlagen: Keine.

T. Nachdem Ihre Beurlaubung abgelaufen ist, werden Sie ersucht,
bis zum 10. Mai 1944 in das Internierungslager Vittel zurück-
zukehren.

J. van
Hauptsturmführer
und Kommandeur

Par le Commandant d'Orléans Permission pour rejoindre la zone libre

c'était en 1944

RECUEIL DE TEMOIGNAGES



**LA LIBERATION DE
BEAUMONT LES AUTELS/ARGENVILLIERS**

11.12.13 AOUT

1991. Exposition organisée en grande partie par Hélène et son mari.

L'Association "Mémoire Juive de Paris" présente

Pom Charlie
et Betty
qui ont
une
jour
admirable
bte
amicable

H/M
à 9.10.91



1880 - 1948

L'IMMIGRATION JUIVE

**ET
SON**

INTÉGRATION

**DANS LA
NATION**

Exposition photographique du 7 au 27 octobre 1991



Communauté des Diaconesses de Reuilly

10, rue Porte de Buc - 78000 Versailles - Tél. 39 51 04 86 - 39 51 25 6.

01-39-07-30-~~23~~⁶³ juin 2004

01 39 24 12 80

Cher Monsieur,

veuillez m'excuser de ne pas avoir donné suite plus tôt à nos deux entretiens téléphoniques.

Voici quelques éléments qui peuvent éclairer, sinon reconstituer exactement votre histoire. Je vous apporte des probabilités et non des preuves.

Une photo copie du diplôme d'honneur au nom de Sœur Annette Matter, supérieure des Diaconesses de Reuilly pendant la guerre, accompagnant la médaille des Justes.

Aux mêmes dates, portant les mêmes signatures, Sœur Viviane Rouillet recevait, elle aussi le diplôme d'honneur et la médaille des Justes, décernés par le Yad Vashem de Jérusalem le 29 avril 1994.

Sœur Viviane, lorsque votre famille habitait rue Minilmontant était diaconesse dans la paroisse de Belleville : Temple, 35 rue Julien La Boissière
45020 PARIS

et Bm Foyer de Belleville, œuvre aumône, accueillant patronage et mouvements de scoutisme protestant, que fréquentaient certains enfants juifs du quartier.

Éventuellement ce serait Sœur Viviane qui aurait pu avertir vos parents à temps pour mettre à l'abri leurs 3 enfants.

Grâce à elle des jeunes filles juives ont pu être cachées dans l'une ou l'autre de nos

École à Reuilly (Paris XII^e);

et plusieurs fillettes ont été cachées parmi les ce
d'un orphelinat protestant au Château de Montgard
par Mezel dans les Yvelines. J'ai eu même connaissance
d'un garçon juif de 14 ans, employé à la ferme.

Toutes ces actions engageaient la responsabilité de
Sœur Annette et des sœurs Langa pour l'accueil à Reuil
et celle de la famille Monod pour Montgard.

Sous le titre "Résistance" j'avais rédigé en 1993
quelques souvenirs - dont je vous joins la photocopie.

Il faudrait parler aussi du sauvetage des œuvres de
l'Armée du Salut; après que celle-ci ait été dissoute par
l'occupant ses œuvres sociales nous avaient été confisquées.

Non seulement nous avons pu conserver ces œuvres mais
par un coup d'audace, maintenir à leur tête les directeurs
et directrices en place, tous des salutistes! Ainsi dès la
libération de Paris, toutes ces œuvres sont revenues à nos
frères salutistes sans avoir subi aucun dommage.

Pour tous ces actes d'humanité, si naturels
mais impliquant des risques aucune trace écrite n'a
resté dans nos archives - cependant ils n'ont pas été
oubliés. Nous en avons eu plusieurs preuves.

Ces quelques souvenirs bien incomplets disent
que nos frères juifs, nos "frères aînés", ont été aimés
et protégés, tout au moins par quelques uns des nôtres.

Soyez assuré qu'ils restent toujours dans
le cœur et dans la prière de notre Communauté.

Sœur Elisabeth

Communauté des Diaconesses de Reuilly.

et son ancienne archiviste.

INGRID



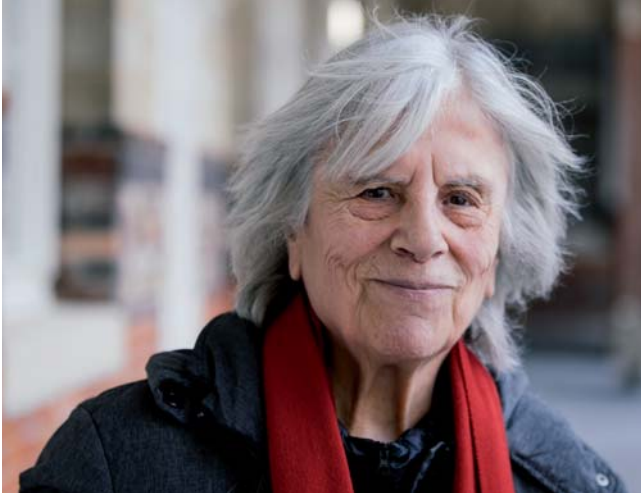
*Ma sœur Hélène
et son mari Louis Nusebaume,
en 2016.*



*Mes petits-enfants, Kelly,
Alexandre, Léa et Carla lors de
son anniversaire en 2016.*

Ma femme Betty et mes deux fils, Hervé et Greg en 2016.





Myriam Feldmann

L'histoire qui va suivre est celle de Myriam Feldmann.

Myriam Feldmann est née le 27 mai 1937 dans le XVIII^e arrondissement de Paris, où elle passe ses premiers mois aux côtés de son père, Nachmann Feldmann. Il est né le 27 juillet 1896 à Radom en Pologne et à l'âge d'un an, il est venu en France. Il y grandit et découvre ses premières passions, dont le dessin. À 10 ans, il passe même une nuit au Musée du Louvre à dessiner certaines des œuvres. Il exerce par la suite un métier en lien avec sa passion pour l'art et l'artisanat, il devient modéliste et maroquinier.

Il s'engage volontairement dans l'armée française pendant la Première Guerre mondiale à l'âge de dix-sept ans et demi. Au regard de son parcours ultérieur, on peut dire que la France n'aura eu que trop peu de reconnaissance pour cet ancien combattant, engagé volontaire.



1935. Mon père, sa carte du combattant.

Marcelle Man, la mère biologique de Myriam, n'a jamais été présente pour sa fille. En 1937, dès la naissance de Myriam, c'est son père qui s'occupe d'elle.

Au terme de ses trois premiers mois, Myriam est confiée par son père dans une pouponnière de Montmorency pendant 2 ans. En 1939, Myriam est ensuite transférée chez une nourrice appelée Hélène Beaujard à Bagnolet, jusqu'à l'âge de 5 ans.

Elle en garde de nombreux souvenirs, par exemple, quand elle se réfugiait dans les caves qui servaient d'abri lorsque les sirènes retentissaient. En 1942, Nahman est recherché parce que dénoncé en tant que juif. Il cherche



1942. *Moi, à 5 ans.*

à cacher sa fille chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul à Saint-Mandé, ce qui est accepté, mais à condition qu'elle soit baptisée. Le baptême a lieu à la Paroisse de Saint-Bernard de la Chapelle le 28 juillet 1942. À la pension, lorsqu'il y a des alertes de bombardement, la sœur entre dans le



1942. *Mon père et moi à 5 ans.*

dortoir et dit aux enfants : « Levez-vous, prenez une couverture sur votre dos et courez dans les caves de l'école d'à côté » (l'école élémentaire Paul Bert). Une fois à l'abri, Myriam et ses compagnes entonnent des chants pour passer le temps. En raison du manque de nourriture et de tous les dangers présents, Myriam et d'autres enfants sont transportés par wagons pleins à craquer puis répartis et placés dans différentes fermes en zone libre. Myriam est donc placée dans le village du Dorat, près de Bellac, dans une famille accueillante. Elle y fête ses 7 ans.

Fin 1944, de retour à Paris, elle est placée dans une pension rue Lhomond, puis elle se retrouve dans une autre pension au 37, rue Boris Vildé à Fontenay-aux-Roses. Lors de la Libération, les Américains venaient chercher les habitants pour leur distribuer du chocolat, des chewing-gums et des petits gâteaux.

Quant à son père, étant toujours recherché, il se sauve vers les Pyrénées, passe la frontière pour aller vers l'Espagne puis le Maroc. Là, il rencontre Gabrielle Bollak et ses trois filles dont deux s'étaient engagées dans l'aviation, et la troisième dans la marine.



*Ma sœur par alliance,
Jeanine, engagée
dans l'aviation au Maroc.*



*Ma sœur par alliance,
Nelly, engagée
dans l'aviation au Maroc.*



*Ma sœur par alliance,
Nicole, engagée
dans la Marine au Maroc.*

C'est en 1945, à la Libération, que Myriam peut réellement rencontrer son père pour la première fois, ainsi que sa compagne Gabrielle. Ensemble, ils se rendent au restaurant l'Hermitage à Robinson, et Myriam y découvre et goûte pour la première fois des fraises et de la salade. Il y règne une

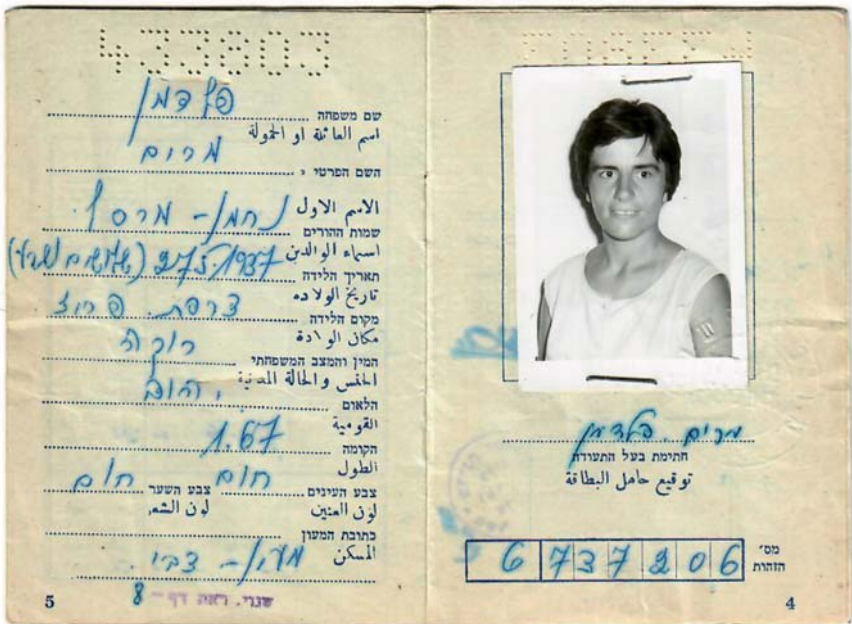


Moi, en 1946 à Nancy



Mon père et moi en 1948

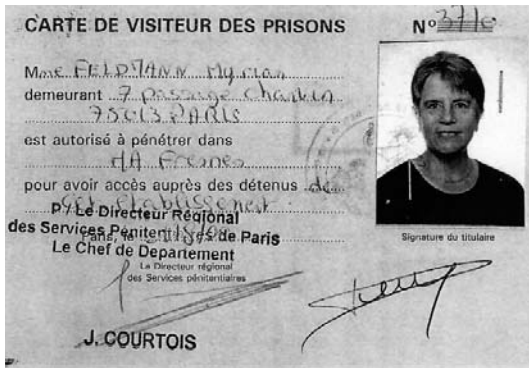
ambiance festive et heureuse. Par la suite, sa belle-mère récupère la maison d'une de ses tantes déportée à Nancy au 1, rue de la Craffe, où ils vivent pendant deux ans environ. Myriam apprend donc à connaître sa nouvelle famille, dont ses trois sœurs par alliance. La vie n'est pas toujours facile pour Myriam, ces dernières étant plus âgées qu'elle. Ses parents décident de la placer à nouveau en pension à Sèvres. En 1955, elle commença à travailler comme monitrice à l'OPEJ (Organisme de Protection des Enfants Juifs). Quatre ans plus tard, elle quitte cet organisme et apprend l'hébreu pour pouvoir émigrer en Israël. Là-bas, elle rejoint le kibboutz Mayan Tsvi (la source du Cerf). Elle suit des cours à l'oulpan, lieu de travail et d'étude pour se perfectionner en hébreu : la moitié de la journée elle travaille et l'autre, elle étudie.



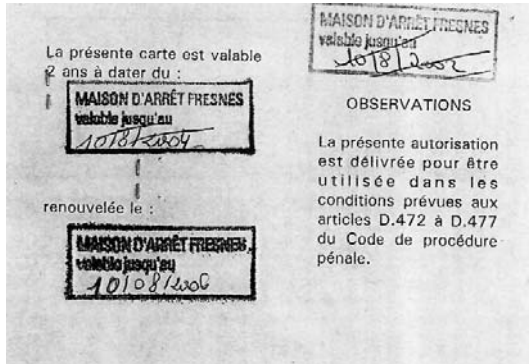
Ma carte d'identité israélienne en 1961.

Après quelques années, elle part vivre à Londres en tant que fille au pair chez M. et Mme Berkson, puis en 1961 elle fait sa demande d'immigration. Le 18 mai 1961, elle retourne en Israël, arrive à Beer-Yaakov chez des amis, les Katz, puis

atterrit dans un autre kibboutz, « Guezer ». En 1963 Myriam revient en France et travaille à l’OPEJ, à Rueil-Malmaison. En 1968, elle trouve un travail au centre « Vivre », créé par Denise Croissant. Elle est monitrice en réadaptation socio-professionnelle des malades mentaux âgés de dix-huit à quarante ans. Elle y travaille pendant trente ans. Une fois à la retraite, elle devient visiteuse de prison à Fresnes, et s’y rendra une fois par semaine pendant 14 ans. Elle est également bénévole pour l’association AML (Association pour le Maintien du Lien psychique en soins intensifs).



Ma carte de visiteur des prisons.



En 1995, elle part en Pologne pour « visiter » Auschwitz. Elle est aussi membre du Compost' 13 et depuis quelque temps elle est bénévole à Passerelles. Elle a aussi été bénévole à la vidéothèque du MAHJ (Musée d’Art et d’Histoire du Judaïsme). Elle continue d’avoir une vie sociale et citoyenne active. ◆



*Myriam Feldmann avec les élèves :
Nassuri Bakari, Mathis Bleu-Di-Fiore et Armand Daemi.*

MYRIAM FELDMANN

RESSENTIS DE BAKARI, ARMAND ET MATHIS, SUITE À LEUR RENCONTRE AVEC MYRIAM

BAKARI À l'annonce de ce projet, j'étais, comme tous les élèves, ravi d'y participer, sans mesurer ni avoir conscience de l'impact que ce dernier pourrait avoir sur moi. Quelques heures avant la première rencontre, j'étais un peu tendu et me demandais quelle tournure allaient prendre les différentes séances. Ce stress s'est rapidement estompé lors de notre première discussion et a vite laissé place à une vive curiosité. Un chaleureux climat s'est très vite installé grâce à Mme Feldmann et nous étions partis pour des heures intenses de discussion.

Ce fut l'une des premières et rares fois que mon attention était totalement mobilisée durant de longues heures, heures qui ne me paraissaient pas si longues en fin de compte. Je retiendrai de ce projet la leçon de vie qu'il m'a donnée. En plus du côté horrible et violent de cette période de l'Histoire, je retiendrai le côté courageux de cette femme. Malgré les épreuves qu'elle a endurées, Myriam est une femme forte avec un cœur immense. Ce projet m'a aussi permis de voir cette période de l'Histoire sous un angle différent de celui abordé au lycée.

Je remercie la Fondation CASIP-COJASOR et mon professeur qui ont mené à bien ce projet et m'ont permis de le vivre. Je remercie aussi et surtout Mme Myriam Feldmann qui, je trouve, est un réel exemple humain à suivre.

◆ *Nassuri Bakari*

ARMAND J'ai aimé cette expérience, car pour une fois, ce n'est pas la dimension historique de la guerre, mais le côté humain qui nous en a été montré. De plus, la proximité avec le témoin, son récit direct et sans filtre de ce qu'elle a vécu, a

rendu la chose beaucoup plus personnelle et marquante. C'est assez difficile à imaginer, mais quelques instants après l'arrivée de Mme Feldmann, nous avons déjà commencé à parler de son passé sans aucune timidité ni peur d'être jugés ou incompris. À chaque séance, le dialogue devenait de plus en plus facile et fluide, elle racontait, nous prenions des notes et lui posions des questions sur ce qu'elle nous disait afin d'avoir un maximum d'informations sur son parcours.

Le fait d'avoir côtoyé une personne ayant survécu à toute cette haine et restant capable de nous raconter son histoire avec le sourire est une merveilleuse leçon de vie qui restera sûrement à jamais gravée dans ma mémoire. Je ne remercierai jamais assez Mme Feldmann de nous en avoir fait part.

◆ *Armand Daemi*

MATHIS De Bouche à Oreille n'est pas un projet comme d'autres que nous avons pu vivre dans notre scolarité, et je pense que jamais une activité menée dans le cadre scolaire n'aura un plus grand impact sur nous, sur notre vision du monde. Car c'est un des événements les plus marquants de l'histoire de l'humanité, étudié à l'école primaire, au collège et aussi au lycée, la Seconde Guerre mondiale, qu'il nous a été donné de voir sous un angle tout à fait particulier.

C'est d'ailleurs l'une des questions les plus délicates à aborder, ce massacre de population d'une ampleur jamais égalée, le plus grand génocide de l'histoire, durant lequel hommes, femmes et enfants, personne n'a été épargné, si bien que les survivants ont été peu nombreux et que plus rares encore sont ceux qui ont pu traverser les décennies pour arriver jusqu'à nous, comme Myriam. Mon état d'esprit avant la toute première rencontre avec Myriam est sous le signe des doutes, des interrogations : qui est-elle ? Comment est-elle ? Va-t-elle être stressée ?... Tant de questions me traversaient l'esprit. Moi, je n'étais pas stressé, j'avais même plutôt hâte.

Puis vint l'heure de la première rencontre. Du haut de ses 80 ans, Myriam a tout de suite installé un climat de confiance entre nous, percevant rapidement que nous étions intéressés par son histoire et aussi parce qu'elle avait déjà rencontré des élèves de CM2 et avait donc déjà une expérience de témoignage. Je pense que je n'avais pas mesuré à quel point ce projet allait avoir un impact sur ma vision du monde, car avoir devant soit une survivante de la période la plus effroyable de l'histoire, a un effet tellement impressionnant.

Et l'histoire qu'elle nous transmet, son histoire, interroge et met en perspective notre « petite vie tranquille » et nos « petits problèmes ». Ils nous font ouvrir les yeux pour mieux voir la chance que l'on a de vivre aujourd'hui, en France, dans un pays libre et démocratique.

◆ *Mathis Bleu-Di-Fiore*

COPIE D'ACTE DE BAPTÊME

Paroisse Saint-Bernard de la Chapelle – Paris 18^{ème}

Diocèse PARIS

Registre des Baptêmes - Année : 1942 - Acte n° 115

Le vingt juillet mil neuf cent quarante-deux

A ETE BAPTISÉE :

Prénoms : Myriam, Paule, Suzanne

NOM : FELDMANN

Fille de : Nachman

Et de : Marcelle MAN

Née le : 27 mai 1937

Parrain : Paul Massu

Marraine : Yvonne Lacote



Pour copie conforme, le 6 mars 2018

Le Secrétaire de l'Archevêché

J. Halh

CAMP DE DRANCY

1387

17930

Reçu de Mme WORMS

laine

à rue de la draffe

Nancy (4.4.44)

la somme de *quatre vingt cinq francs*

85

Drancy, le *1 Avril* 1944.

Le Chef de la Police du Camp :

194

Carnet de fouille de Laure Worms à Drancy, le 1^{er} avril 1944, lieu où Myriam a habité après la guerre à Nancy.



Georges Lévy, soldat au Maroc pendant la guerre.

INTERNAT DES SOEURS DE SAINT VINCENT DE PAUL
21, rue Mongenet - ST MANDE - Métro. St Mandé T. uelle

ADMISSION Fillettes de 6 à 12 ans

PAPIERS A FOURNIR Bulletin de naissance - Bulletin de Baptême
Certificat de vaccination antivaricelle
antidiphthérique

Cartes d'alimentation - tous tickets et radiation
Un certificat médical, avec contrôle de radio et
une auti sous obligatoire pour l'admission ;
~~à adresser au médecin de l'établissement qui le délivrera gratuitement. Aucun enfant nerveux ou souffrant son lit n'est admis.~~

PARLOIR Le dimanche où la sortie n'a pas lieu, de 2 h. à 4 h pas après cette heure là. En semaine; il est interdit.

SORTIE Les 2^e et 4^e dimanche du mois, mais facultative. Les enfants ne seront admises à sortir que si leur travail à l'école et leur conduite à la maison sont satisfaisants. Heure de sortie 9 heures rentrée 19 h.30

CONGES ET VACANCES Toussaint - Noël - Pâques - La durée variera suivant leur note et leur conduite. Aucune réclamation n'est admise Les congés de semaine pour voir le Docteur seront exceptionnels et remplaceront les parloirs de dimanche.

PENSION 450 francs par mois plus 25 francs pour études. Les Parents devront payer avant le 10 de chaque mois.

TROUSSEAU INDISPENSABLE

Co

- 2 paires de drap
- 4 chemises de nuit - les pyjamas ne sont pas acceptés
- 4 serviettes de table
- 1 " de toilette
- 10 mouchoirs
- 4 gants de toilette
- 3 torchons pour les pieds
- 4 chemises de jour
- 4 tricots de corps
- 6 pantalons
- 3 combinaisons
- 4 paires de chaussettes
- 2 robes ou jupes et pull over
- 1 ou 2 pull over
- 1 gilet de laine
- 3 tabliers de couleur *violet bleu de préférence*
- 1 tablier noir
- 2 bonnes paires de chausures
- 1 paire de chaussures pour le dortoir
- 1 paire de sandales pour la gymnastique
- 1 manteau ou 1 pelerine
- 1 hâret bleu

Internat Saint-Vincent de Paul.



Moi à l'OPEJ.

EMBASSY OF ISRAEL
CONSULAR SECTION
2A PALACE GREEN
LONDON, W.8
WESTERN 8091



שגרירות ישראל
המסדר הקונסולרי
לונדון

ת ע ר ד ה ל נ ס י ע ה

כ.ס. 7/61/8077

Name FELDMAN שם המשפחה

First Name MYRIAM שם פרטי

Place and Date of Birth PARIS - 24-5-1934 מקום ותאריך הלידה



Embassy of Israel / שגרירות ישראל
Consular Section / מסדר הקונסולרי
London / לונדון

Immigration Visa No. / מספר תעודת כניסה: 7/61/8077

Valid for Immigration to / תקפה להגירה ל: ISRAEL

Duration of Residence / משך שהייתך: One Year

Issued on / נשניתנה ב: 23-3-1961

Place of Issue / מקום הנפקה: PARIS

Consular Seal / חותמת המסדר הקונסולרי



אשרה זאת יפה רק אם תוצג יחד עם דרכון/תעודת מסע 1023
כ.ס. 04624 שניתנה ב וכסאי בתאריך 4/4/1958

This Visa is valid only in conjunction with Passport/Leisser-
Passer FRENCH No. 04.624 issued at VERSAILLES
on 4/4/1958

חותמת הכניסה

Name and Surname: FELDMANN Myriam
 Date and place of birth: 27-5-1937-
 Profession: children nurse
 Address: 40 Mrs Berkson 2 Uphill Drive, NW7
 Name of father: Nachman mother: Harvella
 Registered at Aliyah-office: London under No. F134
 Registered in Israel under No. 1837 12/61

No. A 15042

ENGAGEMENT

I, the undersigned FELDMANN Myriam leaving for Israel on board the s/s Hertz from Marseille on the 14-5-61 and in possession of visa No. _____ hereby declare that I have full knowledge that the Jewish Agency for Israel has defrayed for me, at my request and in accordance with this undertaking, the cost of transport for myself and for the following members of my family accompanying me:

- | | |
|---------|---------|
| 1 _____ | 5 _____ |
| 2 _____ | 6 _____ |
| 3 _____ | 7 _____ |
| 4 _____ | 8 _____ |

The costs of my participation in the provision of transportation for myself and my family amount to:

- | | | |
|--------------------|--------------|----------------|
| (1) Transportation | _____ | <u>40/12/6</u> |
| (2) " Kg. luggage | _____ | |
| (3) Miscellaneous | _____ | <u>3/31-</u> |
| | TOTAL | <u>43/12/6</u> |

I have paid on account these costs _____ as per Receipt No. _____ of _____

BALANCE 43/12/6

I hereby undertake to pay to the Jewish Agency for Israel the balance of £ 43/12/6 which was extended to me by the Jewish Agency by way of a loan, whenever I shall be requested to do so by the Jewish Agency.

My first address in Israel will be 40 ora Katy Hospital Holben Beer Yaakov
 Signed: this 11 day of May 1961

I confirm that it has been explained to me that I shall be required to sign a further Undertaking on arrival in Israel and that I consent to this.

I note that this further Undertaking will be in Israel currency for an equivalent of the amount signed for by me at the London Office of the Jewish Agency, Aliyah Department.

Signature Tobias

We hereby certify that Miss Myriam Feldman holder of passport No. 04624 issued at PARIS (VERSAILLES) on June 1958 has signed the above undertaking in our presence.

Place London Date 11/5/61

Signature B. K...
 Seal of Office



*27 juillet 1975.
Anniversaire de mon père.*



*1975.
Mon père et moi.*



Mon père en 1975.

Mon père, sa sœur et Gabrielle.



Mes parents adoptifs en Israël.



Mon père et sa femme Gabrielle.



Moi en Israël en 1991.



Rosette Frydman

Nous avons eu la chance de rencontrer Rosette Frydman, dans le cadre du projet De Bouche à Oreille, qui a pour objectif de transmettre le témoignage de survivants de la Seconde Guerre mondiale d'une génération à l'autre, en particulier pour que la mémoire de la Shoah ne se perde pas.

Une famille juive d'Europe centrale émigrée en France

Rosette Roth est née à Munchakevo, en Tchécoslovaquie, le 7 janvier 1929. Elle est la quatrième d'une famille de 11 enfants. Les parents de Rosette, Zali et Chalom Roth, sont nés en 1900 en Tchécoslovaquie. Zali, née Schiffman, exerçait le métier de pâtissière et Chalom était représentant de commerce dans les produits alimentaires ; c'était une famille juive pratiquante.

La crise économique de 1929 touche durement la famille. La montée de l'antisémitisme dans tous les pays d'Europe centrale participe aussi au désir de la famille d'émigrer vers les États-Unis ou vers l'Europe occidentale. Dans ces années et spécifiquement dans cette partie de l'Europe, la crise crée beaucoup de pauvreté ; l'antisémitisme, déjà présent, tend à devenir plus violent, les juifs sont désignés comme des boucs émissaires.

C'est pourquoi le père de Rosette décide de partir seul pour les États-Unis, où vit l'un de ses oncles. Refoulé aux portes du pays, où les lois anti-immigration sont très sévères, il revient à Anvers et là, Zali et ses quatre enfants – Isidore, Gabriel, Antoinette et Rosette – le rejoignent. Bernard naît à Anvers en 1930. La famille Roth ne s'y plaît pas et c'est dans le bassin minier et industriel du Nord de la France, où l'une de leurs cousines est établie, qu'ils décident de tenter leur chance.

Ils s'installent d'abord à Longwy, puis, à cause de la pollution, à Nancy, en 1932. Chalom travaille à l'usine. Zali, quant à elle, est mère au foyer. La famille continue de s'agrandir : Yves naît en 1932, Maurice en 1933, Thérèse en 1934 et Louise en 1938.



1937. Photo de famille : mes parents Zali et Salomon, puis Isidore, Gabriel, Antoinette, Rosette, Bernard, Yves et Maurice.

La défaite de 1940 et l'Occupation : la famille sous la menace

Le 10 mai 1940, l'armée allemande envahit la France, en commençant par les régions du Nord et de l'Est. La ville de Nancy est bombardée. Cinq bombes tombent sur la maison de Rosette. Un des enfants est tué et Antoinette est gravement blessée. La municipalité de Nancy s'occupe d'évacuer la famille Roth par un train sanitaire en direction de Libourne, près de Bordeaux. Antoinette est directement dirigée vers l'hôpital de Bordeaux.

Une association chrétienne leur vient en aide et la famille s'installe dans un village, à La Vignole, où ils sont très bien accueillis. Le père et les aînés travaillent à la ferme et Rosette va à l'école jusqu'en juillet 1940.

Mais un événement tragique remet en question cette nouvelle vie : un Allemand commet un viol dans le village, et Chalom, qui parle allemand, sert d'interprète lors des échanges qui s'ensuivent. L'Allemand fait pression sur le père et menace de le tuer, ainsi que sa famille, s'il ne « couvre » pas le viol. La famille prend peur, Chalom va chercher sa fille hospitalisée à Bordeaux, et de là la famille part en train en direction de Toulouse. Toujours aidés par la même association, l'Amicale des réfugiés de l'Est, ils sont hébergés dans une école vétérinaire. Ils trouvent ensuite un appartement au 45, avenue Camille Pujol. Le père travaille, les enfants sont à nouveau scolarisés. Rosette nous dit : « *Nous étions aidés par un comité juif qui recevait de l'argent du Joint* » (organisation juive humanitaire américaine).

Mais c'est à cette période que les arrestations des hommes juifs du département commencent : ils sont regroupés dans une caserne.

En janvier 1941, Chalom échappe de peu à une rafle. La situation devient trop dangereuse et les parents décident de placer les enfants en divers endroits : colonies de vacances, institutions religieuses, familles d'accueil, ... Dès qu'un séjour dans une « planque » se termine, les enfants sont à nouveau séparés de leurs parents et envoyés ailleurs, sans aucun contact entre eux. Certaines familles d'accueil savent qu'ils sont juifs, d'autres l'ignorent.

En 1942, Rosette est envoyée à Cannes, dans une institution catholique, où elle travaille à la laverie. Le travail est très difficile et surtout, elle est mal accueillie, car elle est juive : on lui rase même les cheveux. Elle racontera par la suite que cette période a été pour elle la pire de toute leur longue clandestinité.

Cet épisode illustre bien les divisions qui traversaient l'Église catholique en France pendant la guerre : d'un côté, des associations aidaient des familles en difficulté, qu'elles soient juives ou non ; mais de l'autre, certains catholiques étaient encore très marqués par un antijudaïsme ancien et par une volonté de convertir les juifs au christianisme, ce qui a conduit beaucoup d'entre eux à l'antisémitisme. Rosette vit très mal le mépris dont elle est l'objet en tant que juive. Elle décide donc de se convertir pour échapper au regard des autres.

Une religieuse prend alors contact avec ses parents pour les en informer : son père ne s'y oppose pas, mais demande d'attendre la fin de la guerre. Finalement, Rosette ne se convertira jamais.

La menace sur les juifs se fait de plus en plus forte. Dès 1940, avec la loi sur le statut des juifs du 3 octobre, la police du gouvernement du Maréchal Pétain pourchasse les juifs avec autant de zèle que la Gestapo. Après 1942, les juifs sont soumis à une traque généralisée.

La famille de Rosette, même si elle ne vit pas en zone occupée par les Allemands, doit dissimuler de plus en plus qu'elle est juive pour éviter les persécutions. En particulier, elle décide d'arrêter de manger casher. Après Cannes, Rosette est à nouveau placée par le Secours national dans le village de Liéoux, dans une famille d'accueil, les Saboulard, pétainiste, mais pas antisémite. Elle participe aux travaux des champs et assiste à la messe avec les enfants du village. Yves, Maurice et Antoinette sont placés dans d'autres familles. On sait que les enfants sont juifs. Les choses se passent plutôt bien entre les enfants et leurs familles d'accueil, c'est pourquoi Madame Saboulard et les familles qui ont caché Yves, Maurice et Antoinette seront honorées de la médaille des « Justes parmi les Nations ». Cependant, Rosette souffre de la séparation d'avec ses parents. Son père ne peut plus travailler, car il est juif, et la menace de la Gestapo et de la police de Vichy est constante.

Rosette est envoyée dans un nouveau foyer à Laguépie, près de Toulouse, dans une famille de parvenus, enrichie par le marché noir et pour laquelle elle travaille très dur. En 1944, la famille parvient à se réunir pour la fête juive de Pessah. Ce sera la dernière fois qu'ils se retrouveront tous ensemble.

La famille définitivement dispersée

En juillet 1944, Rosette est prévenue par une voisine que ses parents ont été arrêtés pour être déportés. Avec l'aide de cette dernière, elle tente d'apercevoir ses parents à la gare de Toulouse pour leur apporter un colis de nourriture, mais elle n'y parvient pas. La Croix-Rouge obtient miraculeusement que les femmes enceintes du convoi ne partent pas. Deux femmes descendent du train, dont sa

mère qui attend Hanna, la dernière de la famille, qui naît le 31 décembre 1944. Elle est donc sauvée de la déportation. La mère de Rosette et le bébé sont renvoyés à la caserne Cafarelli. Cette naissance a permis à sa mère de surmonter la perte de son mari et à la famille de se reconstruire.

Chalom est déporté à Buchenwald par le dernier convoi parti de Toulouse fin juillet 1944. Il n'en reviendra pas, car il meurt pendant la « marche de la mort » après l'évacuation des camps par les nazis. Celui qui deviendra plus tard le mari de Rosette, et qu'elle ne connaît pas encore, est déporté par le même convoi.



*Moi à 17 ans,
avec ma petite sœur Hanna en 1945.*

À Toulouse, Rosette retrouve ses frères Isidore et Gaby, qui vivaient dans un hôtel. Isidore, l'aîné de la famille, fait partie de la Résistance juive. Il voudrait réunir la famille pour partir en Palestine. Rosette réussit à le convaincre de rester, mais il finira par partir. Rosette rencontre dans la rue une femme, Simone, qui fait partie de la Résistance, qui lui trouve un abri au consulat de Suisse, et aidera ses deux frères, Yves et Maurice, à sortir de l'institution religieuse où ils étaient réfugiés et au sein de laquelle ils souffraient beaucoup. Elle les aidera à rejoindre Isidore en Espagne, d'où ils partiront vers la Palestine. Dans la famille suisse dont Rosette garde les enfants, elle est très bien accueillie. On lui donne de nouveaux vêtements, elle peut aller à l'école et elle garde encore le goût des chocolats suisses qu'on lui donnait.

La Libération, le retour des déportés et le début d'une nouvelle vie

En août 1944, la caserne Cafarelli est libérée. Rosette revient à Toulouse pour retrouver sa mère. Elle retourne dans son ancienne maison, qui est entièrement dévastée. Une voisine lui indique où est sa mère. Après les retrouvailles, sa mère la renvoie dans sa famille suisse, mais garde avec elle sa sœur Antoinette, ce dont Rosette se souvient comme d'une blessure. À ce moment-là, toute la famille espère encore revoir Chalom. Sa mère va l'attendre tous les jours à la gare. Peu à peu, la vie reprend dans la maison de famille. Trois frères sont en Palestine. Rosette apprend la couture.

Après la guerre Rosette et sa famille assistent à toutes les manifestations au profit des déportés à l'hôtel de Paris de Toulouse, où les déportés étaient rapatriés à leur retour des camps, avec l'espoir de rencontrer des gens qui auraient des nouvelles de Chalom. Un homme, Albert, déporté avec son père, lui annonce la mort de celui-ci pendant la « marche de la mort ».



1946. René et moi, fiancés, à Toulouse.



1947. Mon mariage.

Le 31 décembre 1946, lors d'un bal au profit des déportés, Rosette rencontre René, survivant de Buchenwald, dont elle espère qu'il pourra lui en dire plus sur son père. Ils finissent par tomber amoureux et se marient six mois plus tard, le 7 août 1947. Rosette découvre que sa belle-famille et ses parents s'étaient rencontrés à la caserne Cafarelli pendant la guerre. De leur côté, sa mère et les autres enfants partent finalement rejoindre ses frères en Palestine. Seule Rosette reste en France avec son mari. Ils auront deux filles : Chantal naît en 1948 et Patricia en 1953. Bien qu'elle ait fondé sa propre famille, Rosette souffre de ces deux séparations consécutives avec sa famille pendant et juste après la guerre. N'ayant pas les moyens de leur rendre visite, elle ne les reverra pas pendant 13 ans.

À partir des années 1960, elle renoue avec ses frères et sœurs installés en Israël. Gabriel est écrivain, Hanna travaille à la télévision, Maurice est artiste-peintre ; c'est lui qui a eu l'expérience la plus douloureuse, car il a été maltraité par sa famille d'accueil. Cela lui a inspiré un livre, intitulé *L'enfant-Coq*, l'histoire d'un garçon qui avait pour seul ami un coq, qu'on l'obligea à manger.

Avec son mari, Rosette a tenu un magasin de fourrures dans le XVIII^e arrondissement de Paris. René était communiste et non pratiquant, mais Rosette a tenu à préserver la tradition juive dans la famille. Chantal est professeure. Patricia est diplômée de Sciences-Po. René est décédé le 15 novembre 2005. ◆



*Rosette Frydman et les élèves :
Serine Benabadji, Jesintha Mahendram, Mara Royer De Véricourt et Lisa Trinqué.*

ROSETTE FRYDMAN

RESSENTIS DE MARA, LISA, SÉRINE ET JESINTHA, SUITE À LEUR RENCONTRE AVEC ROSETTE

MARA « C'est ma vie, et c'est comme ça ! ». Voilà comment Rosette a conclu son témoignage auprès de nous. Elle a eu une manière presque distanciée, et en même temps très touchante, de raconter son histoire comme si tout cela était si simple, si banal. En même temps, on sentait à tout moment la douleur de la séparation familiale. Ces souffrances, liées notamment à chaque déplacement de maison en maison, étaient vraiment le fil directeur de son récit.

Elle avait 13 ans quand elle a été arrachée à sa famille par les événements. Je me disais sans cesse en l'entendant : « Qu'elle était jeune ! Est-ce que j'aurais pu supporter, à sa place, tous ces déchirements ? Est-ce que j'en aurais été capable ? » Je n'arrivais pas à l'imaginer. Ce qui est très important, lorsqu'on écoute ce genre de témoignage, c'est qu'on peut s'identifier à la personne qui raconte, et ressentir quelque chose de ce qu'étaient ses sentiments dans ces épreuves. On comprend l'histoire de l'intérieur, et c'est une chose qui ne peut pas se produire de la même façon dans les cours ou en lisant des livres d'histoire, qui traitent les événements de l'extérieur.

De plus, vivre cette expérience dans un petit groupe de quatre amies autour de Rosette nous a permis d'aller plus loin et de nouer une relation très proche avec elle. C'était un plaisir de la retrouver chaque semaine, et de l'entendre parler, même si ce qu'elle nous racontait nous bouleversait. Rosette avait une vraie envie de communiquer avec nous, une soif de témoigner, une soif de nous apprendre. C'était une relation forte et une grande expérience pour nous. Elle nous a appris à garder le sourire malgré les épreuves de la vie.

Et surtout, l'expérience de Rosette nous a appris, de façon très concrète, que la paix, la liberté et la tolérance sont des biens très fragiles, qu'il faut protéger.

La haine et le racisme peuvent toujours se réactiver. L'antisémitisme n'est pas derrière nous : il ressurgit sous des formes nouvelles aujourd'hui. Il faut être très vigilant et ne rien laisser passer dans ce domaine. Grâce à Rosette, j'ai réalisé que la transmission des expériences du passé était indispensable pour maintenir cette vigilance.

◆ *Mara Royer De Véricourt*

LISA Avant cette expérience de rencontre de témoins ayant vécu la période de la Seconde Guerre mondiale et la Shoah, j'appréhendais et je me posais des questions :

- Comment il ou elle a pu continuer à vivre après de telles souffrances ?
- Comment j'allais réagir face à l'émotion du récit de ce qu'ils ont vécu ?

Lors de la première rencontre avec notre témoin, Rosette Roth, le contact s'est vite noué, nous avons été à l'aise et impatientes d'écouter son témoignage. Au cours de son récit, j'ai été bouleversée, car ce sont des choses difficiles à entendre. On n'arrive pas à y croire et pourtant, c'est vraiment ce que chacun d'eux a vécu durant la Seconde Guerre mondiale. Chaque moment de rencontre était intense, on en apprenait chaque fois un peu plus.

Cette rencontre aura été très marquante et elle m'aura apporté des connaissances supplémentaires sur le sujet. Je vais faire part de cette rencontre à toute ma famille et je vais pouvoir transmettre mon savoir plus tard à mes enfants. On est la dernière génération à avoir pu rencontrer ces témoins, des personnes extraordinaires qui, malgré ce qu'elles ont traversé, ont gardé le sourire.

Cette rencontre et son histoire resteront à jamais gravées dans ma mémoire et dans mon cœur.

Comme le disait le philosophe Nietzsche : « Ce qui ne me tue pas me rend plus fort ». Cette citation me paraît plus vraie au contact de ces personnes, et leurs forces me rendront plus forte également.

◆ *Lisa Trinqu*

SERINE Cette expérience a été essentielle pour moi. Je me posais énormément de questions sur cette période historique, car j'en avais une image assez trouble et incomplète malgré les cours très intéressants sur le sujet ou les nombreuses visites de lieux de mémoire : ils nous montrent la dimension historique de ce massacre.

Je n'en connaissais donc pas l'aspect humain, personnel. Grâce à ce projet, j'ai fait la connaissance d'une personne merveilleuse, Rosette Frydman, une femme forte, drôle surtout souriante avec qui j'ai passé de très bons moments, même si son récit était triste et émouvant. Le fait que des personnes pensent que les juifs cachés n'ont pas souffert me révolte, car perdre un proche ou être séparé de ses parents, de ses amis ou de la personne qu'on aime est l'une des pires souffrances au monde. Rosette Frydman a su répondre à toutes mes questions et éclaircir certaines connaissances. Je pourrai grâce à elle, partager, à mon tour, mon savoir avec le plus de personnes possible. Elle m'a aidé à comprendre qu'il fallait garder le sourire face aux épreuves plutôt que pleurer.

Je n'oublierai jamais cette rencontre.

◆ *Serine Benabadji*

JESINTHA Cette expérience m'a profondément touchée. Durant ces trois séances, pendant lesquelles j'ai eu l'occasion de rencontrer Rosette, j'ai appris beaucoup sur la Seconde Guerre mondiale.

Je n'aurais jamais imaginé qu'ils/elles avaient vécu un passé aussi terrible. Cette rencontre m'a ouvert les yeux, car je me suis rendu compte que ce que nous avons vécu durant notre enfance ne sera jamais comparable à ce que ces personnes ont vécu. L'expérience de Rosette, notre témoin, est triste, et malgré cela, elle a toujours conservé le sourire. Elle n'avait pas peur et elle n'était pas gênée de nous raconter son passé alors que nous ne nous connaissions pas.

Ce que j'ai notamment apprécié chez Rosette, c'est qu'elle nous a raconté son histoire avec le sourire, malgré ce qu'elle a vécu à l'époque. C'était un plaisir de vivre une expérience aussi émouvante, j'ai apprécié ces trois séances et je voudrais remercier notre témoin Rosette Frydman d'avoir partagé son histoire avec nous. Si cette expérience était à refaire, je le referais avec joie.

Merci de nous avoir fait prendre part à ce projet, ce fut un honneur !

◆ *Jesintha Mahendram*



Rosette avec ses deux filles : Patricia (ci-dessus) et Chantal.



Mon mariage avec René le 7 août 1947.



Ma mère en 1967.



*Dans les années 70 à Lieoux.
Visite à la famille Saboulard,
qui m'ont caché de 1943
à 1945.*

*1970.
M. et Mme Saboulard,
mon frère Maurice et moi.*



*Mariage de mon petit-fils.
Mes deux filles Chantal
et Patricia, ma petite-fille
Eva et moi.*



George Grosz

GEORGE GROSZ

TÉMOIGNAGE

George Grosz est né à Vienne, le 10 juin 1935, de deux parents juifs. Son père, Elemer Grosz, né le 10 novembre 1900 à Trencin, était d'origine tchécoslovaque. Il était couturier et possédait son propre atelier. Sa mère, Arabella, née le 3 juillet 1898, venait de Budapest en Hongrie : elle était assistante comptable et gérante d'une boutique de vêtements pour dames à Vienne. Ils se marièrent le 15 août 1933 dans la grande synagogue de Vienne et vécurent avec George et ses grands-parents (grand-père paternel Moritz et grand-mère maternelle Eugénie) pendant plusieurs années dans un appartement au 27, Neubaugasse, situé dans le VII^e arrondissement de Vienne.

Le 9 novembre 1938, le père de George fut arrêté par les nazis sur la place située en face de la cathédrale de Saint-Étienne alors qu'il rentrait à pied de son travail. Il fut immédiatement déporté à Dachau, un camp de concentration allemand à proximité de Munich, en Allemagne. Le jour suivant, deux SS se présentèrent devant leur porte et exigèrent que la famille quitte son domicile dans les deux heures car l'appartement était réquisitionné. Arabella, George et les grands-parents durent donc se réfugier chez des amis habitant non loin de leur logis ; ils

GEBURTS-ZEUGNIS.

Dem Unterzeichneten wird hiemit bestätigt, daß laut Geburts-Protokoll der Israelitischen Kultusgemeinde in Wien 1935, Reihezahl 363

Georg Grosz

am 10. VI. 1935, zehnter Juni

Eintausend *neun* hundert *dreißig* fünf

als ehelicher Sohn des *Elemer Grosz* und der *Arabella geb. Grünig*

in Wien geboren wurde.

1190 Wien, am 29. Dezember 1935

BAUGASSE 4

18/43 222 36-16 55

7. 21/73

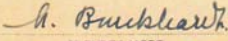
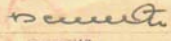
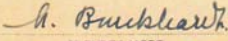
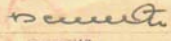
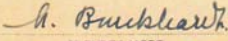
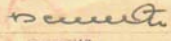
MATRIKELAMT DER ISRAELITISCHEN KULTUSGEMEINDE IN WIEN

in *Maximilian Lütz*
beidester Matrikelführer.

Extrait d'acte de naissance.

TÉMOIGNAGE

n'emportèrent avec eux que le strict nécessaire, deux valises seulement. Ils y restèrent durant 8 mois. Ayant peur pour sa famille, Arabella Grosz cherchait à fuir l'Autriche, envahie par l'Allemagne nazie depuis l'*Anschluss* (annexion) le 13 mars 1938.

COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE SERVICE INTERNATIONAL DE RECHERCHES 3548 Anstett - République Fédérale d'Allemagne																																						
INTERNATIONAL TRACING SERVICE 3548 Anstett - Federal Republic of Germany		INTERNATIONALES SUCHDIENST 3548 Anstett - Bundesrepublik Deutschland																																				
<div style="display: flex; justify-content: space-between;"> <div style="border: 1px solid black; padding: 2px;">EXCERPT FROM DOCUMENTS about the stay in former concentration or labour camps</div> <div style="border: 1px solid black; padding: 2px;">EXTRAIT DE DOCUMENTS sur le séjour dans les anciens camps de concentration ou de travail</div> <div style="border: 1px solid black; padding: 2px;">DOKUMENTEN - AUSZUG über Aufenthalt in ehemaligen Konzentrations- und Arbeitslagern</div> </div>																																						
<table style="width: 100%; border-collapse: collapse;"> <tr> <td style="width: 33%;">Votre Ref. Your Ref. Nr. Akt.-Z.</td> <td style="width: 33%;">Nom Ref. Doc. Ref. Unter Akt.-Z.</td> <td style="width: 33%;">T/D - 960 501</td> </tr> <tr> <td>Nom Name GROSZ</td> <td>Prénoms First names Vorname Elemer</td> <td>Nationalité Nationality Staatsangehörigkeit deutsch/ österreichisch</td> </tr> <tr> <td>Date de naissance Date of birth Geburtsdatum 10.11.1900</td> <td>Lieu de naissance Place of birth Geburtsort Trencin/ Ungarn</td> <td>Profession Profession Beruf Schneider</td> </tr> <tr> <td>Noms des parents Parents names Namen der Eltern nicht angeführt</td> <td>Adresse Address Wohnort Wien 7, Neubaugasse 27</td> <td>Religion Religion Religion jüdisch</td> </tr> <tr> <td>Dernière adresse connue Last known residence Zuletzt bekannter Wohnort nicht angeführt</td> <td>Arresté le Arrested on Verhaftet am nicht angeführt</td> <td>par By Durch nicht angeführt</td> </tr> <tr> <td>et amené au camp de concentration et interné wurde eingeliefert in das Konz.-Lager 14. November 1938</td> <td>endroit de coming from von nicht angeführt</td> <td>No. de dossier Protonoir à No. Häftlingsnummer 24430</td> </tr> <tr> <td>Catégorie, ou raison donnée pour l'incarcération Category, or reason given for incarceration Eintragung, oder Grund für die Inhaftung nicht angeführt</td> <td colspan="2">"Sch." (* Schutzhaft) "J." (* Jude)</td> </tr> <tr> <td>Transfert Transferred Überwält nicht angeführt</td> <td colspan="2">Dernière inscription dans la documentation Last information in C.I. records Letzte Eintragung in C.I. Unterlagen Entlassen am 7. März 1939 im Konzentrationslager Dachau.</td> </tr> <tr> <td>Remarques Remarks Bemerkungen keine</td> <td colspan="2">Documents consultés Sachverhalte Geprüfte Unterlagen Zugangsbuch und Veränderungsmeldung des Konzentrationslagers Dachau.</td> </tr> <tr> <td>Expédié à Deposited to Abgegeben an Mr. Elemer Grosz 45, Bevern Square London S.W.5</td> <td colspan="2">Anstett, den 18. April 1968</td> </tr> <tr> <td colspan="3"> <p style="text-align: center;">   N. BURKHARDT Director Service International de Recherches G. FOLMAR Secrétaire des Archives </p> </td> </tr> <tr> <td colspan="3" style="text-align: center; font-size: small;"> Le S.I.R. n'assume pas de responsabilité quant à l'exactitude et à l'intégrité du contenu des documents qui ont servi à l'établissement de cette fiche. </td> </tr> </table>			Votre Ref. Your Ref. Nr. Akt.-Z.	Nom Ref. Doc. Ref. Unter Akt.-Z.	T/D - 960 501	Nom Name GROSZ	Prénoms First names Vorname Elemer	Nationalité Nationality Staatsangehörigkeit deutsch/ österreichisch	Date de naissance Date of birth Geburtsdatum 10.11.1900	Lieu de naissance Place of birth Geburtsort Trencin/ Ungarn	Profession Profession Beruf Schneider	Noms des parents Parents names Namen der Eltern nicht angeführt	Adresse Address Wohnort Wien 7, Neubaugasse 27	Religion Religion Religion jüdisch	Dernière adresse connue Last known residence Zuletzt bekannter Wohnort nicht angeführt	Arresté le Arrested on Verhaftet am nicht angeführt	par By Durch nicht angeführt	et amené au camp de concentration et interné wurde eingeliefert in das Konz.-Lager 14. November 1938	endroit de coming from von nicht angeführt	No. de dossier Protonoir à No. Häftlingsnummer 24430	Catégorie, ou raison donnée pour l'incarcération Category, or reason given for incarceration Eintragung, oder Grund für die Inhaftung nicht angeführt	"Sch." (* Schutzhaft) "J." (* Jude)		Transfert Transferred Überwält nicht angeführt	Dernière inscription dans la documentation Last information in C.I. records Letzte Eintragung in C.I. Unterlagen Entlassen am 7. März 1939 im Konzentrationslager Dachau.		Remarques Remarks Bemerkungen keine	Documents consultés Sachverhalte Geprüfte Unterlagen Zugangsbuch und Veränderungsmeldung des Konzentrationslagers Dachau.		Expédié à Deposited to Abgegeben an Mr. Elemer Grosz 45, Bevern Square London S.W.5	Anstett, den 18. April 1968		<p style="text-align: center;">   N. BURKHARDT Director Service International de Recherches G. FOLMAR Secrétaire des Archives </p>			Le S.I.R. n'assume pas de responsabilité quant à l'exactitude et à l'intégrité du contenu des documents qui ont servi à l'établissement de cette fiche.		
Votre Ref. Your Ref. Nr. Akt.-Z.	Nom Ref. Doc. Ref. Unter Akt.-Z.	T/D - 960 501																																				
Nom Name GROSZ	Prénoms First names Vorname Elemer	Nationalité Nationality Staatsangehörigkeit deutsch/ österreichisch																																				
Date de naissance Date of birth Geburtsdatum 10.11.1900	Lieu de naissance Place of birth Geburtsort Trencin/ Ungarn	Profession Profession Beruf Schneider																																				
Noms des parents Parents names Namen der Eltern nicht angeführt	Adresse Address Wohnort Wien 7, Neubaugasse 27	Religion Religion Religion jüdisch																																				
Dernière adresse connue Last known residence Zuletzt bekannter Wohnort nicht angeführt	Arresté le Arrested on Verhaftet am nicht angeführt	par By Durch nicht angeführt																																				
et amené au camp de concentration et interné wurde eingeliefert in das Konz.-Lager 14. November 1938	endroit de coming from von nicht angeführt	No. de dossier Protonoir à No. Häftlingsnummer 24430																																				
Catégorie, ou raison donnée pour l'incarcération Category, or reason given for incarceration Eintragung, oder Grund für die Inhaftung nicht angeführt	"Sch." (* Schutzhaft) "J." (* Jude)																																					
Transfert Transferred Überwält nicht angeführt	Dernière inscription dans la documentation Last information in C.I. records Letzte Eintragung in C.I. Unterlagen Entlassen am 7. März 1939 im Konzentrationslager Dachau.																																					
Remarques Remarks Bemerkungen keine	Documents consultés Sachverhalte Geprüfte Unterlagen Zugangsbuch und Veränderungsmeldung des Konzentrationslagers Dachau.																																					
Expédié à Deposited to Abgegeben an Mr. Elemer Grosz 45, Bevern Square London S.W.5	Anstett, den 18. April 1968																																					
<p style="text-align: center;">   N. BURKHARDT Director Service International de Recherches G. FOLMAR Secrétaire des Archives </p>																																						
Le S.I.R. n'assume pas de responsabilité quant à l'exactitude et à l'intégrité du contenu des documents qui ont servi à l'établissement de cette fiche.																																						

Extrait du document notant le séjour à Dachau, de Elemer Grosz, de 1938 à 1939.

Par chance, elle avait un cousin, ingénieur aéronautique qui travaillait dans une usine Rolls-Royce en Angleterre. Ce dernier réussit à leur procurer des *affidavits* britanniques (garanties) de transit nécessaires pour quitter l'Autriche. Grâce à lui, Elemer put être libéré de Dachau et quitter l'Autriche pour Londres, où dès son arrivée, il intégra un camp (Kitchener camp) près de Douvres, réservé aux réfugiés autrichiens.



Première page du passeport autrichien de la famille Grosz avec le «J» de juif et pages intérieures.

Le 26 août 1939, Arabella et son fils prirent le train à Vienne pour rejoindre l'Angleterre. Le trajet marqua particulièrement George, par son ambiance très pesante et la vision de nombreuses familles pleurant sur le quai. D'après sa mère, George était malade et les SS refusaient de le laisser monter dans le train ; sa mère se mit alors à crier, tant et si bien que les SS finirent par les laisser partir ensemble.

Les aboiements des chiens de garde allemands restèrent gravés dans la mémoire de George qui, aujourd'hui encore, les entend toujours hurler. Ils arrivèrent à Douvres le 29 août et deux jours plus tard, ils purent enfin retrouver Elemer. Malheureusement, les grands-parents, n'ayant pas reçu d'*affidavit*, ne purent quitter l'Autriche. Ils furent déportés dans un camp de concentration à Theresienstadt, en mai 1942, où ils trouvèrent la mort, gazés par les nazis puis incinérés. Mais, le 3 septembre 1939, l'Angleterre déclara la guerre à l'Allemagne. George et ses parents furent donc contraints de prolonger leur séjour en Angleterre et reporter leur projet de voyage à Shanghai, en Chine, pays qui, à l'époque, était prêt à accueillir des réfugiés autrichiens.

En 1940, le père de George s'engagea dans l'armée britannique en tant que couturier ; il y fut affecté à la fabrication des uniformes des officiers, mission dont il s'acquitta durant cinq ans.

Cette période fut marquée par de nombreux déplacements de la famille Grosz dans toute l'Angleterre. Elle fut aussi ponctuée de nombreux bombardements qui finirent par appartenir au quotidien. Ainsi, en 1942 à Weymouth, alors que George et son père participaient à une fête religieuse, ils entendirent soudainement les avions de la Luftwaffe (armée de l'air allemande) passer au-dessus d'eux. Ils se mirent à courir vers leur maison qui contenait un abri en béton dans le salon. Quelques secondes après leur arrivée, une bombe éclata à cent mètres de chez eux, détruisant tout le quartier. Cet événement restera gravé dans la mémoire de George.

En 1944-1945, George et ses parents habitèrent à Buxton, près de Manchester, puis à Londres, où il fallait se protéger des bombardements allemands dans la station de métro d'*Earl's Court*, construite en profondeur.

Parallèlement, George Grosz reçut une éducation anglaise. Le 10 février 1952, après avoir gravi tous les échelons, Georges devint le premier scout de la reine Elizabeth II. Il assista à son couronnement en juin 1953 et contribua à la sécurité royale lors de l'événement.

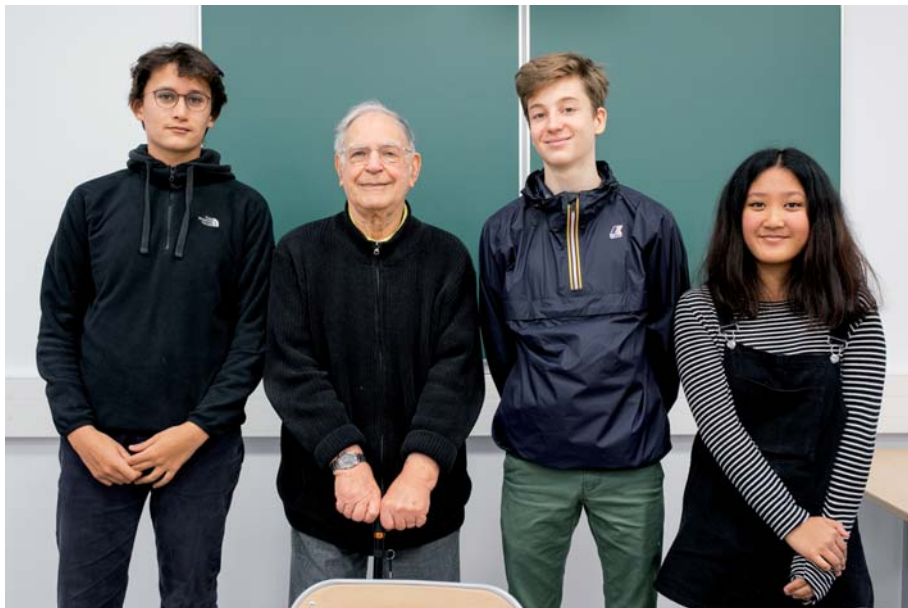
En 1954, alors qu'il avait 19 ans et ne souhaitait pas quitter ses parents pour étudier à Cambridge, il intégra la *London School of Economics*, dans laquelle il suivit des cours de finance et de comptabilité pendant trois ans. Il y obtint la licence B.Sc(Econ). Il poursuivit ses études, jusqu'à l'obtention du diplôme d'expert-comptable britannique en mai 1960.

Cette même année, il est embauché par *Coopers Brothers*, un grand cabinet d'audit à Londres, qui fusionnera ensuite avec un cabinet américain. Connaissant bien la langue française étudiée à l'école, en novembre 1961, il fut muté à Paris où il rencontra sa future femme, Micheline. Il l'épousa un an plus tard, le 16 septembre 1962. De ce mariage naîtront deux enfants, Isabelle et

Nathalie. Après son expérience chez Coopers Brothers, il quitta la profession d'expert-comptable en 1967 et devint directeur financier des services électriques de Schlumberger.

Entre 1975 et 1978, il fut directeur financier d'Otis (compagnie d'ascenseurs). C'est durant cette période qu'il rencontra un homme d'affaires suédois avec qui il créa en novembre 1978 la société CORPORATE DEVELOPMENT INTERNATIONAL, un cabinet de conseil spécialisé dans la recherche de partenaires d'affaires. Il dirigea ce cabinet pendant trente ans, avant de prendre sa retraite.

Aujourd'hui, George vit toujours avec sa femme Micheline à Paris dans le XII^e arrondissement. Ses enfants et petits-enfants habitent à Caen et Paris. Il reste très actif et fait partie de plusieurs associations, il participe notamment à une commission de la Fondation CASIP-COJASOR, qui permet aux juifs originaires d'Autriche possédant un revenu modeste de recevoir quelques aides financières. Il est heureux de témoigner de sa vie en tant que survivant de la Shoah dans les lycées d'Île-de-France. ◆



*George Grosz et les élèves :
Manon Doan, Julien Duprat et Arsène Ferret.*

GEORGE GROSZ

RESSENTIS D'ARSÈNE, JULIEN ET MANON, SUITE À LEUR RENCONTRE AVEC GEORGE

ARSÈNE Au cours de cette année, j'ai pu avoir l'exceptionnelle opportunité de me rendre à Auschwitz. Auschwitz, un nom, symbole de l'antisémitisme, qui définit à lui seul un pan abominable de l'Histoire de l'humanité au XX^e siècle. Là-bas, en Pologne, où les rudes hivers s'éternisent, une interminable voie ferrée nous a menés jusqu'à l'entrée du camp. Une vulgaire grille noire semble marquer la naissance du supplice pour certains, la mort pour beaucoup. On entre. C'est glauque. C'est le néant. C'est mort...

Tout autour de nous, il y a des habitations avec des installations plus que rudimentaires, en briques rouges et sans âme. Devant nous, l'horreur. J'ai peur. Dissimulée derrière les arbres, une quelconque cheminée toussote : elle semble encore fumante, 78 ans après, des restes de chair humaine. Je suis figé. Je ne veux plus. Je ne peux plus remuer mes membres. Non, ce n'est pas le froid... Non c'est l'esprit qui est bouleversé face à l'atrocité de la réalité de cet abominable crime.

Aujourd'hui, quand je songe à cette visite, je peux me dire que je l'aurais fait une fois dans ma vie. Mais je ne le referai pas. Un endroit dans lequel a été commis un crime de cette envergure ne peut qu'être condamné et c'est en s'y rendant qu'il est possible de le faire. Cependant, un autre événement m'a permis de « laver » ces images horribles de ma tête tout en apprenant toujours plus de cette période de l'Histoire. C'est un témoignage. Le témoignage d'un homme admirable, captivant et riche d'expérience. Cet homme, c'est George Grosz. Cet homme est venu nous confier sa vie passionnante parfumée d'un brin de tristesse et de nostalgie. Nous avons eu une chance incroyable et j'en suis parfaitement conscient. Ce monsieur a pris du temps pour nous, rien que pour nous trois.

Ce témoignage ne m'a pas seulement apporté des connaissances de cet épisode crucial de l'Histoire, mais cet homme avec qui nous avons pu échanger nous a transportés. Comme s'il avait le pouvoir de nous envoyer dans ses mémoires et son vécu de la guerre. Ces deux séances ont été des leçons de vie, elles nous ont montré comment la vie devait être vécue. En effet, malheureusement, ces témoins qui ont vécu cette affreuse période disparaîtront un jour. Cependant, il est important de ne pas oublier le passé et de le transmettre aux générations futures.

C'est pourquoi, je suis fier d'être le porte-parole de George Grosz et j'accomplirai mon devoir, c'est-à-dire immortaliser et diffuser son vécu. Je voudrais enfin remercier, notre professeur d'Histoire, M. Benharous d'avoir pris conscience de l'utilité du projet et de nous l'avoir fait partager.

◆ *Arsène Ferret*

JULIEN Il est important de ne pas oublier le passé, mais il est tout aussi important de le ressentir. Les séances de témoignages ont pu combler ce manque : George Grosz, au contraire d'un cours d'histoire, n'a pas fait que relater les faits qui ont marqué cette période, mais il nous a parlé de sa vie. Cette vie si différente de la nôtre, cette vie qui a traversé une période sombre de l'histoire en réussissant à l'affronter, cette vie qui a eu la chance et la malchance de vivre tant de choses. Ces deux séances ont été des leçons de vie, elles nous ont montré comment la vie devait être vécue, avec tous les aléas qui la parsèment et tous les bonheurs qui la jalonnent. Avant ces deux témoignages, je ne savais à quoi m'attendre ; après ces discussions, je remercie M. Grosz de nous avoir raconté sa vie, d'avoir été ouvert et d'avoir été très cordial avec nous pour que cette expérience nous soit facilitée.

Je remercie aussi M. Benharous d'avoir saisi l'utilité de ce projet et de nous l'avoir proposé.

◆ *Julien Duprat*

MANON Pour ma part, j'ai trouvé cette expérience très enrichissante, c'est une chance inouïe de pouvoir parler à des survivants de cette terrible époque. Cela nous a permis de connaître leur ressenti sur cette époque traumatisante de leur vie que nous n'avons pas connue. De plus, les voir s'adresser à nous en chair et en os donne au témoignage une dimension bien plus vivante et émouvante que lors d'un cours. Leur perception de ces sombres événements est unique et nous avons l'honneur d'être une des dernières générations à pouvoir bénéficier de leur témoignage. Cet échange entre témoins et élèves m'a permis de prendre conscience des difficultés quotidiennes qu'ont pu vivre les différents témoins, comparées à nos vies d'aujourd'hui. Un acte aussi simple que marcher dans la rue pouvait s'avérer être une épreuve redoutable avec les bombardements qui risquaient de les atteindre à tout moment. Ils ont traversé de terribles événements, qu'ils partagent avec nous aujourd'hui même si cela peut être difficile pour eux d'en parler et je leur en suis extrêmement reconnaissante.

Cela m'a permis d'avoir un point de vue différent sur cette époque, un point de vue à travers les yeux de George Grosz. Grâce à lui, nous avons pu, en quelque sorte, voyager dans le temps et vivre son histoire à travers ses paroles. Il nous a raconté sa vie en nous apportant des détails précis sur cette époque que nous ne connaissions pas, mais qui pourtant, ont leur importance, sont fondamentaux, même. Je remercie donc, infiniment, M. Grosz de nous avoir accordé de son temps pour partager avec nous son histoire, le savoir qu'il nous a apporté est précieux et rare. C'est pour cette raison que j'aimerais partager cette expérience avec le plus de monde possible : avec mon entourage ou avec des personnes qui n'ont pas eu l'occasion de vivre de telles expériences ou bien peut-être même transmettre ce que j'ai appris à mes enfants plus tard. Ce témoignage m'a permis de réaliser la chance que nous avons de ne pas avoir eu à affronter tous ces événements traumatisants, mais aussi de profiter de chaque instant, car rien n'est prévisible. Après tout, sa vie a subitement changé, du jour au lendemain, alors qu'il ne s'y attendait pas.

◆ *Manon Doan*

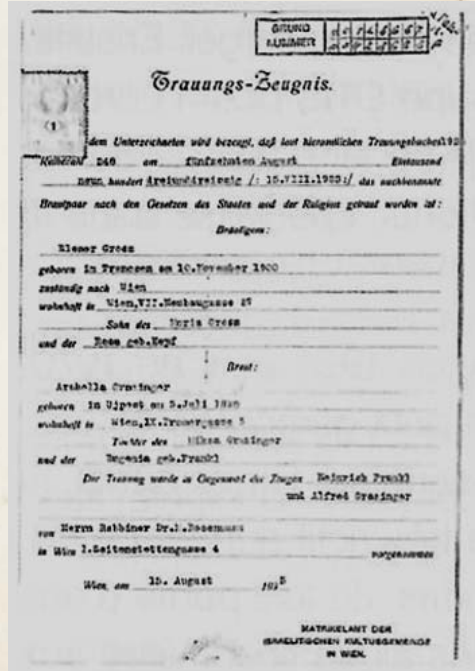


Ma mère, ma grand-mère maternelle,
mon grand-père paternel et moi en 1937
à Stadtpark.

Passeport de la famille Grosz.



Certificat de Bar-Mitzvah de George.



Acte de mariage des parents de George
dans la synagogue du Seitenstettengasse.

Sur cette page du livre, répertoriant le nom des morts de Theresienstadt,
figure celui de ma grand-mère, Gratzinger Eugénie.

Granek, Josef 14i-796	* 11. 4. 94 Ek-1075
Granek, Mendel 14i-797	* 23. 1. 63 ** 21. 8. 42
Grann, Helene 3-223	* 26. 12. 89 ?
❖ Graserstein, Jochewed 1	* 13. 6. 1901 Eo-1023
Grasgrün, Feige 13-1221	* 5. (9.) 1. 1932 Eo-1024
Grasgrün, Hans 13-1222	* 3. 7. (6.) 90 El-668
Grasgrün, Oskar 13-1220	* 3. (30.) 11. 66 ** 14. 10. 42
➤ Gratzinger, Eugénie 4-929	* 11. 10. 80 ?
○ Grauaug, Janne ?	* 7. 5. 91 En-973
Graubard, Charlotte S. 12-627	* 23. 2. 94 El-2275
Graubard, Felix 12-626	* 11. 4. 56 Bq-492
Grauer, Adolf 8-937	* 14. 1. 66 Br-1626
Grauer, Amalie 7-392	



ZU BESUCH. Zvi Hodass, in Wien geboren, und seine Frau Carmelo reisten nicht zum ersten Mal aus Israel an.



AUS FRANKREICH. Ex-Wiener George Grosz und seine französische Frau Micheline leben in Paris.



AUS DEN USA. Ex-Wienerin Marion Maldeberg kam mit Ehemann Ted zum ersten Mal nach Europa und Wien.

Fried oder die Komponisten Hans Gál, Erich Wolfgang Korngold und Dol Dauber. Die Wege führen nach England, wie im Falle Hilde Spiels, Erich Frieds und des Schönberg-Schülers Egon Wellesz; nach Nordafrika, wohin Berta Zuckerkanndl fliehen konnte, die als Publizistin und Förderin eine zentrale Figur des Wiener kulturellen Lebens bis 1938 war; sie führen nach Amerika, wie im Fall der Malerin Soshana oder nach Palästina, das zum Zufluchtsort von Elazar Benyoetz wurde, einem der bedeutendsten Vermittler deutsch-jüdischen Geisteslebens nach 1945. „Es sind vor allem die jüdischen Künstlerinnen und Künstler, die wesentlich zum kulturellen Erbe Österreichs beigetragen haben. Es gilt“, so der tiefe Wunsch der Österreichischen Nationalbibliothek, „dieses Erbe lebendig zu halten.“

JWS heißt willkommen

Die Vergangenheit zu bewahren und ehemals Vertriebene mit dem heutigen Wien wieder vertraut zu machen – dessen nimmt sich seit mehr als 30 Jahren der Jewish Welcome Service Vienna (JWS) an: 1980 auf Initiative des damaligen Wiener Bürgermeisters Leopold Gratz und Stadtrat Heinz Nittel gemeinsam mit dem nachfolgenden langjährigen, charismatischen Generalsekretär Leon Zelmann gegründet, werden hier Brücken der Versöhnung geschlagen: „Zentrale Aufgabe des Jewish Welcome Service ist seit seiner Gründung die Einladung von vertriebenen jüdischen Bürgerinnen und Bürgern in Wien. Weiters unterstützen wir zahlreiche Projekte im Schul- und Erwachsenenbereich, Gedenk- und Erinnerungsinitiativen in den Bezirken sowie Information und Service für jüdische Wien-Besucherinnen“, so Susanne Trauneck, langjährige Assistentin Leon Zelmanns und seit seinem Tod vor fünf Jahren Generalsekretärin des JWS. An ihn erinnert sie sich, wie so viele in Wien, mit besonderer Wertschätzung und Zuneigung: „Als einziger Überlebender seiner Familie hat er sich nach seiner Befreiung 1945 aus einem Nebenlager des KZ Maut-



hausen ganz dem ‚Erinnern für die Zukunft‘ gewidmet. Das Ziel, das ihn zeit seines Lebens antrieb und das er unermüdet und mit Elan verfolgte, war die Arbeit mit der Jugend. An sie glaubte er, und sie war ihm wichtig. Selbst vor Volksschulklassen hat er über die Shoah und über seine Erfahrungen von Verfolgung, Vertreibung und Verlust seiner Familie gesprochen. Er tat dies in einer Art, die einzigartig war.“

So dient auch die Arbeit des JWS der 2. und 3. Generation der Überlebenden, also den Kindern und Enkelkindern, die seit Längerem in die Einladungen miteinbezogen werden. „Gerade die 2. Generation, die Kinder, stehen Österreich anfangs oft besonders kritisch und wütend gegenüber; wütend über das, was ihren Eltern und Familien angetan wurde“, berichtet Susanne Trauneck.

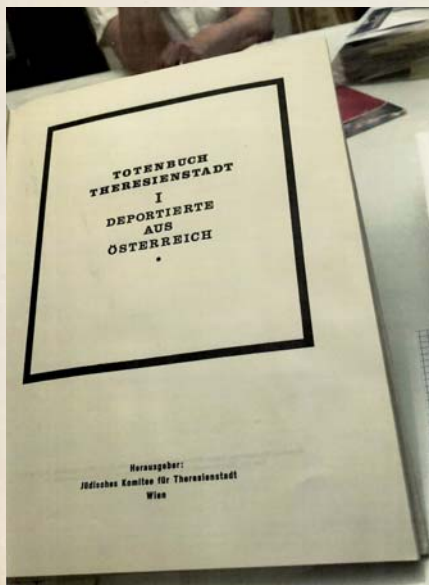
Die Enkelkinder wiederum besuchen Wien gerne, weil sie die Stadt aus den großelterlichen Erzählungen nun auch real kennenlernen wollen.

„2011 und letztes Jahr haben wir bereits sehr erfolgreich Programme für die jüngere Generation durchgeführt. Diese Kooperationen mit jüdischen Organisationen in Amerika und Kanada haben zum Ziel, Wien in möglichst vielen Facetten, aber auch eine aktive jüdische Gemeinde nach der Shoah zu vermitteln. Die weltweite Arbeit junger österreichischer Zivilisten in den Gedenkstätten wie Yad Vashem in Jerusalem oder das United States Holocaust Memorial Museum in Washington spielt dabei ebenfalls eine wichtige Rolle“, weiß die Generalsekretärin.

Mit den Kindertransporten

„Vater tot, Mutter im Kerker und ich im nebligen England Großmama blind in Wien, rechtlos, arm, alt, gejagt Seht, das ist Hitlers Werk, das ist das neue Jahrhundert Das ist das Strahlengestirn, das eurer Hoffnungen Traum!“ trug der 17-jährige Flüchtling Erich Fried im Oktober 1938 in ein

*Livre des morts de Theresienstadt. Il recense
15 889 noms de déportés en Autriche*



*En bas à droite, mon cousin germain, Willy Deutsch.
C'est lui qui nous a procuré les « affidavits ».*



*Réception à Hofburg à Vienne le 13 avril 2016,
pour les survivants de la Shoah et les déportés de Vienne.*





Sarah Tieder-Kaminski

SARAH TIEDER-KAMINSKI

TÉMOIGNAGE

Née d'un père hongrois, Osias Yehochoua Tieder et d'une mère polonaise Brucha Salpeter, tous les deux juifs, Sarah Kaminsky Tieder a passé une partie de son enfance dans une famille chaleureuse et aimante. Mais l'antisémitisme et les terribles événements survenus en Europe lors de la domination hitlérienne ont bouleversé son enfance, sa vie.

L'avant-guerre

À la suite des persécutions subies par les juifs dans leurs pays d'origine, les parents de Sarah décident de rejoindre l'Allemagne, où naissent leurs trois enfants : Sarah en 1926, sa sœur Ida en 1927 et son frère Martin en 1929. Quoique très pratiquants, ils sont intégrés dans la population berlinoise : si les enfants vont dans une école juive, la religion n'est pratiquée que dans le cadre privé. Un cadre d'ailleurs très heureux puisqu'ils ont une vie douce, ses parents voulant les préserver des problèmes du monde. Yehochoua, le père, modeste commerçant en vin, veut qu'ils apprennent l'hébreu. Ils reçoivent une éducation exemplaire et s'amuse dans le parc en bas de chez eux. Voilà ce qu'en dit Sarah : « Les meilleurs souvenirs de sa petite enfance ».

Mais peu à peu, l'antisémitisme s'amplifie. En 1933, Hitler devient chancelier. La vie de Sarah et de sa famille prend alors une autre tournure. Les juifs sont victimes de discriminations de plus en plus fortes. Plus de radios, plus le droit de s'asseoir sur un banc, interdiction d'aller dans ce petit parc qu'ils aimaient tant...



*Berlin.
Rentrée
scolaire,
j'ai 7 ans.*

Ses parents, bien que méfiants, pensent que cela va s'apaiser et tiennent leurs enfants à l'écart. En 1936, un nazi reprend le commerce de vin dont s'occupait Yehochoua, qui devient alors son employé pour un salaire de misère. La mère de Sarah devient lingère pour subvenir à leurs besoins, car leur niveau de vie a considérablement baissé. Par ce biais, elle rencontre une épicière qui fait appel à ses services en échange de vivres, une façon de lui venir en aide. Elle la recevait en cachette de sa famille, ses enfants faisaient partie de la jeunesse hitlérienne, ils étaient endoctrinés et donc encouragés à dénoncer leur propre famille. De plus, il était très dangereux pour un Allemand de fréquenter un juif ou une juive.

La guerre

En 1938, la mère de Sarah part vers les Sudètes, en Tchécoslovaquie, avec Martin, le petit frère, vers une station de cure que fréquentaient de riches Allemands (peut-être pour faire sortir de la marchandise, Sarah n'a jamais su). Au retour de sa mère à Berlin c'est au tour de son père et sa sœur Sarah de partir au même endroit dans les Sudètes. Mais les Allemands envahissent la région. La famille fuit alors à Prague puis retourne à Berlin précipitamment. Alors qu'à ce stade, seuls les juifs allemands étaient arrêtés, les juifs tchèques deviennent, à leur tour, passibles de déportation.

Son père, qui possède un passeport tchèque, fuit vers Anvers où vit une importante communauté juive, mais à Berlin, la mère est arrêtée par la Gestapo. Sarah, son frère et sa sœur vont chez leur tante et lorsque leur mère rentre, elle a pour obligation de se présenter tous les jours à la Gestapo. Jamais pourtant elle ne révélera où est Yehochoua. Lorsqu'elle récupère son passeport, ils partent à leur tour en Belgique (avec l'indulgence du contrôleur de train). Là, enfin, la famille a un an de répit.

En mars 1940, la Belgique est envahie à son tour. Toute la famille Tieder fuit avec la population sous les bombardements. Sarah et sa famille perdent toutes leurs affaires. Ils arrivent cependant à monter dans un train qui les amène en France, dans le Tarn-et-Garonne, à Fronton.

Ils sont placés dans une grange avec de nombreux réfugiés belges. En juin 1940, l'armistice est signé et Pétain arrive au pouvoir : les Belges non juifs rentrent chez eux, mais les juifs doivent rester. En quelques mois, les lois raciales sont mises en place et la famille est envoyée au camp d'Agde (camp initialement prévu pour les républicains espagnols).

En arrivant là-bas, Sarah est terrifiée : des infirmes se traînent dans la boue, il y a des malades, des femmes en loques... Les familles sont séparées ; hommes et femmes ne peuvent rester ensemble. Elle a alors douze ans. Un mirador surveille les baraques, les lits sont faits de planches avec de la paille, seul un petit poêle chauffe une baraque entière, il n'y a qu'un seul point d'eau froide à l'extérieur et les toilettes sont, en fait, un petit cagibi posé dehors avec un trou. De plus, la nourriture est très peu consistante : la faim la tenaille rapidement. Très vite s'installent les poux de corps qui transmettent le typhus. Elle et son frère attrapent une forte fièvre et des pustules apparaissent sur leur corps. Il n'y a pas de médecin, un ancien infirmier espagnol s'occupe seul de poser des pansements, mais les morts sont trop nombreux.



À gauche, Ida ma sœur, puis mon frère Martin et moi, à droite.

Un jour cependant, la Croix-Rouge ainsi que des membres de la communauté juive et le Rabbin Schilly de Montpellier viennent faire une inspection. Mais tout est maquillé et les gendarmes s'interposent pour empêcher le contact avec les détenus. Néanmoins, lors d'un moment de flottement, Sarah suit son instinct, s'élanche et court vers le Rabbin Schilly, le harangue en allemand et explique que dans ce camp, les conditions de vie sont atroces et que les gens meurent. Grâce à l'intervention de Sarah, les enfants sont examinés et soignés par le Docteur Malkin envoyé par la communauté juive de Montpellier. Les plus malades sont alors déplacés dans une maison d'enfants à Moissac, dirigée par des Éclaireurs israélites. Sarah est triste d'avoir été séparée de ses parents, mais c'est pire pour son petit frère qui en tombe malade et en pleure nuit et jour. Pour l'aider, elle se porte volontaire pour s'occuper du groupe des plus petits ce qui lui permettait de rester aux côtés de son frère. Ceci va d'ailleurs construire sa vocation de médecin, car elle ne supporte pas d'être inutile face au chagrin de son frère.

Par la suite, sans son consentement et sans la prévenir, la directrice de la maison déplace Sarah à Beaulieu, une autre maison d'enfants. Sarah sent à ce moment le contrôle de sa vie lui échapper. À Beaulieu, une sorte de camp scout est mis en place. Elle est plus libre (elle peut chanter en hébreu) et les activités sont distrayantes (baignade dans la Dordogne). Sa forte peine diminue un peu, Sarah a gardé des souvenirs heureux de cette maison. Cependant, le danger est toujours présent, il faut faire attention aux rafles. Un informateur est chargé de les prévenir et ils quittent souvent la maison la nuit pour revenir le lendemain matin. Après quelque temps passé à Baulieu, Sarah retourne à Moissac, où elle retrouve son frère.

À l'été 1941, elle et son frère réussissent à voir leurs parents et leur sœur Ida qui ont réussi à fuir lors du transfert du camp d'Agde à celui de Rivesaltes début 1941. La famille est en résidence surveillée à Sablet dans le Vaucluse, où Yehochoua a réussi à obtenir un emploi. Sarah le trouve très amaigri et faible. C'est la dernière fois qu'elle voit ses parents. Sarah n'a appris que plus tard ce qui leur était arrivé. Un jour, à Sablet, sa mère est convoquée à la mairie ; elle sent que quelque chose

se trame. Elle envoie alors la sœur de Sarah prendre des nouvelles à Avignon chez des forains juifs, les Sokolowsky, proches de la famille. Lorsqu'Ida revient, elle apprend la nouvelle. Ses parents ont été arrêtés et internés au camp des Milles. À quatre heures du matin, le maire avait fait venir un serrurier pour que la gendarmerie puisse entrer de force dans leur maison. Ils ont fouillé et ont trouvé sa mère, bien que le père ait essayé de la cacher dans la cave. Ils sont pris tous les deux, Brucha tente à son tour de sauver son mari Yehochoua, qui aurait eu la possibilité de fuir, mais n'a pas voulu abandonner sa femme. Ils ont ensuite été internés au camp des Milles puis transférés à Drancy où ils sont séparés. Ils sont déportés l'un sans l'autre et assassinés à Auschwitz, Yehochoua le 9 septembre 1942 et sa femme le 16 septembre 1942.

Extraits du livre d'Isaac LEWENDEL « UN HIVER EN PROVENCE » Pages 285 et 286 :

Gendarmerie Nationale
15 ° Légion, compagnie du Vaucluse, section d'Orange .
N° 7714.
Secret

Orange le 26 août 1942

Rapport du capitaine Ferrier,
commandant la section de gendarmerie à Orange.

Sur : Ramassage des israélites étrangers.
Référence : note préfet de Vaucluse en date du 24 août 1942, n° 1704.

Les gendarmes s'étant présentés le 26 août 1942 à 4 heures 15 au domicile de la famille Tieder à Sablet n'ont pu obtenir aucune réponse aux appels faits. À 5 heures 45 il a été fait appel au maire de cette commune qui a dû requérir un serrurier pour ouvrir la porte. Les chambres et grenier ont été explorés en vain. Ils ont découvert le mari caché derrière la porte de la cave, la femme Tieder Brucha couchée dans un coin de ce local entièrement dissimulée sous un tas d'ordures. Les filles : Tieder Sarah se trouve dans un camp d'éclairceuses à Bussières –Vieille (Creuse) et Tieder Ida en déplacement à Avignon depuis la veille, devait rentrer le 26 au soir à Sablet. Le fils Tieder Martin est au préventorium lozérien de Marvejols (Lozère).

Document décrivant l'arrestation de mes parents, le 26 août 1942.

Sa sœur Ida a été sauvée grâce à l'intuition de sa mère qui l'a envoyée aux nouvelles chez les Sokolowsky à Avignon. Ils l'ont hébergée et l'ont empêchée de rejoindre ses parents au camp des Milles. Sarah, qui ne se doute de rien, passe son certificat d'études dans la maison pour enfants, où elle prend des cours de français et de couture. En novembre 1943, Sarah est à nouveau cachée dans une famille protestante suisse, les Baumann. Ils hébergent déjà deux enfants juifs et une Russe. Ils sont ouverts et accueillants, elle fête Noël avec eux.

Plus tard en 1944 elle se retrouve cachée à Lamagister, chez Alice et Édouard Lebreil. Ils étaient parents d'une fille mariée à un juif et ne supportaient pas les injustices qu'avait subies Sarah. Là-bas, elle se fait appeler Simone. Ils vivent juste à côté d'une caserne de la Wehrmacht, où les militaires hurlent, terrorisent et tuent la population.

Dans ces conditions, les Lebreil lui permettent de passer le bac (qui heureusement, à cause de son accent, n'était qu'une épreuve écrite).

L'après-guerre

À la libération de la France, en août 1944, Sarah Kaminsky retourne à Moissac la maison où tous les enfants qui ont survécu se retrouvent. Elle y retrouve sa sœur et son frère. L'après-guerre se déroule d'abord dans le flou total : n'ayant aucune nouvelle de ses parents, Sarah ne peut accepter l'idée qu'ils soient morts.



*Mon mariage
avec Paul en 1947*

Elle refuse de croire en leur disparition.

À cette époque, elle commence ses études de médecine à Paris. Elle est accueillie par la communauté juive, qui propose entre autres une cantine gratuite. C'est dans ce même lieu qu'elle a le coup de foudre pour Paul Kaminsky, un juif d'origine argentine qui vivait en France depuis l'âge de 10 ans. Un lien s'installe entre Paul et Sarah. Ils s'unissent en 1947, elle a alors 21 ans.

Elle donne naissance à deux enfants :

Jean Yehochoua en 1948 et Pierre Baruch en 1956.

Elle entame ses études de médecine et durant ses divers stages, notamment d'obstétrique, elle a le désir d'être médecin accoucheur, mais elle décide finalement de devenir psychiatre. Parallèlement, elle fait une formation de psychanalyse. Elle obtient enfin la nationalité française sept ans plus tard, après de nombreuses démarches.

L'idée de devenir psychiatre lui était déjà venue pendant la guerre. Sarah possédait et possède encore aujourd'hui un sentiment de vouloir venir en aide aux personnes, d'être dans la compréhension. Cependant, outre l'aspect d'une survivante de la Shoah, la reconstruction de sa vie par un mariage avec un homme extraordinaire, la naissance de deux enfants et un métier qui lui plaît, la question du sort de ses parents l'angoisse et la préoccupe. Ses recherches débutent dès 1947. Elle se rend d'abord à l'hôtel *Lutetia*, lieu de retour de tous les déportés, avec l'espoir de retrouver ses parents. Sarah ne voit pas les siens et n'ayant pas réussi à tirer plus d'informations des autres déportés, la crainte du décès de ses parents en déportation devient de plus en plus grande. L'absence de corps ne lui permet pas de faire le deuil et d'apaiser la culpabilité qu'elle a en elle par rapport aux sacrifices que ses parents ont faits tout au long de leur vie. Ainsi elle garde espoir et cherche par tous les moyens ses parents, notamment en faisant attention dans les rues, elle dévisage tout le monde, dans les transports en commun, les magasins, les restaurants... Elle n'hésite notamment pas aller à la rencontre des SDF, conséquence d'un espoir illusoire de retrouver ses parents. Petit à petit, elle accepte l'idée de leur mort et ce n'est qu'en 2015, par le biais des démarches de sa sœur Ida, qu'elle a la confirmation par un document officiel qu'ils ont été tués à Auschwitz.

Pour Sarah, la psychanalyse est un moyen de réparer la culpabilité qu'elle ressent. Ces tragiques événements lui font perdre toute foi religieuse. Elle cherche notamment à préserver ses enfants de son vécu : elle ne leur fera le récit de son passé que tardivement, pour les protéger. Sarah est une personne qui a su tirer sa force de l'amour de sa famille, de ses souvenirs avant, pendant et après la guerre. Selon elle, toutes les personnes qui ont pu l'aider pendant cette dure période, notamment en France malgré la collaboration de l'État avec les nazis, sont une preuve que l'Humanité chez les hommes n'a jamais disparu et qu'il existe toujours de bonnes personnes. Elle a d'ailleurs obtenu pour les Lebreil la médaille de « *Justes parmi les Nations* ».

Aujourd'hui, Sarah reprend les bases de l'hébreu, elle a retrouvé sa foi et le judaïsme de son enfance. Elle se rend régulièrement à la synagogue. ◆



*Sarah Tieder-Kaminsky avec les élèves :
Christophoros Mavromatis, Alice Joubert Goussin et Ulysse Winkins.*

SARAH TIEDER-KAMINSKY

RESSSENTIS DE CHRISTOPHOROS, ULYSSE ET ALICE, SUITE À LEUR RENCONTRE AVEC SARAH

CHRISTOPHOROS Grâce à son expérience, son vécu lors la Seconde Guerre mondiale, plus particulièrement pendant la Shoah, que nous a livré Sarah Kaminsky, j'ai tiré plusieurs conclusions. Ma première question à Sarah a été : pourquoi témoigner ? Est-ce important pour vous ?

Selon moi, sa réponse n'a pas été claire dès le début, mais l'est devenue au fil des séances. Je pense qu'elle l'a très certainement fait exprès. Sarah m'a répondu que c'est la première fois qu'elle témoignait dans une école publique, notre témoin a pour habitude de le faire dans des écoles confessionnelles juives. D'après elle, il est important de parler de cette sombre période de l'Histoire pour qu'on ne l'oublie pas. Une chose que les programmes officiels font déjà, mais s'ajoutent à cela les détails et la réalité de ces honteux et tragiques événements, par l'aspect personnel qu'est le vécu de Sarah.

Ce n'est qu'à la fin des 3 séances que j'ai pu analyser mon ressenti et tirer mes conclusions. Par le discours autobiographique de Sarah, j'ai compris une chose très importante : l'amour des siens permet de surmonter toutes sortes d'épreuves et se le rappeler régulièrement permet de se renforcer. À cela, j'ajouterai la « non-rancœur » dont fait preuve Sarah, absolument remarquable. Tout au long de ses récits, elle insistait sur la bonté et l'humanisme dont ont fait preuve toutes les personnes qui l'ont aidée. Ainsi Sarah insistait sur la bonté de l'homme qui ne disparaît donc jamais.

Son message était principalement l'amour, l'amour qu'on doit en permanence transmettre à ceux qui nous entourent, mais pas seulement, il faut également le transmettre à tous ceux qui nous feront éventuellement du mal. Cette rencontre restera unique et je ne l'oublierai jamais.

Sarah Kaminsky est une véritable héroïne qui nous a transmis un message d'amour. Nous avons reçu, mes camarades et moi, une leçon de vie. Je remercie de tout cœur Sarah, mais aussi la Fondation CASIP-COJASOR et notre professeur à l'origine de l'organisation du projet *De Bouche à Oreille*.

◆ *Christophoros Mavromatis*

ULYSSE Au mois de mars dernier, nous avons vécu trois séances de témoignage auprès de Sarah Kaminsky, juive survivante de la Seconde Guerre mondiale. Ainsi Alice, Christophoros et moi-même avons pris soin d'écouter attentivement et de noter l'histoire de sa vie avant la guerre, pendant la guerre et après la guerre. Nous avons rencontré quelques difficultés à expliquer et à retrouver certaines des informations que Sarah nous a données.

À mes yeux, ces séances de témoignage avec Sarah Kaminsky m'ont apporté bien plus qu'une simple rencontre. J'ai pu véritablement prendre conscience de ces événements dramatiques bien plus qu'habituellement en classe, à l'école. De plus, Sarah n'a pas uniquement narré son histoire, mais elle nous a livré une grande leçon de vie. Généralement, on s'attend à ce qu'un témoignage d'une personne ayant vécu la Seconde Guerre mondiale soit forcément triste. Cependant, ce qui est remarquable chez Sarah est son habileté, sa faculté à toujours trouver des points positifs tout au long du récit et à faire ressortir la bonté des êtres humains et notamment des Justes. Elle n'est pas tiraillée par la haine ou la vengeance, mais seulement par la culpabilité d'avoir survécu sans ses parents. De ces événements, elle a tiré une volonté de porter secours au quotidien puisqu'aujourd'hui encore elle pratique de la médecine.

Je remercie donc Sarah de nous avoir montré une vision différente de l'horreur de la guerre et de la Shoah. Merci aussi aux organisateurs de cet événement ainsi qu'à notre professeur d'histoire.

◆ *Ulysse Winkins*

ALICE Notre rencontre avec Sarah a été, pour moi, plus qu'un témoignage : avec son histoire, elle m'a apporté ses souvenirs. Elle nous a raconté les tristes événements de cette période avec pudeur et proximité à la fois, ce qui nous a permis de ressentir pleinement ce qu'elle avait vécu. C'est une petite histoire dans la grande Histoire, mais une histoire dont on se souviendra et qui, à titre personnel, m'a apporté beaucoup.

D'une part, son récit nous a montré le côté « sombre » de l'humain : quand elle nous parle du calvaire qu'elle a subi ou de la honteuse et lourde responsabilité de l'État français dans la politique antisémite par exemple. Cet aspect m'a d'ailleurs marquée : on considère les Français comme vainqueurs de la guerre, mais on oublie trop souvent que notre pays a une histoire bien moins glorieuse à porter également.

Mais elle nous a aussi parlé avec une grande bonté des gens qui au contraire l'avaient aidée et c'est cette autre partie de son récit que je retiendrai. Si c'est dans le souvenir des siens qu'elle a puisé sa force, c'est grâce à l'aide de quelques hommes et femmes qui se sont détachés de la masse qu'elle a survécu. C'est donc une véritable leçon d'Humanité qu'elle nous aura transmise. De plus, j'aurai aussi rencontré la Sarah Kaminsky d'aujourd'hui, une femme attentionnée et d'une grande gentillesse envers nous. Ce projet est donc pour moi une réussite à tous les niveaux.

◆ *Alice Joubert Goussin*

*Extrait du livre « La vie doit l'emporter »,
écrit par Sarah Tieder-Kaminsky.*

Comment la gendarmerie a arrêté les parents Tieder...

Dans les années 90, j'ai appris les détails de l'arrestation de mes parents par un enfant caché, Isaac Lewendel. Il était fils d'un prisonnier de guerre. En 1942, lui et sa mère se cachaient près du Pontet dans la banlieue d'Avignon, où, avant-guerre, sa mère avait tenu un petit magasin, je crois de bonneterie. Un jour, elle a souhaité récupérer des vêtements dans leur appartement. Elle a été arrêtée, puis déportée. Lui, a été recueilli par des paysans. Il avait alors huit ans.

Donc, Isaac Lewendel me téléphone. Installé aux Etats-Unis, où il s'était marié et avait deux enfants, il séjournait en France pour effectuer des recherches sur sa mère. Il comptait lui consacrer un livre, qui, intitulé « Un hiver en Provence » et préfacé par Robert Paxton, sera publié en 1996*. Il voulait savoir comment elle avait été arrêtée.



Il a fouillé dans les archives de la préfecture du Vaucluse. Et là, il est tombé sur des documents concernant le recensement des Juifs étrangers dans le Vaucluse ainsi qu'un rapport de la gendarmerie d'Orange sur l'arrestation de mes parents.

Il souhaitait m'interviewer. Je ne sais pas comment il avait trouvé mes coordonnées. J'ai accepté et il m'a montré un rapport de gendarmerie du

26 août 1942. Je lis : « Gendarmerie nationale, Quinzième légion, Compagnie du Vaucluse, Section d'Orange, n°7714. Secret. »

Je poursuis : « Rapport du capitaine Ferrier, commandant la section de gendarmerie d'Orange » sur le « Ramassage des israélites étrangers. » L'officier cite en référence la « note du préfet du Vaucluse an date du 24 août 1942 n°1704 ». Et voici, consciencieusement décrite dans un style très administratif, effrayant de froideur, comment s'est déroulée l'arrestation de mes parents.

« Les gendarmes se sont donc présentés le 26 août 1942, à 4 heures 15, au domicile de la famille Tieder, à Sablet. Ils n'ont pu obtenir aucune réponse aux appels faits. A 5 heures 45, il a été fait appel au maire de cette commune qui a dû requérir un serrurier pour ouvrir la porte. Les chambres et le grenier ont été explorés en vain. Ils ont découvert le mari caché derrière la porte de la cave, la femme, Tieder Brucha, couchée dans un coin de ce local entièrement dissimulée sous un tas d'ordures. »

Vous vous rendez compte des deux heures terribles d'angoisse, entre 4 heures 15 et 5 heures 45, que mes parents ont subies. Quant au zèle des gendarmes, il est difficilement compréhensible. Même s'ils n'aimaient pas les Juifs, ils auraient pu se comporter en êtres humains dotés d'une conscience morale. Mes parents, eux, étaient des êtres humains. Personne ne répondant quand ils ont frappé à la porte de la maison, les gendarmes auraient pu dire qu'ils n'étaient pas chez eux. En supposant qu'ils aient forcé la porte, ils auraient pu dire à leur supérieur qu'ils avaient inspecté la maison et qu'elle était vide. Non, il fallait qu'ils descendent à la cave. Là, ils auraient pu se contenter d'interpeller mon père et, dans leur rapport, indiquer : « On a trouvé le sieur Tieder, mais pas son épouse. » Pas du tout. Rien n'a retenu les gendarmes dans leur acharnement. Il fallait qu'ils obéissent aux ordres et accomplissent leur mission jusqu'au bout. S'agissait-il de bêtise, de lâcheté, d'antisémitisme ? Mon père a essayé de se sacrifier pour sauver ma mère. En vain.

◆ *Sarah Tieder-Kaminsky*

*« Un hiver en Provence », de Isaac Lewendel, éditions de l'Aube, mars 1996.

Témoignage des conditions de transfert du Camp des Milles vers Drancy,
le père de Sarah était dans ce transfert du 2 septembre 1942.

**4^{ème} TRANSFERT, 2 SEPTEMBRE 1942, DU CAMP DES MILLES A
DRANCY**

Directeur Finiere
de l'U.G.I.F. Zôn
Sua

Le premier et le 2 septembre 1942, je remonte aux Milles puisqu'un départ est prévu pour le 3 et je tiens, avec S..., à tenter d'opérer quelques sauvetages. Mais la police s'énerve et le chiffre n'est pas atteint.... Dans la nuit du 1^{er} au 2 on fait l'appel des partants et l'on meuble les wagons dans un désordre inhumain. Des enfants sont portés dans le train sans lait. Les scènes de désespoir se multiplient. J'ai honte de mon impuissance, mais il faut rester là pour avoir vu. Des gens que j'ai sauvés des deux premiers départs sont repris cette fois sans aucun examen. C'est le désordre le plus inhumain. Et le directeur du camp, incapable, n'a pas son compte... A sept heures du matin, l'Intendant de Police, de Rodellec du Porzic et son chef de cabinet Auzanneau, arrivent en costume blanc pour faire l'inventaire du bétail à livrer... Catastrophe et fureur. Deux wagons sont vides, car l'appel désordonné de la nuit n'a rien rendu. Comme devant des matelots mutins, le Commandant fait descendre tout le monde dans la cour. La cloche sonne. Femmes à gauche, hommes à droite. Beaucoup sont en pyjama et à moitié habillés. On en choisit deux fois trente, entourés immédiatement de gardes armés et, hop ! au train, sans qu'ils aient le temps de s'habiller ni de prendre leurs bagages.... C'en est trop ! Nous ne sommes tout de même pas à Dachau ; les représentants des Quaquers protestent et je songe à partir. Mais il faut rester quand même. Les policiers pleurent... Je m'approche du premier groupe qui doit partir ; un homme à moitié rasé, une serviette autour du cou, fait des signes à sa femme qui est au bout de la cour, un enfant de quinze ans me regarde d'un air hébété... C'est ainsi qu'on doit choisir les otages à fusiller dans une guerre civile !... Au premier rang des victimes choisies, un chevalier de la Légion d'honneur, l'éditeur viennois Fischer. Je ne tiens plus ! Je traverse la cour comme un fou. « Vous ne pouvez pas déporter un chevalier de la Légion d'honneur ! » - dis-je au Commandant- « Allez le chercher ! » J'écarte les gardes, prends Fischer par le bras et le place derrière moi au milieu de la cour... Hébété d'émotion, il devait rester là pendant une heure, sans avoir le courage ni l'idée de bouger...

De tels tableaux marquent de honte un régime. C'est une Sainte-Barthélémy sèche. Comme tout se sait malgré la censure, l'opinion publique s'est émue.

Le plus triste c'est la méprisable lâcheté des fonctionnaires en place qui, chargés d'exécuter des mesures inhumaines, n'ont pas le courage de se démettre ou au moins d'avouer leur dégoût.



Ida



Martin

Décrets, arrêtés, circulaires

MESURES NOMINATIVES

MINISTÈRE DE LA DÉFENSE

Arrêté du 15 janvier 2015 portant apposition de la mention « Mort en déportation » sur les actes et jugements déclaratifs de décès

NOR : DEFM1501698A

Par arrêté de la directrice générale de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre en date du 15 janvier 2015 :

- I. – La mention « Mort en déportation » est apposée sur les actes et jugements déclaratifs de décès de :
- Ajzenmann (Liliane), née le 11 août 1934 à Paris 14^e (Seine), décédée le 7 septembre 1943 à Auschwitz (Pologne).
Aparicio-Sancho (José), né le 2 février 1902 à Villanueva de Jiloca (Espagne), décédé le 31 octobre 1944 à Dachau (Allemagne).
Aptowicz dit Aptovici (Arlette, Gertrude), née le 23 février 1936 à Metz (Moselle), décédée le 9 novembre 1942 à Auschwitz (Pologne).
Baheux (René, Constant, Clément), né le 25 septembre 1898 à Graille-Sainte-Honorine (Seine Inférieure), décédé le 20 avril 1945 à Buchenwald (Allemagne).
Behr (Alfred), né le 22 mars 1897 à Lobsenz (Allemagne), décédé le 12 septembre 1942 à Auschwitz (Pologne).
Bel-Aïs (Roland, Joseph), né le 12 juillet 1925 à Bône (Algérie), décédé le 28 mars 1943 à Sobibor (Pologne).
Belenguer-Crespo (Miguel), né le 25 mai 1903 à Blesa (Espagne), décédé le 19 janvier 1943 à Güssen (Autriche).
Beltran-Martin (José, Maria), né le 30 novembre 1911 à Churriana-de-la-Véga (Espagne), décédé le 2 février 1942 à Mauthausen (Autriche).
Benjamin, née Sommer (Berthe) le 24 août 1899 à Bad-Kreuznach (Allemagne), décédée le 21 septembre 1942 à Auschwitz (Pologne).
Berenstamm (Henri), né le 23 janvier 1931 à Livry-Gargan (Seine-et-Oise), décédé le 12 décembre 1943 à Auschwitz (Pologne).
Blumberg (Maurice), né le 22 novembre 1925 à Lens (Pas-de-Calais), décédé le 30 mars 1943 à Sobibor (Pologne).
Broudo (Mathilde), née le 28 novembre 1928 à Salonique (Grèce), décédée le 4 mai 1944 à Auschwitz (Pologne).
Brow dit Brahem (Robert), né le 4 mai 1897 à Paris 11^e (Seine), décédé le 10 mars 1943 à Birkenau (Pologne).
Calff (Simon), né le 11 novembre 1886 à Delft (Hollande), décédé le 9 mars 1943 à Lublin-Majdanek (Pologne).
Cario (Eliezer), né le 29 avril 1906 à Constantinople (Turquie), décédé le 12 octobre 1943 à Auschwitz (Pologne).
Carmona (Esther), née le 28 septembre 1925 à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), décédée le 7 septembre 1943 à Auschwitz (Pologne).
Castoriano, née Sounack (Louna, Gisèle) le 13 septembre 1909 à Paris 9^e (Seine), décédée le 4 juin 1944 à Auschwitz (Pologne).
Chazinsky (Esther), née le 31 mai 1937 à Paris 10^e (Seine), décédée le 23 septembre 1942 à Auschwitz (Pologne).
Chenochowicz (Fanny), née le 9 août 1926 à Paris 12^e (Seine), décédée le 23 juillet 1943 à Auschwitz (Pologne).
Cleap (Ghital), née en 1903 à Sukeuil (Roumanie), décédée le 16 novembre 1942 à Auschwitz (Pologne).
Cleaps (Gilles), né le 24 août 1925 à Paris 18^e (Seine), décédé le 23 juillet 1943 à Auschwitz (Pologne).
Czyzewski (Simone), née le 17 mars 1931 à Paris 13^e (Seine), décédée le 5 août 1943 à Auschwitz (Pologne).
Danziger (Isaac), né le 8 décembre 1925 à Nancy (Meurthe-et-Moselle), décédé le 16 novembre 1942 à Auschwitz (Pologne).
Davidovics (Charlotte), née le 4 décembre 1931 à Paris 12^e (Seine), décédée le 12 décembre 1943 à Auschwitz (Pologne).
Davidovics (Jacques), né le 10 novembre 1933 à Paris 11^e (Seine), décédé le 12 décembre 1943 à Auschwitz (Pologne).
Dembier (Jacques), né le 29 décembre 1942 à Saint-Michel-de-Rivière (Dordogne), décédé le 23 juillet 1943 à Auschwitz (Pologne).
Diamant, née Berliner (Bruna) né en 1899 à Rospiza (Pologne), décédé le 8 février 1944 à Auschwitz (Pologne).

- Soldatsky, née Kowarski (Rywka) le 26 avril 1898 à Swieciany (Pologne), décédée le 3 août 1942 à Auschwitz (Pologne).
- Soldowski, née Melamed (Esther, Bejla) en 1873 à Sokolow (Pologne), décédée le 1^{er} avril 1944 à Auschwitz (Pologne).
- Solnitzki (Levek), né le 21 octobre 1884 à Varsovie (Pologne), décédé le 26 septembre 1942 à Auschwitz (Pologne).
- Solnitzki (Maurice), né le 7 octobre 1920 à Paris 18^e (Seine), décédé le 18 février 1943 à Auschwitz (Pologne).
- Solnitzki, née Bledstein (Sarah) le 5 avril 1887 à Bucarest (Roumanie), décédée le 26 septembre 1942 à Auschwitz (Pologne).
- Steiner, née Nasch (Thérèse) le 21 juillet 1897 à Stupava (Tchécoslovaquie), décédée le 12 septembre 1942 à Auschwitz (Pologne).
- Szajnkessel (Maurice), né le 22 janvier 1938 à Paris 4^e (Seine), décédé le 5 août 1943 à Auschwitz (Pologne).
- Szczycki (David, Herch), né le 18 mars 1932 à Paris 6^e (Seine), décédé le 7 septembre 1943 à Auschwitz (Pologne).
- Szpiner (Georges), né le 1^{er} juin 1937 à Paris 10^e (Seine), décédé le 28 mars 1943 à Sobibor (Pologne).
- Szpinier (Henri), né le 28 janvier 1932 à Paris 14^e (Seine), décédé le 28 mars 1943 à Sobibor (Pologne).
- Szpinier (Robert), né le 26 novembre 1934 à Paris 14^e (Seine), décédé le 28 mars 1943 à Sobibor (Pologne).
- Szuldzynger (Jacques), né le 25 avril 1932 à Paris 12^e (Seine), décédé le 25 novembre 1943 à Auschwitz (Pologne).
- Tchelebi (Albertine, Bertha), née le 14 mars 1937 à Paris 14^e (Seine), décédée le 14 février 1943 à Auschwitz (Pologne).
- Tenenbaum (Henri), né le 23 janvier 1926 à Paris 12^e (Seine), décédé le 25 novembre 1943 à Auschwitz (Pologne).
- Thuna, née Herczog (Elsa) le 2 février 1891 à Vasgyar (Hongrie), décédée le 12 mars 1944 à Auschwitz (Pologne).
- Tieder, née Salpeter (Brucha) le 28 janvier 1892 à Sedziszof (Pologne), décédée le 21 septembre 1942 à Auschwitz (Pologne).
- Tieder (Osias), né le 18 février 1892 à Hoptart (Tchécoslovaquie), décédé le 14 septembre 1942 à Auschwitz (Pologne).
- Urbach (Régine), née le 24 août 1927 à Gera (Allemagne), décédée le 25 mai 1944 à Auschwitz (Pologne).
- Vitax (Yvette, Gisèle), née le 12 mars 1924 à Amiens (Somme), décédée le 3 juin 1944 à Ravensbrück (Allemagne).
- Wajsbrott (Claudette), née le 13 août 1937 au Touquet-Paris-Plage (Pas-de-Calais), décédée le 2 novembre 1943 à Auschwitz (Pologne).
- Wajsbrott (Gabriel), né le 23 mai 1900 à Checiny (Pologne), décédé le 2 novembre 1943 à Auschwitz (Pologne).
- Wajsbrott (Jacqueline), née le 10 avril 1928 à Paris 13^e (Seine), décédée le 2 novembre 1943 à Auschwitz (Pologne).
- Wajsbrott (Monique, Corinne), née le 20 août 1934 au Touquet-Paris-Plage (Pas-de-Calais), décédée le 2 novembre 1943 à Auschwitz (Pologne).
- Wajsbrott (René), né le 18 novembre 1931 à Paris 14^e (Seine), décédé le 2 novembre 1943 à Auschwitz (Pologne).
- Waks (Thérèse), née le 9 mars 1928 à Ivry-sur-Seine (Seine), décédée le 8 février 1944 à Auschwitz (Pologne).
- Weil, née Feibelman (Else) le 13 janvier 1897 à Kaiserslautern (Allemagne), décédée le 15 août 1942 à Auschwitz (Pologne).
- Wellisch, née Zollschan (Eugénie) le 13 mai 1900 à Vienne (Autriche), décédée le 16 septembre 1942 à Auschwitz (Pologne).
- Wentland (Christine), née le 1^{er} septembre 1939 à Varsovie (Pologne), décédée le 4 mai 1944 à Auschwitz (Pologne).
- Yourowski (Jacques), né le 23 juin 1931 au Havre (Seine-Inférieure), décédé le 18 février 1943 à Auschwitz (Pologne).
- Zomersztajn, née Zonszajn (Alta, Sura) le 10 octobre 1903 à Sosnowiec (Pologne), décédée le 25 juillet 1942 à Auschwitz (Pologne).
- Zomersztajn (Lieber), né le 18 novembre 1900 à Zarki (Pologne), décédé le 11 septembre 1942 à Auschwitz (Pologne).
- Zonand (Fanny), née le 6 janvier 1942 à Paris 5^e (Seine), décédée le 5 août 1943 à Auschwitz (Pologne).
- Zylberszac (Régine, Rachel), née le 9 juillet 1930 à Paris 12^e (Seine), décédée le 16 novembre 1942 à Auschwitz (Pologne).
- Zylberszorn (Fanny), née le 21 juin 1933 à Paris 4^e (Seine), décédée le 30 mars 1943 à Sobibor (Pologne).
- II. – La mention « Mort en déportation » ainsi que les rectifications des dates et lieux de décès sont portées sur les jugements déclaratifs de décès de :
- Appel (André), né le 2 février 1908 à Garches (Seine-et-Oise), décédé le 23 juillet 1943 à Auschwitz (Pologne) et non le 18 juillet 1943 à Drancy (Seine).
- Cahn (Denise, Josette, Félicité), née le 27 août 1908 à Paris 3^e (Seine), décédée le 5 août 1944 à Auschwitz (Pologne) et non le 31 juillet 1944 à Drancy (Seine).
- Cazes, née Decalo (Stredia) le 13 février 1901 à Constantinople (Turquie), décédée le 4 juin 1944 à Auschwitz (Pologne) et non le 30 mai 1944 hors de France.



2016. Mes deux fils : Jean, Pierre et moi.





Micheline Knoll

L'avant-guerre Une histoire de famille

Son père, Mejer Rubinszten, est né le 4 février 1906 à Bialapodlaska en Russie. En 1922, il arrive en France pour rejoindre sa sœur et son frère, déjà installés depuis 1919. Sa mère, Bajla Aszenfarb, est née à Varsovie le 14 novembre 1909. Ayant fui la Pologne en raison de l'antisémitisme, la famille maternelle de Micheline Knoll décide de s'installer en France en 1924. Son grand-père éprouve un amour extraordinaire pour la France. Lorsqu'il apprend que les Allemands sont entrés dans Paris, le choc est tel qu'il devient paraplégique et reste paralysé à vie.

Mejer et Bajla Rubinsztejn (Marcel et Berthe, en français) se rencontrent à Paris et tombent amoureux. Ils décident de se marier en 1933. À cette occasion, le grand-père maternel de Micheline leur offre, comme aux autres enfants de la famille, un camion plein de marchandises (produits d'entretien et parfumerie) et une chambre à coucher. Cela leur permet de gagner leur vie plus confortablement qu'en tant que modiste et maroquinier. Le 15 juillet 1935, leur fille aînée Micheline naît à Paris, dans le XI^e. En 1938, ils achètent une maison au Perreux (en pleine campagne à l'époque).



Mes parents et moi, juste avant la guerre.

C'est dans cette maison que Micheline vivra ses plus beaux souvenirs avec ses parents. Son père lui apprend à nager et à faire du vélo. Son premier souvenir avec lui : elle a deux ans et demi, il s'amuse à la lancer en l'air et ils rient tous les deux, mais sa mère a peur.

Un oncle de Micheline, Jacques, s'installe en France en 1928, après avoir fui la Roumanie. Il obtient la nationalité française et fait son service militaire. Il obtient même un petit grade dont il est très fier.



Mon oncle Jacques à l'armée, avec ses hommes en 1940.

Marcel, quant à lui, avait déjà fait une demande de naturalisation, mais en 1934 toutes les demandes sont bloquées du fait de la xénophobie, pour les juifs comme pour les non-juifs. Le 22 juin 1940, la révision des naturalisations est décidée par le régime de Vichy : tous ceux qui ont été naturalisés après 1927 sont déchus de la nationalité française, ce qui est dramatique pour l'oncle Jacques.

La guerre Une période difficile

En 1939 le père de Micheline part comme engagé volontaire dans l'armée. En 1940, c'est l'exode et Micheline, cinq ans, sa mère, sa tante Régine et sa cousine

Mireille, âgée de trois ans, fuiit comme tout le monde. Elles arrivent dans le petit village de Forcy près de Crux-la-Ville, dans la Nièvre. Rattrapées par les Allemands, elles rentrent à Paris. Les nouvelles lois imposent à tous les juifs de se déclarer. On leur met un tampon sur leur carte d'identité. Viendra ensuite le port de l'étoile jaune. Mejer, respectueux de la loi, va se déclarer, ainsi que sa famille.

Le 14 mai 1941, il reçoit une convocation à leur maison du Perreux et doit se rendre au commissariat. Cette convocation n'est autre que le « billet vert ». C'est



1941. Ma mère et moi. Photo remise à mon père, au camp de Beaune-la-Rolande.

la première arrestation des juifs de France destinée à cette époque uniquement aux hommes étrangers. Marcel n'est pas effrayé, car ce sont les Français et pas les Allemands qui le convoquent. Il se rend donc confiant au commissariat avec ses papiers militaires mais il est finalement retenu. Il est alors envoyé au camp de Beaune-la-Rolande, près d'Orléans. Les familles peuvent rendre visite aux internés certains dimanches de juillet, Micheline et sa mère vont donc le voir. Berthe veut qu'il s'évade, mais il refuse, car les Allemands ont prévenu qu'en cas d'évasion, ils s'en prendraient à la famille. Les derniers mots que Marcel dit à sa fille sont « *Occupe-toi bien de ta maman* ».

C'est la dernière fois que Micheline voit son papa qui sera, un peu plus tard, déporté à Auschwitz.

En mai 1942, le port de l'étoile jaune devient obligatoire pour tous les juifs âgés de plus de six ans révolus. Micheline fait donc partie de ceux qui portent une étoile jaune du côté gauche de leur manteau. Elle ne veut pas de cette étoile : « *C'est moche, c'est trop gros* » dit-elle lorsqu'on la lui coud sur son gilet. Quand elle arrive pour la première fois avec l'étoile à l'école, elle se fait traiter de

« *sale juive* » par une petite fille d'une autre classe. La maîtresse les sépare et prend la défense de Micheline, ce qui est très important aux yeux de la petite fille : le droit et la justice sont avec elle. À l'aube du 15 juillet 1942, Micheline et sa maman dorment quand on sonne à la porte ; la mère pense d'abord que son mari est libéré. Par la fente du volet, elle voit deux agents de police, un homme en civil et une voiture. Ils sonnent à plusieurs reprises, essaient de défoncer la grille et finalement repartent. Elles sont terrorisées et ne sortiront pas de la journée. Dans la nuit du 15 au 16 juillet, sa tante Régine, la sœur de sa mère, vient les chercher en voiture pour se rendre à Malakoff. La mère et la fille quittent leur maison avec très peu d'affaires. C'est de cette manière qu'elles échappent de justesse à la Rafle du Vel d'Hiv'. Elles apprendront après la guerre par des voisins que la police est revenue avec un serrurier le 16 juillet au matin. Toute la famille de sa mère est réunie chez l'oncle Jacques et la tante Régine dans leur maison à Malakoff. Les adultes veulent protéger les plus jeunes.

Madame Labolle, qui travaille chez Jacques et Régine depuis la naissance de Mireille, va emmener les cinq enfants dans une ferme de Forcy, dans la Nièvre :



1942. Mireille, Bernard, Suzanne sa sœur et Eva, ma tante, la plus jeune sœur de ma mère et moi.

Mireille a alors 5 ans, Micheline sept ans, Bernard douze ans, Suzanne quatorze ans et Éva, la plus jeune sœur de sa mère, quinze ans. Juste avant de quitter sa fille, la mère de Micheline lui dit « *Ne dis jamais et à personne que tu es juive* ». C'est à l'âge de sept ans que Micheline « oublie » qu'elle est juive. Madame Labolle est très attachée à la famille, à tel

point que Mireille l'appelle mémé. Ils se présentent bien sûr sous un faux nom de famille : « Jacques ». Pendant les trois années passées à la ferme, les enfants ont une vie de petits paysans. Chacun se voit attribuer une tâche. Il ne faut pas se faire remarquer, ils vont à l'école, à la messe tous les dimanches, comme tout le monde, c'est l'usage à époque.

En 1945, la guerre s'achève. Cela fait presque quatre ans qu'ils n'ont pas vu d'autre membre de leur famille. Quelques mois après la guerre, Jacques, l'oncle de Micheline, leur fait la surprise de venir les chercher en classe. Les enfants quittent la Nièvre et rentrent chez eux.

L'après-guerre la vie continue...

Après avoir passé un an chez son oncle et sa tante, leur maison étant réquisitionnée pour des réfugiés, Micheline et sa mère rentrent enfin au Perreux. Lorsqu'elles arrivent à la maison, elles la découvrent entièrement saccagée, les Allemands se sont servis, et le reste a été pillé... Le 14 juillet 1947, sa mère met deux drapeaux qu'elle accroche à la fenêtre de leur maison : le drapeau français et le drapeau juif bleu et blanc, qu'elle a cousu. Berthe dit à sa fille : « On est de retour, il y a peut-être des gens à qui cela ne fait pas plaisir, on est juif, on a le droit d'être juif, la guerre est finie. » Elles n'ont jamais renié leurs origines. Après quelque temps, Micheline commence à se poser des questions sur l'absence de son père, car les pères de ses camarades de classe qui avaient été faits prisonnier reviennent. Sa mère lui dit alors que ce n'est pas pareil pour les juifs. À partir de ce moment, Micheline se pose plus fortement la question de son identité : pendant trois ans, elle ne sait plus vraiment qui elle est, si elle est juive ou chrétienne, et cette idée la torture. C'est son père qui lui permettra de résoudre ce dilemme.

Fin juin 1942, il avait envoyé une lettre à sa femme lui demandant de remettre son alliance à sa fille lorsqu'elle aurait douze ans, l'âge de la majorité religieuse, si par malheur il ne revenait pas. Son père n'est jamais revenu. Micheline décide alors d'être juive en souvenir de son père. Elle veut devenir professeure de français, mais lors de son année de 3^e, sa mère tombe gravement malade. Elle s'oriente donc vers un lycée technique pour pouvoir trouver plus rapidement du travail en tant que secrétaire. Plus tard, Micheline a l'opportunité de devenir secrétaire de direction, mais elle doit partir pour une année à Londres. Micheline se marie avec René en 1958 et devient Mme Micheline Knoll. René, son mari, a perdu ses deux parents morts dans la Shoah, il partira quand même faire son

service militaire en Algérie. Deux mois après son départ, Micheline se rend compte qu'elle est enceinte. Durant la période où elle est seule, elle s'inscrit au CNED et obtient son baccalauréat. Sa fille Anne naît le 24 juillet 1960 à Paris. Son mari terminant son service militaire à Montpellier, Micheline et Anne le rejoignent. À la fin du service militaire, ils reviennent dans la région parisienne et décident d'avoir un deuxième enfant. Marc naît le 12 mai 1963 à Paris. En 1963, sa mère décède, à l'âge de 54 ans. René est ensuite envoyé au Canada pour des raisons professionnelles, la famille part vivre à Ottawa pendant un an et demi. C'est l'époque des premiers échanges franco-canadiens dans le domaine spatial. René n'est pas souvent présent, et Micheline s'occupe de la maison et des enfants. Ce n'est pas facile pour elle. De retour en France en 1967, elle répond à une annonce passée dans un journal : on demande une secrétaire sociale et c'est ainsi qu'elle sera la secrétaire de l'assistante sociale chef au CASIP : Mlle Boudard. Elle décide à la fin de l'année d'entrer à l'école normale sociale, pour suivre une formation d'assistante sociale.

En 1978, elle adhère, dès sa création, à l'Association des Fils et Filles des Déportés Juifs de France, créée par Serge Klarsfeld. Cette association établit un mémorial avec tous les noms des juifs déportés de France. Grâce à cela, Micheline peut enfin connaître la vérité sur son père et apprend qu'il a été déporté à Auschwitz par le convoi numéro 5, le 28 juin 1942. En 1989, elle part à Auschwitz pour essayer de faire son deuil, mais en vain. Elle y apprend que son père a essayé de s'évader avec d'autres, mais qu'il a été dénoncé et fusillé.

Micheline Knoll a par ailleurs une vie professionnelle très riche et passionnante. Elle travaille à l'hôpital en maternité. Elle milite en faveur des droits des femmes au nom de la justice. Responsable du centre de planification, elle fait passer les entretiens avant IVG ; elle visite des maisons maternelles, s'occupe des dossiers d'accouchements « sous X », et mène d'ailleurs un travail de recherche pendant quinze ans sur ce sujet. Elle donne également des cours pour les médecins internes et les infirmiers sur les accouchements « sous X ». En accord avec le médecin qui dirige la maternité, elle sensibilise, les internes, les infirmières et le personnel de nuit afin que les femmes qui accouchent sous X soient traitées

plus humainement. Micheline est guidée par son éthique juive, il n'y avait pas de cours à l'école à ce sujet. Elle s'occupe également des femmes battues, des avortements,... un métier dur émotionnellement, mais passionnant.

Après son départ de l'hôpital, elle devient conseillère conjugale, puis prend sa retraite à 60 ans. Elle décide de s'inscrire à la Sorbonne pour passer un diplôme universitaire sur le judaïsme DUEJ. On y propose plusieurs modules comme le cinéma et la littérature juifs, le théâtre Yiddish, des cours d'hébreu et d'histoire ancienne,... Cela lui permet d'apprendre ce que son père n'a pu lui transmettre, c'est une manière de le rejoindre.

Micheline Knoll a aujourd'hui deux enfants et cinq petits-enfants, la vie a repris son cours. Mais personne n'a oublié : ainsi, lors de leurs Bat-Mitsvah, deux de ses petites filles lui ont demandé de porter à la synagogue sa bague de petite fille en souvenir de leur arrière-grand-père, pour qu'il soit symboliquement près d'elles.

Micheline Knoll témoigne maintenant depuis environ 20 ans dans le but de lutter contre toutes les formes de racisme, d'antisémitisme et d'exclusion.

Nous tenons à la remercier tout particulièrement de nous avoir fait partager son histoire et son expérience passionnante et émouvante, c'est maintenant notre devoir de transmettre ce qu'elle nous a appris, pour ne pas oublier...

De nos jours, les survivants de la Shoah sont, malheureusement, de moins en moins nombreux. Des expériences comme celle que nous avons vécue ne se présentent pas tous les jours et avoir pu, cette année, rencontrer Micheline qui a réussi à échapper à la rafle du Vel d'Hiv' est incroyable. C'est pourquoi, nous tenons avant tout à remercier la fondation CASIP-COJASOR, à l'origine du programme De Bouche à Oreille ainsi que M. Benharous de nous avoir permis d'en apprendre plus sur l'histoire de notre pays. Bien évidemment, nous remercions Mme Knoll d'avoir accepté de nous faire part de son histoire. ◆



*Micheline Knoll et les élèves :
Assa Traoré, Clara Pelon et Astenza Brun*

MICHELINE KNOLL

RESSENTIS D'ASSA, CLARA ET ASTENZA, SUITE À LEUR RENCONTRE AVEC MICHELINE

ASSA N'ayant jamais eu face à moi une personne ayant vécu la Shoah, je pense que cette expérience sera un moment de ma vie que je ne risque pas d'oublier. On en a appris plus sur Micheline, sur son enfance durant la guerre, mais aussi sur sa vie après la guerre. Nous avons pu partager avec Micheline aussi bien des moments de rires que des moments de silence où personne ne savait quoi dire tant c'était émouvant. On se rend alors vraiment compte que ce qui s'est passé est bel et bien réel, c'est quelque chose que l'on a parfois du mal à réaliser en classe et j'ai aujourd'hui une vision différente de cette période ainsi que de la guerre en général, car l'apprendre en cours et avoir face à soi une personne l'ayant vécue n'est forcément pas la même chose. Cela rend l'histoire encore plus réaliste.

Par ailleurs, j'ai adoré Micheline après avoir pu discuter avec elle. Ce fut un honneur pour moi d'avoir eu la chance de la rencontrer. Grâce à elle j'ai appris de nombreuses choses et maintenant que j'en sais un peu plus, je pourrai faire partager ce savoir aux personnes qui m'entourent pour qu'eux aussi n'ignorent pas toutes ces informations, qui ont peut-être l'air d'être des détails, mais qui en réalité sont très importantes. Cette expérience fut enrichissante et m'a fait voir certaines choses d'un œil différent et je pense qu'elle restera gravée dans ma mémoire à jamais. Micheline m'a appris une chose très importante durant ce projet, c'est que même si à certains moments nous avons l'impression que rien ne va, il faut persister et continuer à s'accrocher à ses rêves, car rien n'est impossible. C'est une femme très courageuse qui même après avoir vécu d'horribles périodes n'a pas pour autant abandonné son rêve qui était de finir ses études. Merci pour tout Micheline.

◆ *Assa Traoré*

CLARA J'ai adoré participer à ce projet. Il m'a permis de voir l'histoire différemment. J'ai toujours étudié l'Histoire, et notamment cette période, en cours, dans des livres ou des films, mais avec Mme Knoll, j'ai eu la chance de rencontrer une personne qui a vécu la Seconde Guerre mondiale et qui nous a transmis son histoire, d'une façon toute particulière puisque nous n'étions que trois à échanger avec elle.

À l'école primaire, j'avais pu rencontrer des personnes ayant vécu la guerre et pour certaines la déportation, mais, bien que très forte, cette expérience était différente, car les témoins s'adressaient à une classe entière. Là, nous avons pu vraiment échanger avec Micheline Knoll, lui demander des précisions sur des périodes de sa vie. Par moment, on parlait de nous ou on faisait des blagues. Lorsqu'elle nous racontait son histoire, il y avait des passages drôles où l'on rigolait toutes les quatre et d'autres, vraiment émouvants. C'était un rapport complètement différent, un peu comme si on parlait à un ami que l'on connaît depuis longtemps. Il n'y avait aucune gêne, dès la première séance. J'attendais chaque mardi avec impatience de revoir Micheline et de connaître la suite de son histoire, un peu comme lorsqu'on lit un livre, on veut connaître ce qui va se passer après, mais cette fois c'était en version vivante.

La Seconde Guerre mondiale m'a toujours paru une période de l'histoire lointaine, ça ne me touchait pas directement puisque ce sont mes arrière-grands-parents qui l'ont connue et que je n'ai jamais pu échanger avec eux sur le sujet, mais en rencontrant Micheline tout cela m'a paru soudainement très proche. Elle a vécu cette période, perdu des proches,... Lorsqu'en classe on nous expose le nombre de morts durant cette guerre, on a un peu de mal à réaliser l'ampleur de la Shoah, mais lorsqu'une personne devant nous nous parle des proches qu'elle a perdus, cela prend tout à coup une dimension réelle. Maintenant c'est à notre tour de transmettre ce témoignage et les souvenirs de Micheline.

Nous sommes probablement la dernière génération à avoir la chance de rencontrer des témoins vivants de la Shoah et à voir de si près cette période de

l'Histoire. C'est notre devoir de faire en sorte qu'on ne l'oublie pas. J'ai eu beaucoup de chance de pouvoir connaître Micheline. Je n'oublierai jamais cette rencontre. Merci Madame Knoll.

Merci également, au programme *De Bouche à Oreille* et à M. Benharous, car sans eux nous n'aurions pas pu vivre ces moments.

◆ *Clara Pelon*

ASTENZA C'est à la fin des trois séances avec Micheline Knoll que je me suis rendue compte à quel point la guerre avait touché plus de gens que je ne l'aurais imaginé, mais que, malgré tout, la vie continue. À l'occasion d'un projet avec le Mémorial de la Shoah, j'ai pu visiter ce lieu à Paris et rencontrer Henri Borlant, un survivant de la Seconde Guerre mondiale. Avoir été face à ce témoin était déjà très émouvant, mais nous étions une trentaine d'élèves donc le lien humain était moins étroit qu'avec Micheline Knoll. Mais même forte de cette première expérience, j'appréhendais énormément les séances avec Micheline.

Le 22 novembre 2017, j'ai eu l'opportunité de partir en Pologne durant une journée pour visiter les camps d'Auschwitz et Birkenau. Cette journée restera une date gravée à tout jamais dans ma mémoire. Visiter les camps de concentration et d'extermination, jamais je n'aurais cru le faire. Et surtout voir de mes propres yeux les lieux où de tels massacres sont survenus. Ce n'est pas uniquement des photos dans des livres d'histoire qui peuvent être marquantes, mais de vrais endroits. C'est beaucoup plus réel que d'entendre les professeurs en parler.

Mais tout a réellement commencé le mardi 6 mars 2018, lors de notre première rencontre avec Micheline Knoll. Nous nous sommes assises à des tables et présentées, tout simplement. Nous étions lancées dans une conversation pendant presque deux heures. Micheline parlait de sa vie de petite fille et nous l'écoutions avec beaucoup d'admiration et d'humilité.

On rigolait, on posait des questions, on s'arrêtait, ce qui créait des moments de silence. Mais à aucun moment, je n'ai ressenti une gêne ou un besoin de parler pour stopper ce moment. Nous le vivions et on reprenait le fil de notre conversation. Je n'avais qu'une hâte c'était d'être à la prochaine séance pour la revoir et l'entendre se confier de nouveau. À la fin de la troisième séance, nous connaissions la vie d'une dame inconnue à nos yeux un mois auparavant.

Ce que je retiens de ces trois moments passés avec Micheline Knoll : une magnifique rencontre humaine. Je me souviendrai de ses blagues sur les juifs, de son sourire, de son rire, de l'émotion dans sa voix quand elle parlait de ses souvenirs avec son père, mais surtout de son regard perçant.

J'ai la chance de faire partie de cette dernière génération qui peut rencontrer des survivants de la Seconde Guerre mondiale, entendre leur histoire de leur propre bouche et ainsi, de pouvoir vivre des émotions extraordinaires avec eux.

Grâce à Micheline Knoll, j'ai la chance d'être devenue un témoin de la Seconde Guerre mondiale. Je pourrai donc le raconter aux générations futures pour qu'on puisse continuer à rendre hommage à toutes ces personnes disparues.

Merci Madame Knoll.

◆ *Astenza Brun*



1942. Dans la Nièvre, Mireille ma cousine, 5 ans à droite, et moi 7 ans, à gauche.



1945. Oncle Jacques, tante Régine, Mireille à droite et Gilbert, né pendant la guerre, à gauche.



Madame Labolle, Mireille avec son fiancé et son frère Gilbert à notre mariage, en 1958.

Mes 80 ans en 2015,
entourée de mes enfants
et petits-enfants.





*Hanouka 2017.
Avec nos enfants et petits-enfants ;
Claire, l'aînée est à droite.*



David Perlmutter

DAVID PERLMUTTER
TÉMOIGNAGE

Je me présente, je m'appelle David Perlmutter. Fils unique venant d'une famille juive bourgeoise non pratiquante, je suis né le 8 avril 1937 dans l'ouest de la Pologne, à Lodz, une ville riche d'une forte industrie textile, souvent surnommée le « Manchester polonais ». Il y vivait une forte population d'origine germanique. Mon père y travaillait, d'où la présence de ma famille dans cette partie de la Pologne.

Avec mes parents, je quitte la ville au début de la guerre et nous nous réfugions chez mes grands-parents, à Piotrkow. Je ne m'en souviens pas, mais on m'a raconté que je refusais de marcher, mon père a donc dû me porter.

En Pologne, à partir de six ans, les juifs devaient porter un brassard blanc avec une étoile bleue au bras, à la place de l'étoile jaune. Je ne me souviens pas si je l'ai porté ou non. Le 28 octobre 1939 est créé le premier ghetto de toute l'Europe de l'Est, à Piotrkow, à la lisière de la maison de mes grands-parents.

À l'hiver 1941, il fait si froid que les canalisations sont gelées. Je me souviens de mon grand-père qui est sorti, a retiré ses bretelles et s'est lavé le corps avec de la neige. Les canalisations étant gelées, c'est grâce aux gouttes tombant dans une bassine que j'ai appris à compter. Je me souviens d'une cachette dans une pièce munie d'une double fenêtre et d'une petite porte par laquelle je pouvais me glisser, dissimulée par un tapis décoratif. À l'âge de quatre ou cinq ans, j'ai été surpris en train de fumer les mégots de cigarettes de mon père par un voisin qui l'avertit aussitôt. Mon père était un homme très sévère. Ainsi, il me punit le soir à coups de ceinture sur les fesses. Je n'ai plus jamais recommencé depuis. Le 14 octobre 1942, l'ordre de liquider les ghettos est donné. Les soldats SS organisèrent une sélection, séparant les membres du ghetto de Piotrkow en deux

groupes, deux colonnes. Sur les 28 000 juifs, 26 000 sont placés d'un côté et 2 000 de l'autre. Nous savons qu'il y a une « bonne » colonne, composée de ceux envoyés dans les camps de travaux forcés, et une « mauvaise » colonne, dont les membres sont quant à eux destinés à être directement exécutés. Je me souviens que je donnais alors la main à ma tante Éva, la sœur cadette de mon père. Pour je ne sais quelles raisons, nous sommes parvenus à passer du bon côté. Je ne trouve qu'une explication possible à cela : Éva était une très belle femme, l'officier nazi n'a donc pas dû me remarquer, trop occupé à admirer ma tante.

C'est seulement en 1998, en rendant visite à un cousin de mon père, que j'en appris plus sur cet épisode. Je donnais, au départ, la main à ma mère, mais nous sommes passés dans la mauvaise file. Ma mère m'a ordonné de retourner auprès de ma tante Éva, mais je ne voulais pas la lâcher, elle a dû me gifler pour que j'obéisse. C'est pourquoi dans mon souvenir je n'étais pas en compagnie de mes parents.

Je commence à travailler, à l'âge de six ans, donc, à Hortensia, qui est une verrerie fonctionnant 24 h/24. En raison de la présence de plusieurs fours dans l'infrastructure, il régnait une chaleur « à crever ». J'ai pour rôle d'apporter de l'eau aux souffleurs de verre. Je me souviens m'être, une nuit, endormi sur des palettes en bois, et avoir été réveillé avec un seau d'eau glacée, versé certainement par des responsables polonais, les soldats allemands étant certainement en train de dormir à cette heure de la nuit. Je me souviens que le camp était entouré de palissades en bois et que j'ai été blessé par un jeune Polonais ouvertement antisémite. Je suis encore marqué aujourd'hui de l'entaille infligée par le morceau de verre, la cicatrice étant visible tout en haut de mon cou. Un autre jour, alors que j'étais seul, des hommes sont venus, dont un coiffeur équipé d'une tondeuse. Ce dernier m'a partiellement tondu, en donnant pour consigne l'interdiction d'égaliser. Il m'a tondu comme on tond un mouton. Comme je n'étais pas réellement conscient de ce qui se passait, je n'ai pas personnellement été blessé par cet acte, mais mon père oui : il était furieux et j'en ai pleuré. Mon père, qui possédait un peu d'argent, a alors fait venir un coiffeur pour égaliser mes cheveux. Je me souviens de matches de football entre les Polonais et les juifs qui travaillaient dans l'usine ; l'équipe des juifs n'a jamais gagné, à ma grande déception.

J'étais ramasseur de balles et fervent supporteur de l'équipe juive, bien qu'elle soit en beaucoup moins bonne condition physique, et donc dans l'incapacité de l'emporter face à ses adversaires.

En novembre 1944, nous sommes évacués à 80 km au sud à Czestochowa, où sont établis trois camps de travail. Pour y parvenir, nous voyageons toute une nuit dans des wagons à bestiaux. Au milieu de la nuit, un soldat allemand ouvre la porte du wagon pour proposer un pain en échange de cigarettes. Bien que mourant de faim, par dignité, personne n'a bougé. Nous arrivons le soir là où sont installées trois usines d'armement. Le camp est sordide : mon père et moi partageons une baraque avec des personnes qui s'arrachent les poux à pleines mains. J'ignore comment, mais mon père et moi avons réussi à trouver un autre bloc. Bien qu'ayant très peu de souvenirs de ce camp, je me souviens d'une fois où mon père m'a ordonné de me cacher, je me suis alors réfugié sous un lit. Un autre jour, la dizaine ou quinzaine d'enfants que nous étions, sommes recherchés, mon père me dit alors que ça ne sert plus à rien de se cacher. Mon père m'embrasse et nous nous disons adieu. Je suis censé, avec les autres enfants, être fusillé. Il ne se passe pourtant rien. J'ignore pourquoi, il a dû y avoir un contre-ordre.

Un jour, nous sommes dégagés dans la hâte vers des trains par les armées allemandes, ukrainiennes,... devant l'avancée des troupes soviétiques. Nous sommes une centaine par wagon. Toujours en compagnie de mon père, je suis le premier à avoir envie de faire pipi, j'urine donc contre la porte pour que le liquide coule à l'extérieur, suivant les indications de mon père. Puis d'autres ont envie, alors se succèdent petites et grosses commissions. L'odeur est insoutenable, c'est le début de la déshumanisation.

Nous arrivons le 20 janvier 1945 en Allemagne, au camp de Buchenwald, camp de concentration construit en 1937 et initialement prévu pour accueillir des prisonniers de droit commun, des opposants au régime nazi, et des homosexuels, ainsi que des juifs allemands. Nous sommes, en arrivant, placés dans un enclos. Mon père et moi dévorons une boîte de conserve qu'il avait gardée tandis que d'autres personnes essaient de cacher leurs biens.

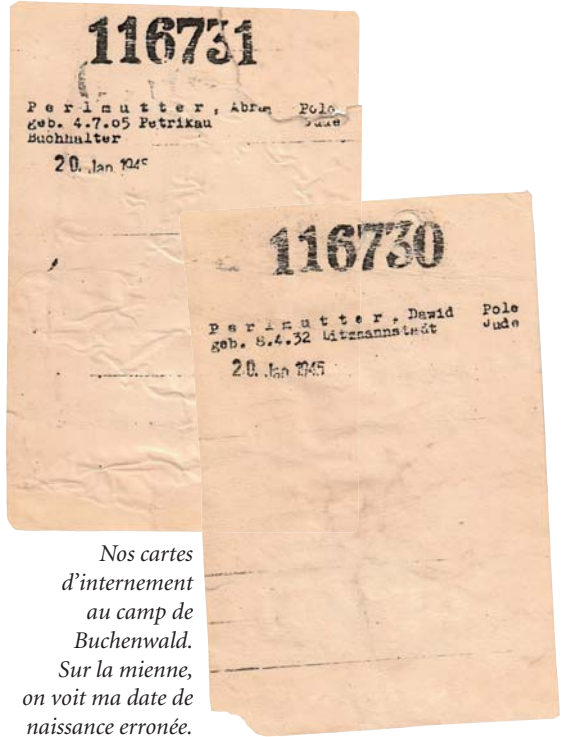
Ausweis — Certification.		Provisional identification card for civilian internee of Buchenwald.	
<i>Vorläufige Identitätskarte für Buchenwälder Zivilinternierte.</i>			
Herr <u>Perlmutter Dawid</u>	Current number <u>7238</u>	Internee number <u>116731</u>	
Mister	Laufende Nr.	Häftlings-Nr.	
geb. am <u>8.4.1937</u> in <u>Lodz</u>	Family name <u>Perlmutter</u>		
born at	Familienname		
zuletzt wohnhaft <u>Lodz</u>	Christian name <u>Dawid</u>		
last domicile	Vorname		
<u>Piotrkowska 59.</u>	Born <u>8.4.1937</u> at <u>Lodz</u>		
	geboren in		
wurde vom <u>14.10.1942</u> bis <u>11. Apr. 1945</u>	Nationality <u>Polish</u>		
	Nationalität		
in nationalsozialistischen Konzentrationslagern gefangen gehalten und vom Konzentrationslager Buchenwald bei Weimar in Freiheit gesetzt.	Address <u>Lodz, Piotrkowska 59.</u>		
was kept in captivity from <u>14.10.1942</u> <u>11. Apr. 1945</u>	Adresse		
in Nazi-German concentration camps and was released from the concentration camp of Buchenwald.	Fingerprint: Fingerabdruck		
Unterschriften und Stempel signatures and stamps	Signature: Unterschrift		
ALLIED EXPEDITIONARY FORCE Military Government	<i>Perlmutter</i>		
COMITÉ POLSKI Komitee Polniskie	<i>Perlmutter</i>		
Weimar-Buchenwald, am	KOMITET POLSKI Weimar-Buchenwald, am <u>30.4.1945.</u>		

Certificat délivré à la sortie de Buchenwald.

On nous ordonne d'abandonner toutes nos affaires et de nous déshabiller complètement, ce qui est particulièrement humiliant, surtout pour les plus pudiques et les plus complexés. Lorsque nous sommes contraints de nous « mettre à poil », nous sommes aussi rasés des pieds à la tête. Nous devons ensuite nous immerger dans une sorte de grande bassine verdâtre dont le contenu pique la peau. Mon père me crie de fermer les yeux et de m'y plonger jusqu'à la tête, je m'exécute.

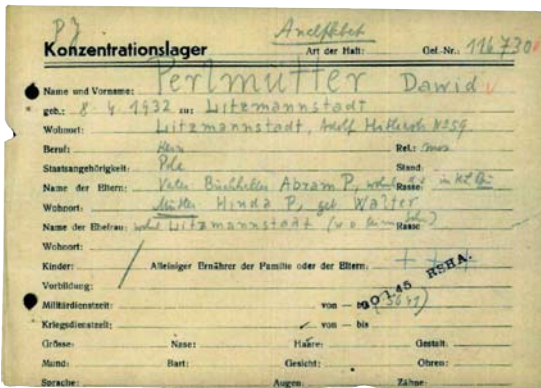
Ce jour-là, c'est moi qui ai été profondément blessé en voyant mon père dans cette situation. Une des raisons de ma survie est que la personne chargée d'enregistrer les informations personnelles des déportés est un prisonnier politique, et non un soldat SS. Mon père me dit, lorsque c'est à mon tour de me faire enregistrer, d'affirmer que j'ai treize ans, bien que ne les faisant pas le moins du monde, n'en ayant pas même huit. Cela a pourtant fonctionné, le prisonnier politique s'occupant de mon dossier ayant dû fermer les yeux. Les archives intérieures du camp ont été trafiquées, ce qui constitue une des raisons de ma survie.

J'étais inscrit sur un document comme étant né en 1932, et non en 1937, et comme étant comptable, le métier de mon père, alors que je suis analphabète et que cette information figure elle aussi sur le document. Les conditions de vie sont horribles dans le petit camp. Mon père et moi avons été parqués. C'était le bloc 52 où je suis resté huit jours avec mon père. Puis la résistance interne du camp m'a séparé de mon père pour mon bien. Je suis ensuite dirigé dans le bloc 8 où nous sommes deux enfants, quelques adolescents, et des prisonniers russes. Les conditions y sont plus acceptables que dans le bloc 52 où je n'aurais pas tenu trois mois. Mon père me confie, avant notre séparation, à un garçon de quatorze ou quinze ans qui est par la suite



Nos cartes d'internement au camp de Buchenwald. Sur la mienne, on voit ma date de naissance erronée.

devenu comme mon grand frère. Dans le bloc, les couchettes sont organisées en lits superposés. Mon voisin d'en haut faisant pipi au lit, je suis obligé de dormir en position recroquevillée pour ne pas être aspergé d'urine.



Document me concernant, comme une carte d'identité, mais avec en haut de page et souligné : analphabète.

Bien que cela soit interdit, je rends parfois visite à mon père qui à chaque fois me

donne un peu de nourriture qu'il a mise de côté pour moi. Un enfant a en effet besoin de s'alimenter régulièrement, ne pouvant tenir plusieurs jours sans manger, contrairement à un adulte. La nourriture a beau être infecte, je me force à l'ingérer, sachant cela vital. Je me retrouve parfois même à prendre la part d'autres jeunes qui n'en veulent pas et rient de me voir engloutir cette nourriture immonde.

À partir du 5 ou 6 avril 1945, il n'y a plus ni d'appel, ni distribution de nourriture. Je vais voir mon père le 8 avril, le jour de mon anniversaire, mais pour la première fois celui-ci n'a plus de quoi me ravitailler. Bien que je l'ignore à ce moment, il s'agit de la dernière fois que nous nous voyons. Par besoin de me remplir l'estomac, je mendie, notamment auprès des prisonniers politiques qui reçoivent des colis. J'ai alors l'impression de « crever de faim », que je vais en mourir. Je finis par me diriger vers l'infirmerie d'où on ne ressort généralement pas. Un homme a pitié de moi et me donne quelque chose de sucré à me mettre sous la dent. J'en dévore une partie et m'oblige à en conserver précieusement une autre, que je garde égoïstement, par peur qu'on ne me la dérobe. Il y avait parfois de la violence dans les camps par rapport à « la bouffe », que nous nous disputions.

Dans les derniers jours précédant la libération, les nazis sont au courant de l'existence d'un réseau de résistance interne et recherchent les meneurs. Le 11 avril 1945, les prisonniers politiques sortent les armes qu'ils avaient réussi à dissimuler et atteignent le portail d'entrée où ils hissent un drapeau blanc. Les communistes disent avoir libéré le camp, ce qui est à la fois vrai et faux. Ils contribuent à sa libération en faisant prisonniers des soldats allemands, mais n'auraient eu aucune chance si les troupes alliées n'avaient pas été à proximité. Quelques jours avant la libération, 60 000 à 80 000 déportés sont présents dans le camp, mais la plupart sont évacués par les SS dans des zones encore occupées par eux. Le nombre de déportés présents dans le camp le jour de la libération n'est donc plus que de 20 000 ou 22 000. Ce jour-là, je termine le peu de nourriture qu'il me reste et cours voir mon père qui est parti. La naissance du pressentiment que je ne le reverrai pas fait surgir des larmes qui coulent sur



*Sortie des jeunes rescapés
du camp de Buchenwald.*

mes joues, mais je les essuie aussitôt par fierté. J'apprends plus tard, par la compagnie que mon père avait au moment de l'épisode de l'usine de verre, qu'il est décédé, dans les bras de son frère à Terezin. Il y est arrivé vivant alors que plus de la moitié des occupants de son train sont, eux, morts en route.

Bien des années plus tard, j'ai découvert que mon père a rendu son dernier souffle le 25 avril 1945 à 18h15 comme stipulé sur le certificat de décès et contresigné par deux médecins allemands qui continuaient d'exercer leur tâche bien que sachant proche la capitulation de l'Allemagne.

Parmi les rescapés, beaucoup meurent dans les jours et semaines qui suivent la libération, notamment car on nous distribue une soupe avec des lardons, une alimentation trop riche pour nos faibles corps qui n'y sont plus habitués. Après la libération, je suis atteint de la rougeole, mais la maladie ne perdure heureusement pas. J'ai le souvenir d'un soldat américain qui me balade en jeep ; c'est sans doute la première fois de ma vie que je monte dans une automobile. Je me souviens également de l'anarchie totale qui règne quelque temps en Allemagne, me permettant, en compagnie de soldats américains, de rentrer dans n'importe quelle boutique et de pouvoir y prendre tout ce que je veux.

TÉMOIGNAGE

Post Nr.	TAG u. ORT DES ABLEBENS	VOR u. ZUNAME DES VERSTORBENEN Transportnummer	TAG u. ORT DER GEBURT	ELTERN des Verstorbenen und dessen nächste Verwante in Theresienstadt	LETZTER WOHORT Wohnung im Ghetto	Staats- angehörigkeit Heimatgemeinde
127	25. April 1945 Theresien- stadt Langgasse 12. 5 Z. 116	Simon Tigörgy	Barmaros Brighet		Transport aus Keitz Langg. straße 5 Zimmer n. 40 116	Ungarn
128	25. April 1945 15 Uhr Theresien- stadt Raimond- straße 6 Zimmer 111	Fiona Tigdor	1926		kegeln bei Lissau Jans konstanz- 6 Zimmer 111	Ungarn
129	25. April 1945 18 Uhr 15 Minuten Theresien- stadt Hauptstra- ße 1 Harodensche Boden	Abraham Perlmutter	1905			
130	26. April 1945 1 Uhr Theresien- stadt Hauptstra- ße 1 Harodens- sche	Vachim Silberpitz	1902		Schliden	

Extrait des archives de Terezin mentionnant le décès de mon père, Abraham Perlmutter, né en 1905, « décédé » le 25 avril 1945 à 18h15.

Geschlecht	STAND	BERUF	RELIGION	TAG u. ORT DER BESTATTUNG	KRA N K H E I T und T O D E S U R S A C H E	a) Behandelnder Arzt	Anmerkung
						a) Totenbeschauer	
männlich				eingeschert 27. April 1945 Krematorium Terezienstadt		b) Dr. Gust	Todesfall-Anzeige v. 26. 4. 1945 No.
weiblich				eingeschert 27. April 1945 Krematorium Terezienstadt	Phthisis pulmonum Lungenabschüsse Scleritis cordis Coronarsclerose	a) Dr. Wilhelm L. Knoch b) Dr. Franz Wienersdorfer	Todesfall-Anzeige v. 26. 4. 1945 No.
männlich				eingeschert 27. April 1945 Krematorium Terezienstadt	Myodegeneratio cordis Herzmuskel- entartung Atymia cordis Herzlähmung	a) Dr. Rudolf Pöckstein b) Dr. Erich Krieppl- maurer	Todesfall-Anzeige v. 26. 4. 1945 No.
männlich				eingeschert 28. April 1945 Krematorium Terezienstadt	Tuberculosis pulmonum Lungenober- keulose	a) Dr. Paul Klary b) Dr. Ludwig Rochütz	Todesfall-Anzeige v. 26. 4. 1945 No.



Tato kópce doslovné odpovědi
originálu uloženému ve Státním
ústředním archivu v Praze.
Počet stran: 2

2. 8. 99 [Signature]

Incinéré le 27 avril 1945 au crématorium de Terezin.

Le 30 avril 1945, on m'a demandé de signer un document, mais je ne savais pas écrire. Alors, vexé, j'ai pleuré, et quelqu'un d'autre a finalement signé à ma place. Cet événement m'a marqué, je m'en souviens comme si c'était hier.



*À la sortie du camp, habillé avec le costume des jeunesses hitlériennes.
Moi au 1er rang, 2ème personne à partir de la gauche.*

Plus tard, je trouve en fouillant dans des archives, que j'étais officiellement inscrit dans le bloc 66, et non dans le n° 8, où c'est mon père qui est inscrit alors qu'il n'y a jamais mis les pieds. Le bloc 66 est à l'origine un bloc de quarantaine situé dans « le petit camp » où les soldats allemands ne s'aventuraient pas par crainte d'être contaminés par les maladies. Cette substitution entre mon père et moi est une des manœuvres de la résistance interne pour cacher ma présence au camp. Il y a dans le bloc 8, 160 juifs, que le doyen du bloc Wilhelm Hammann, un Allemand, a sauvés en signalant que ce bloc ne contenait aucun juif. Cela montre que certains Allemands ont eu un comportement exemplaire pendant cette période. Wilhelm Hammann a été nommé « Juste parmi les Nations » à titre posthume par l'institut Yad Vashem de Jérusalem.

L'ancienne compagne de mon père, qui était comme ma deuxième mère, est une femme débrouillarde qui m'a beaucoup aidé. En août 1945, elle me rejoint en France et déclare être ma mère, ce que je confirme. Ma belle-mère refait ensuite sa vie, se marie, mais nous restons toutefois en contact.

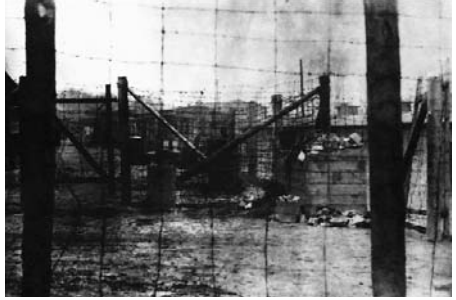


Photo prise après la libération à Buchenwald. Elle montre la séparation qui existait entre le petit camp et le grand camp.

J'ai toujours essayé de vivre comme les autres enfants, mais cela n'a pas été évident. Je commence ma scolarité à l'âge de neuf ans, avec du retard à rattraper, ne sachant ni lire ni écrire, mais sachant compter. Ayant initialement trois ans de retard, j'arrive à en rattraper deux et parviens à redevenir un enfant, les camps étant déshumanisants.



*Maison d'enfants à Ecouis.
Les 3 plus jeunes : Lau à gauche,
Izio Rozenman au milieu,
et moi à droite.*

Je passe ensuite toute mon adolescence dans des maisons d'enfants en région parisienne, où je suis une éducation juive assez poussée. Puis je poursuis des études de physique à la fac, à la Sorbonne. Mais cela me déplaît, j'interromps donc mes études et me mets à travailler dans une maison d'édition et de publicité, un tout autre domaine.

Plus tard j'ai pu me rendre sur la pierre tombale de mon père, mort par terre « comme une bête ». Je considère lui avoir ainsi rendu sa dignité. Je me suis, plus tard également, rendu à Treblinka, où j'ai pu voir la rampe d'arrivée des trains ainsi que des pierres de toutes formes. Il n'y a en réalité rien à visiter, il s'agit d'un lieu de recueillement. Je n'ai aucune photo de mes parents, ce qui me procure une immense frustration, leurs visages disparaissant peu à peu de ma mémoire avec le temps.



Je donnerais beaucoup pour en avoir ne serait-ce qu'une. J'ai déjà témoigné plusieurs fois, pour la première en 1995. C'était alors au Sénat, dans le cadre d'une intervention organisée par l'Association des enfants cachés. J'ai également témoigné par la suite dans des lycées, collèges, et à deux reprises dans des classes de CM2. Une de ces deux classes se situait à proximité de l'aéroport d'Orly, la salle de cours possédait donc des doubles fenêtres, ce qui m'a rappelé ma cachette d'antan. On ne peut pas oublier une telle expérience, un tel traumatisme ne s'efface pas, jamais, on doit vivre toute sa vie avec. Il est de mon devoir de partager mon vécu. Je considère que je n'ai moralement pas le droit de refuser de témoigner. J'arrive pour cela à prendre un certain recul. Je pense néanmoins souvent à mes parents.

Avant 1995, on m'avait proposé de témoigner une fois. Je devais alors passer à la télévision un dimanche matin, mais j'ai refusé. J'étais encore absorbé par mon travail et ne voulais pas être remarqué. J'aimerais pouvoir comparer mon parcours avec d'autres enfants juifs nés à Lodz en 1937, mais n'en ai pour l'instant toujours pas eu l'opportunité.

Ce désir était encore plus fort lorsque j'étais plus jeune, un enfant ayant besoin de ressembler à un autre enfant, de s'identifier.

J'ai été marié pendant vingt-cinq ans à une femme d'origine allemande, puis nous avons divorcé. J'ai appris l'allemand à l'école, mais ne suis pas doué pour les langues, j'ai d'ailleurs oublié ma langue maternelle. Je suis actuellement pacé depuis plus de vingt ans avec une connaissance de l'école. Elle est une enfant cachée que j'ai retrouvée lors de mon premier témoignage au Sénat.

J'ai récemment écrit mes mémoires d'enfants, mais n'ai pas encore trouvé d'éditeur pour publier mon ouvrage. Je ne suis certes pas écrivain, mais je juge avoir une histoire hors du commun à raconter. Ma philosophie est qu'il ne faut pas être contre les choses, mais pour les choses. ◆



*David Perlmutter avec les élèves :
Hugo Muniglia-Raynal, Manon Bernard, Corentin Masson et Héroïse Cheronnet.*

DAVID PERLMUTTER

RESSENTIS D'HUGO, NINA, CORENTION ET HÉLOÏSE, SUITE À LEUR RENCONTRE AVEC DAVID

HUGO Cette expérience m'a permis d'aborder ce terrible événement historique d'une manière différente de celle utilisée dans les manuels scolaires ou en cours. Ce témoignage, ponctué d'anecdotes personnelles, est celui d'un homme ayant vécu ce terrible génocide ; cela a donné un caractère plus vivant, plus concret à mes connaissances sur le sujet, qui se sont ainsi enrichies. Mon savoir quant à cette sombre période de l'histoire est désormais constitué d'éléments plus précis, plus détaillés. Je connaissais déjà le sujet, pour l'avoir étudié en cours, mais ce témoignage m'a permis de l'aborder sous un autre angle, avec un autre point de vue. Le récit d'un professeur d'histoire est intéressant, mais impersonnel, tandis que celui d'un survivant de la Shoah est, lui, personnel, ce qui le rend passionnant.

Le choix de rédiger notre compte-rendu à la première personne du singulier s'explique par l'intention d'amplifier son caractère personnel en le rendant encore plus vivant. Bien que ne m'étant pas senti ému en absorbant les paroles de M. Perlmutter, j'ai tout de même été marqué par cet homme au lourd passé, et par le récit de sa vie qu'il nous a confié. Je me souviendrai de cette rencontre, ça ne fait aucun doute.

◆ *Hugo Muniglia-Raynal*

MANON Lorsque notre professeur a évoqué ce projet, j'ai tout de suite été emballée par l'idée. J'avais auparavant déjà eu la chance de rencontrer des témoins, mais jamais lors de plusieurs séances et en petit groupe. Je n'étais pas forcément angoissée ; le premier jour, M. Perlmutter ayant un empêchement, j'ai rencontré une dame formidable, son histoire, sa force, son optimisme m'ont

énormément touchée. Les deux séances qui ont suivi ont été consacrées à la rencontre avec M. Perlmutter, sa manière de raconter les choses était différente, il avait l'habitude de témoigner auprès de classes, de petits groupes ou lors de grandes assemblées. Il était plus naturel et sûr de lui, son récit était organisé et structuré. J'ai trouvé ça très intéressant il m'a d'ailleurs apporté de nombreuses connaissances sur des choses que l'on n'aborde pas forcément en classe.

Le fait de passer de nos cours formels à des histoires concrètes remplies de souvenirs et d'émotions a été très enrichissant pour moi. Et certaines histoires qu'il nous a partagées m'ont réellement émue, notamment celle de sa mère qui le frappe pour lui sauver la vie ou celle de son père qui sans cesse gardait de quoi nourrir son fils. En y réfléchissant, cette guerre a tué des millions d'innocents et a fait connaître aux hommes les pires souffrances que l'on peut subir, pourtant l'amour, le courage, l'optimisme ont sauvé des hommes ou ont permis que d'autres vivent à leur place.

Cette rencontre est une belle leçon de vie, elle m'a fait prendre conscience de ma chance de vivre à notre époque et dans ce pays.

◆ *Manon Bernard*

CORENTIN La rencontre avec un témoin de ce crime que l'on appelle « Shoah », terme indéfinissable car sans précédent, fut un moment émouvant et presque pesant. Il est difficile pour un jeune de mon âge de garantir la compréhension de ce que le témoin a vécu, ressenti et enduré. Cela paraît si loin, mais les choses dont il parle semblent si proches car elles sont de tout temps et concernent toutes les personnes. Comment ne pas entendre sa relation si forte avec son père ? Comment ne pas comprendre ce qu'il a connu lorsque de ses yeux d'enfant il a été confronté à l'image paternelle déchue par la nudité ? Ces faits-là ne peuvent être cachés, oubliés ou mis de côté. La rencontre est un instant puissant puisque l'on trouve la douleur d'un homme, sa souffrance la plus profonde, la plus atroce.

Et nous sommes rendus là face à un être que la providence a sauvé. Il la remercie sincèrement en effectuant ce témoignage avec dignité et tendresse. Alors il serait temps que je lui livre un merci simple et franc, sans effet et avec toute la retenue et la gravité nécessaires. Quelle chance de connaître cela, de ressentir vos larmes qui étaient prêtes à couler, d'entendre votre voix grave et emplie de douceur, et de voir que malgré ce que vous avez enduré, la rancœur et le mal idiot ne vous ont pas rongé... Merci.

◆ *Corentin Masson*

HÉLOÏSE J'ai été profondément marquée par cette rencontre particulière qui m'a beaucoup appris. En effet, malgré sa brièveté, elle fut enrichissante et pleine d'émotion. David Perlmutter a eu une vie qui paraît extraordinaire et inimaginable pour notre génération. Son témoignage ainsi que les documents qu'il nous a remis m'ont laissée perplexe face à cette époque où la parole d'un homme ainsi que son vécu ont bien plus de sens qu'un simple cours d'histoire. L'anecdote qu'il nous a racontée sur la gifle de sa mère alors qu'ils allaient être séparés m'a vraiment touchée ; j'ai l'impression d'avoir effleuré du doigt la situation vécue par ces hommes et femmes victimes de la barbarie humaine.

Je pense ne jamais oublier ces moments passés avec le témoin, j'aimerais ainsi m'intéresser de plus près aux génocides perpétrés par le régime nazi et comprendre pourquoi des personnes ont pu commettre de telles atrocités. Je remercie notre professeur d'histoire et la fondation CASIP-COJASOR pour nous avoir mis en contact avec ces derniers rescapés de la Shoah. Nous avons énormément de chance d'avoir pu les rencontrer, certains étant très âgés, et je suis consciente que nous serons sans doute les dernières générations d'élèves à entendre leurs paroles. Je suis très fière d'avoir participé à cet événement, et il restera un souvenir marquant pour toujours.

◆ *Héloïse Cheronnet*



Photo prise peu de temps après la Libération par un correspondant de presse ou un soldat américain. Je suis à droite.

116.730
P. J. m.

66

Nome *Perlmutter, David*
 de lu *Wichhauser*
 Bem. *Amstutz* 28-3/4
 FA N°
 Kdo $\frac{1353}{3} \frac{27}{3}$

26
3

Un document parmi d'autres, me concernant et trouvé dans les archives de Buchenwald.



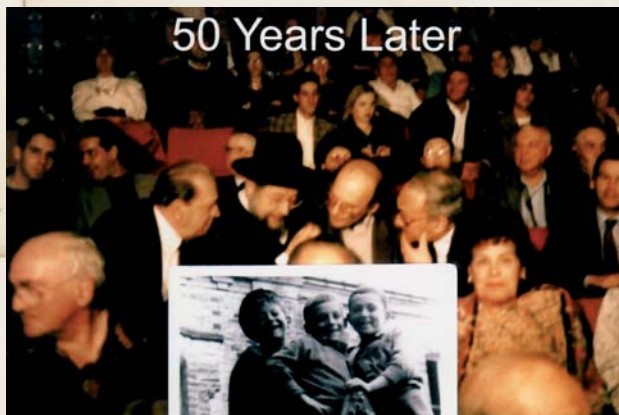
Camp d'extermination de Treblinka, où ma mère a été assassinée.

2. Juli

116736	Goldspind	Zaida	Flüßberg	
7	Landmann	Isak	8 Siedelberg	
8	Zylborstein	Zahel	Flüßberg	
9	Zylborstein	Isak	Flüßberg	
116750	Pohlmutter	David	66	
1	Pohlmutter	Abraham	5	
2	Herszenfus	Abraham	203 Fließberg	
3	Zachariski	Miriam	1	
4	Gross	Chaschel	2	
5	Gross	Ischar	Flüßberg	
6	Kobynar	Levick	2	
7	Baugurwand	Isak	Flüßberg	
8	Brandt	Tadew	Flüßberg, am 28. 1. 45	
9	Luzel	Lozan	Flüßberg	
116740	Brandt	Judyan H.	Flüßberg	
1	Zajtelbaum	David	Flüßberg	
2	Zentralman	Morich	Flüßberg, 53	
3	Hellberg	Bereg	8 Siedelberg	
4	Hellberg	David	?	
5	Reisberg	Brow	Flüßberg, am 23. 2. 45	
6	Sadymski	Toliasz	Flüßberg	
7	Frankel	Abraham	Flüßberg	
8	Spirt	Zachel	Flüßberg	
9	Kochen	Chasch	8 Siedelberg	
116750	Jandenberg	Isak	?	

Liste des détenus avec mon nom et celui de mon père.

De gauche à droite : Israel Meïr Lau avec le chapeau, Izio Rosenman et moi, 50 ans plus tard sur la même photo et dans dans le même ordre qu'à la Maison d'Ecouis en 1945.



LE BATIMENT D'ENTREE

Chaque jour, des milliers de détenus passaient cette porte, souvent sous les coups et les invectives des SS, pour se rendre à leur travail. Caractéristique du mépris et du cynisme ambiants, la grille de fer portait cette inscription: « A chacun son dû ». Pour

les peines du camp, fort redoutées des détenus, un haut-parleur appelait ces derniers, réduits à un numéro. Dans l'aile gauche du bâtiment d'entrée se trouvaient les cellules d'arrêt tristement célèbres et dans l'aile droite, les bureaux des SS.



Portail de l'entrée du camp de Buchenwald où on peut lire : « jedem das seine » à chacun son dû.



Départ de Buchenwald vers la France.



*Photo découverte dans les archives de l'interprète
du Général Eisenhower : de gauche à droite au premier rang,
Israël Mèir Lau, futur Grand Rabbïn d'Israël et moi.*



1993. Photo de l'usine de verrerie Hortensia où j'ai travaillé à l'âge de 6 ans.



Avril 1993, à Piotrkow, devant l'immeuble ayant appartenu à mes grands-parents paternels.



Avril 1993 à Piotrkow, en bas de l'immeuble où habitaient mes grands-parents, se trouve une librairie négationniste.



Terezin.

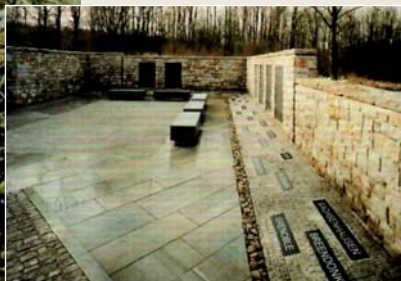
Le 27 avril 1945 est la date de l'incinération.
Le n°108 est celui de l'urne.



Photo représentant le camp de Buchenwald tel qu'il était.



Avril 1995.
50ème anniversaire
de la Libération
du camp de Buchenwald.
Sur la photo, je me trouve
à l'emplacement du petit camp.



Monument
à la mémoire du petit camp.



Regard sanitaire se trouvant dans l'ancien petit camp.



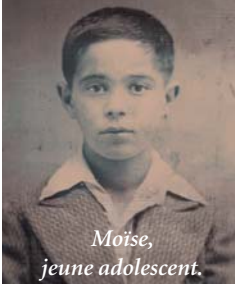
Avril 1995. Recueillement devant l'empreinte du bloc 8.



Grand camp de Buchenwald.



Moïse Rosenberg



Moïse Rosenberg est né le 4 octobre 1918 à Lublin, en Pologne. Fils unique de parents séparés, issu d'un milieu modeste, il est placé en foyer dès son plus jeune âge. Son père est absent, sa mère est juive non pratiquante. Dans l'espoir d'une vie meilleure, elle part avec lui pour la France en juin 1930. Il est âgé de 12 ans. Ils rejoignent leur tante à Paris puis Moïse rejoint une autre tante à Pontoise, où il vit entouré de cousins qu'il considère comme ses frères.

Prémices

Après une scolarité en école publique, il s'engage dans un cursus militaire en 1939. Du fait de sa nationalité polonaise et malgré son fort sentiment d'appartenance à la France, il est affecté dans une division polonaise en Bretagne. Il souhaite se battre, mais n'apprend que des marches militaires et des chants patriotiques et ne sera jamais envoyé au combat, à son grand regret. Rapidement après la défaite et la capitulation françaises, la situation en France se dégrade. Moïse assiste à la multiplication des restrictions envers les juifs : port de l'étoile jaune obligatoire, horaires imposés pour faire les courses, dernier wagon du train réservé. Tandis que l'antisémitisme grandit, le mythe de la « zone libre » se répand, l'idée de trouver paix et liberté dans le sud de la France. C'est dans cet espoir que Moïse part avec son plus jeune cousin à pied, et franchit la ligne de démarcation. Ils ont rendez-vous avec un passeur dans une auberge à la frontière, mais celui-ci leur demande d'attendre huit jours avant de pouvoir les faire traverser. Moïse le juge suspect, il ne veut pas prendre de risques, alors lui et son cousin partent d'eux-mêmes.

Sur le chemin, dans les environs de Clermont-Ferrand, ils sont soumis à un contrôle d'identité par un soldat français en civil. Son cousin est de nationalité française, le soldat le laisse passer. Mais Moïse est de nationalité polonaise, le soldat lui prend donc ses papiers et le conduit dans le 664^e GTE (groupe de travailleurs étrangers).

Le camp de travail

Le camp de travail est placé sous la surveillance d'un chef allemand. Les travailleurs sont une dizaine : Belges, Turcs, israélites, Polonais, tous arrêtés aux alentours de Clermont-Ferrand. Ils dorment dans un dortoir commun, les horaires sont stricts, les repas immangeables. Ils effectuent un travail de chantier et dépensent leur maigre salaire en produits alimentaires achetés aux alentours. Le dimanche est un jour de repos et les correspondances et visites sont autorisées. Ils donnent parfois un coup de main aux paysans des environs en échange d'un repas. Le camp n'est pas surveillé, mais ils sont tenus par la confiscation de leurs papiers et de leur argent, par la menace des patrouilles aux alentours au moindre faux pas et de fait, ils n'ont nulle part où aller. Moïse entretient une correspondance régulière avec l'une de ses tantes qui habite Paris. Celle-ci, en partance pour le sud, s'arrête en route pour lui rendre visite au camp et lui donne de l'argent ainsi que la carte d'identité d'un cousin.

Sous prétexte du Nouvel an juif, Roch Hachana, Moïse obtient une permission et s'évade du camp. Arrivé chez sa tante à Toulouse, il est pris en charge par le groupe de la Sixième Éclaireurs-Israélites de France, une organisation qui cache des enfants juifs. Il est placé chez un paysan qui se doute de la situation, mais qui le garde, à Saint-Michel, dans le Tarn-et-Garonne. Moïse s'occupe des animaux et effectue des petits travaux. Il rejoint ensuite la Résistance, le maquis, à Miradeau dans le Gers, un groupe constitué d'hommes de tous âges. Ils occupent la commune, barrent les routes, contrôlent les papiers et multiplient les démonstrations de force jusqu'à la Libération.

Après-guerre

À la fin de la guerre, Moïse et ses camarades sont rapatriés en automobile vers Paris, où il retrouve sa tante, rentrée quelque temps avant. Moïse tente de retrouver sa famille et apprend la déportation de sa mère et de son cousin par sa tante de Pontoise. Ils ne reviendront jamais. Pour Moïse, la vie continue, il ne s'entend pas avec sa tante et la quitte rapidement. Il est pris en charge par le COJASOR, une organisation spécialisée dans l'aide sociale auprès des populations juives après la guerre. Il entre pour deux ans dans une maison juive rue des Rosiers, puis prend un logement dans le IV^e arrondissement. Il exercera plusieurs métiers : coursier, serveur, s'essaiera à la maroquinerie, mais sera essentiellement garçon de



Moi, garçon de café en 1968.

café dans plusieurs grands cafés de Paris. Il rencontrera sa femme au *Petit Journal* à Cadet et aura deux enfants, une fille et un garçon.

Moïse Rosenberg est aujourd'hui arrière-grand-père. À 100 ans, il a conservé sa forme et l'humour de ses 18 ans et continue à consacrer sa vie à aider les autres autant qu'il le peut. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait pour nous, en nous accordant son premier témoignage avec une bienveillance dépassant nos attentes. Moïse nous aura appris tant sur son histoire que sur le plan humain. Ce partage restera gravé dans nos cœurs.

Quelques anecdotes...

Sur le chemin vers la zone libre, Moïse et son cousin se sont arrêtés au café dans la commune de Chapeau. Deux soldats entrent et racontent en riant au patron qu'ils venaient de croiser deux jeunes hommes apeurés à la vue de leurs armes

qui n'étaient en réalité pas chargées. Ces deux jeunes hommes étaient Moïse et son cousin. Au camp, Moïse s'est lié d'amitié avec Klin, le seul autre travailleur polonais. Ils sont restés soudés pendant toute la durée de leur détention et bien après lorsqu'ils se retrouvent après la guerre. Pendant que Moïse était garçon de café à Paris, son ami était porte-drapeau à Lyon. Ils ont fait tous deux des allers retours entre les deux villes chaque année pour se voir, et ce jusqu'au décès de Klin.

Aux abords du camp se trouvaient des agriculteurs français ayant pris Moïse et Klin en bonne grâce du fait de leur langue. Le dimanche, ils allaient tous deux acheter œufs, lait et autres denrées pour le reste du groupe avec leur maigre salaire. Ils échappaient ainsi aux lentilles servies tous les jours.

Le chef du camp, que Moïse qualifie de « fumier », l'avait pourtant pris sous son aile. Il le surnommait « Le petit Parisien », lui confiait des travaux moins rudes et lui accordait des permissions.

Moïse et le reste du groupe ont assisté un jour à une scène marquante. Des travailleurs espagnols ont tenté de se révolter, des soldats sont venus les enchaîner et les exhiber devant le camp à titre de mesure dissuasive.

La menace de mort pesait pour n'importe quelle autre tentative. Lorsque Moïse s'est enfui du camp avec la carte d'identité de son cousin, il est passé devant la femme du chef. Tenant à la main sa valise, il a volontairement crié devant elle qu'il cherchait la blanchisserie, pour ne pas éveiller les soupçons.

Une fois la guerre finie, Moïse est âgé de 27 ans. Lors de leur rapatriement en automobile vers Paris, survient une panne d'essence, les soldats chargés du réapprovisionnement le prennent pour un mineur et lui font don d'un bidon d'essence sous les yeux ébahis de son conducteur. Tout au long de sa vie, Moïse jouira de cette jeunesse éternelle. ◆



Moïse à 27 ans.



*Moïse Rosenberg avec les élèves :
Roxane Romera, Léa Younsi et Lucie Malaize*

MOÏSE ROSENBERG

RESSENTIS DE ROXANE, LÉA ET LUCY, SUITE À LEUR RENCONTRE AVEC MOÏSE

ROXANE Avant de rencontrer Moïse Rosenberg, j'avais beaucoup d'appréhension. En effet, la Shoah est un sujet lourd et émouvant et les témoins de cette période sont des personnes impressionnantes par ce qu'elles représentent. J'avais peur de ne pas être à la hauteur lors de nos discussions. Pendant l'échange j'ai trouvé Moïse Rosenberg très touchant. Il n'avait encore jamais témoigné, c'était la première fois et nous en étions très honorées. Au début, il était difficile de rompre la glace, de trouver les bonnes questions à lui poser sans paraître intrusives. Ce n'était pas évident. Mais finalement, la confiance s'est installée au cours de nos échanges et Moïse a laissé les souvenirs revenir et nous a beaucoup parlé.

Nous avons eu l'occasion de rire, sourire, mais aussi d'être émues. Par exemple, le sujet de sa mère est un sujet sensible et nous a fait monter les larmes aux yeux lorsqu'on a évoqué avec lui ses souvenirs. Cet échange m'a permis de connaître un aspect différent de la Seconde Guerre mondiale. En effet nous étudions le plus souvent la Shoah à travers les camps de concentration, d'extermination et les atrocités commises. Mais Moïse a été dans un camp de travail pour étrangers et nous a donné sa vision propre de l'histoire. Nous avons eu également l'occasion de nouer des liens plus personnels avec Moïse Rosenberg. Nous avons d'ailleurs été conviées à son 100^e anniversaire.

Pour finir, cette rencontre est une expérience enrichissante, différente, et je suis très heureuse d'avoir eu la chance d'y participer. La chance d'avoir pu poser des questions, de dialoguer avec Moïse Rosenberg. Six heures qui resteront gravées dans ma mémoire.

◆ *Roxane Romera*

LÉA Tout d'abord, je voudrais remercier Moïse Rosenberg pour tout ce qu'il nous a apporté ainsi que notre professeur, M. Benharous, et la Fondation CASIP-COJASOR, porteuse du programme De Bouche à Oreille d'avoir permis cette rencontre. J'ai très vite été conquise par ce projet qui met en relation des rescapés de la Shoah avec de jeunes lycéens. Malgré tous les témoignages historiques que l'on étudie au cours de notre parcours scolaire au travers de livres, cela n'a pas le même impact lorsque l'on fait personnellement la rencontre d'un de ces rescapés. Mes camarades et moi avons travaillé avec M. Rosenberg, le témoin le plus âgé de ce projet. Ce fut une véritable chance qu'il nous accorde de son temps, car, malgré le choc des générations, ces échanges furent riches humainement, historiquement et émotionnellement. Dès les premières minutes d'entretien, nous avons tous fondu en larmes. Et pour cause, mes camarades et moi avons été surprises de l'impact que son vécu pouvait avoir sur nous et de son côté, il fut troublé par ses souvenirs douloureux. Après cet épisode, les entretiens se sont enchaînés. Il nous a peu à peu laissé accéder à son histoire et on a pu y découvrir un arrière-grand-père ayant conservé, dans sa tête, la fraîcheur de ses 18 ans. C'est avec cette jeunesse d'esprit et grâce à son côté enjôleur que la discussion s'est nouée très naturellement. D'autre part, j'ai été surprise par l'intérêt commun que nous partagions les uns pour les autres. Moïse n'était pas uniquement venu dans le but de raconter son histoire, mais également avec l'intention de nous connaître personnellement et ainsi créer de véritables liens. Cette rencontre restera infiniment gravée dans ma mémoire et j'espère de tout cœur avoir réussi à répondre aux attentes de M. Rosenberg, car il aura surpassé les miennes.

◆ Léa Younsi

LUCIE Rencontrer quelqu'un comme Moïse Rosenberg, c'est avoir la chance de passer de l'autre côté des portes de l'Histoire. C'est entendre le récit d'un fait historique avec toutes les anecdotes et petits détails qui permettent de le rendre vivant. Lorsque M. Benharous nous a parlé de ce projet de partage, il nous a prévenus que de telles rencontres étaient toujours riches en émotions. Il nous a avertis que l'an passé, dès la première séance, un élève avait pleuré durant les dix

premières minutes suivant le récit. Je n'aurais pas pu imaginer que cet élève, ce serait moi, cette année. Il est déjà difficile de se trouver en face d'une personne qui a vécu des dizaines d'années de plus que nous sans être intimidée. Mêlé au profond respect ressenti avant même la rencontre, entamer la discussion était une affaire compliquée. C'est à nous de poser les questions, mais auxquelles aurait-il envie de répondre ? A-t-il lui-même la réponse ? Quels mots choisir ? Par où commencer ? Tant de questions émises avant même d'en avoir posé une seule. Puis les mots se sont succédé, les langues déliées, les stylos vidés, jusqu'à ce que M. Rosenberg soit ému aux larmes à l'évocation d'un souvenir et que j'en sois réduite au même stade presque simultanément, avant d'atteindre mes partenaires. Je me sentais coupable et affreusement déplacée jusqu'à ce que M. Benharous vienne me dire que Moïse était en train de continuer son récit à l'intérieur. C'est à cet instant qu'un lien plus personnel s'est créé. Aidé par le directeur de sa maison de retraite, Moïse nous a conté son histoire, ponctuée d'anecdotes, de personnages, de moments tristes et d'instant plus joyeux. Elle était loin d'être celle qu'on aurait pu imaginer, les itinéraires n'étaient pas toujours clairs, mais elle nous a passionnés à chaque séance et nous avons fait au mieux pour en rendre compte.

Plus que cela, Moïse nous a parlé de son présent, de ses vacances en Espagne chaque année, de son ami rencontré au camp avec qui il n'a jamais perdu contact, de tous les cafés de Paris dans lesquels il a travaillé et surtout de son besoin constant d'aider les autres qui ne l'a jamais quitté. Tout en nous posant des questions sur notre présent à nous, Moïse nous a donné une véritable leçon de vie sur ce qu'un homme qui aurait pu perdre toute foi en l'humanité à une époque de sa vie et qui finalement ne l'a jamais perdue peut nous apporter. En nous invitant à venir fêter sa centième année en octobre, il a prouvé que cette rencontre allait bien plus loin que le cadre scolaire et m'a touchée et marquée dans ce que pouvaient être les rapports humains. De ces précieux instants passés en compagnie de M. Rosenberg, je retiens les yeux pétillants et le sourire bienveillant d'un homme qui a vécu un siècle, qui est passé par tant de choses et qui nous a fait l'honneur de retracer avec nous, qui avons tant à découvrir, un bout de son chemin.

◆ *Lucie Malaize*

*Après la guerre,
sa jeunesse
sur les côtes
bretonnes.*



*Moïse
dans les années 50.*



*Moïse,
lors d'un voyage
en Pologne,
à Lublin.*



Moïse Rosenberg avec les élèves après un interview.



Moïse Rosenberg avec M. Milgram.



Charles Smrodyni

Avant de commencer son récit, Charles nous dit :
« Les problèmes sont dus, si je puis dire, à la crainte de l'autre ».

L'avant-guerre

Son père Samuel, né le 6 mars en 1900 à Varsovie, et sa mère Naomie, née le 5 février en 1902, se sont rencontrés à Varsovie. Ils sont tous deux pratiquants. Après leurs fiançailles, Naomie part en Palestine en 1922 et son fiancé la rejoint un an plus tard. Une fois installés, ils décident, en raison du fort antisémitisme subi en Pologne, de déchirer leurs passeports polonais. Ils n'ont alors plus de nationalité et deviennent des réfugiés. Ils se marient en 1924 et vivent à Tel-Aviv.

Samuel participe à la construction des premières maisons de la ville. Sa santé se dégrade. En 1926, il décide de quitter Tel-Aviv pour rejoindre une tante à Paris. C'est là qu'un an plus tard, le 27 janvier 1927, naît Judith, leur fille aînée. Grâce à la loi du sol, elle est française. Naomie suit des cours de français à l'Alliance française et, ayant appris à broder en Pologne, elle se met à fabriquer des rideaux et des nappes brodées pour gagner sa vie.



1921. Mes parents avant leur départ pour la Palestine.

Quant à Samuel, il est ébéniste dans différentes entreprises juives à Paris.



*Notre échoppe en Israël
(épicerie & fruits et légumes).*

Ne supportant pas d'avoir abandonné la Palestine, Samuel et Naomie repartent pour Tel-Aviv en 1934. Ils ouvrent une boutique de fruits et légumes. Le 21 janvier 1936, Charles naît à Tel-Aviv. Dès 1937, l'insécurité se développe dans le pays : meurtres dans les rues, nombreuses révoltes arabes. En 1938, la famille Smrodyni décide de retourner en France, car le père retombe malade et la situation du pays s'envenime. Cette décision, Charles dit ne l'avoir jamais vraiment comprise, car son père, qui suit de près ce qui se passe dans le monde, sait que la situation européenne se dégrade.

Arrivés en France, ils habitent à Montreuil, puis au Kremlin-Bicêtre.

La guerre, un long et terrible voyage

En 1940, pour la première fois, la famille voit des Allemands. À chaque fois que l'alarme retentit, la population descend dans les caves ; Charles en fait l'expérience. Convoqué pour se faire recenser, Samuel fuit en train vers la Côte d'Azur, à Agay dans le Var, car il sait le risque encouru à cette époque. Peu de temps après, c'est l'exode, Naomie part avec ses enfants à Pacy-sur-Eure, où ils sont hébergés par Mme Langlois.

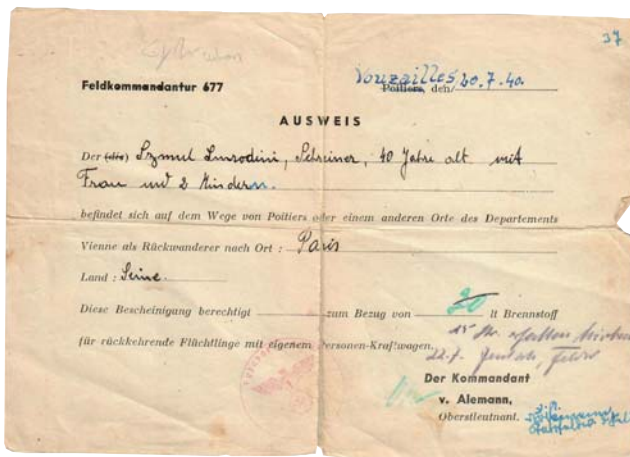
Depuis Agay, Samuel prépare le passage de la famille en zone libre, en novembre 1941. La famille sait que cette traversée est dangereuse, elle se fait la nuit avec un passeur fiable et de confiance. Noémie, Judith, et Charles réussissent à passer la ligne de démarcation et à rejoindre Samuel, ils sont enfin tous réunis à Pau. Sentant le danger arriver, les parents envoient Charles et sa sœur Judith à Aulus-



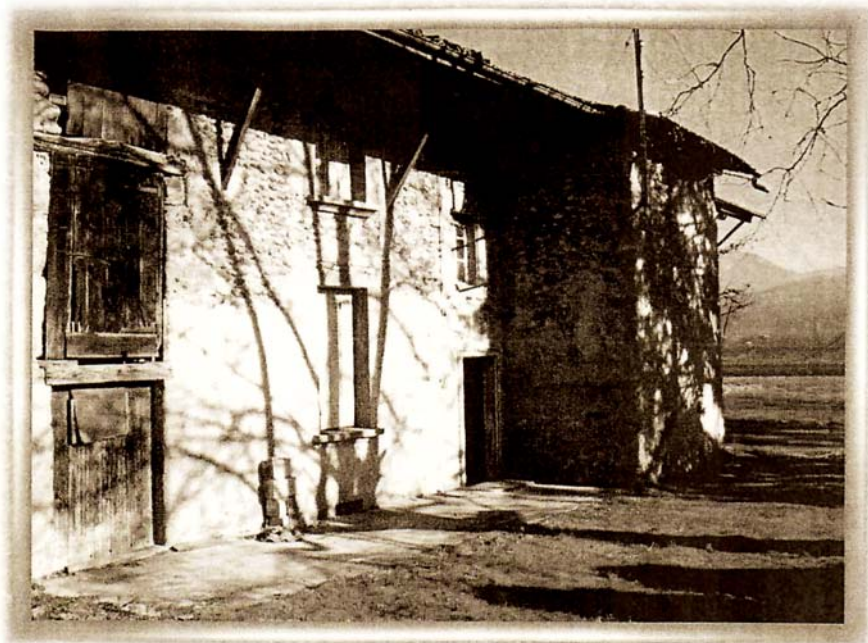
*1940. À Pacy-sur-Eure,
chez Mme Langlois.*

les-Bains pour qu'ils trouvent refuge chez une amie, Mania Rabinowtiz. Ils apprendront plus tard que Mania et son mari faisaient partie de l'Orchestre rouge, un des groupes de résistants les plus importants de la Seconde Guerre mondiale. C'est là que Charles est confronté pour la première fois à une rafle, tout près de là où ils passaient la nuit. Charles et Judith voient des soldats allemands emmener des juifs de manière brutale et violente. Il en garde un terrible souvenir.

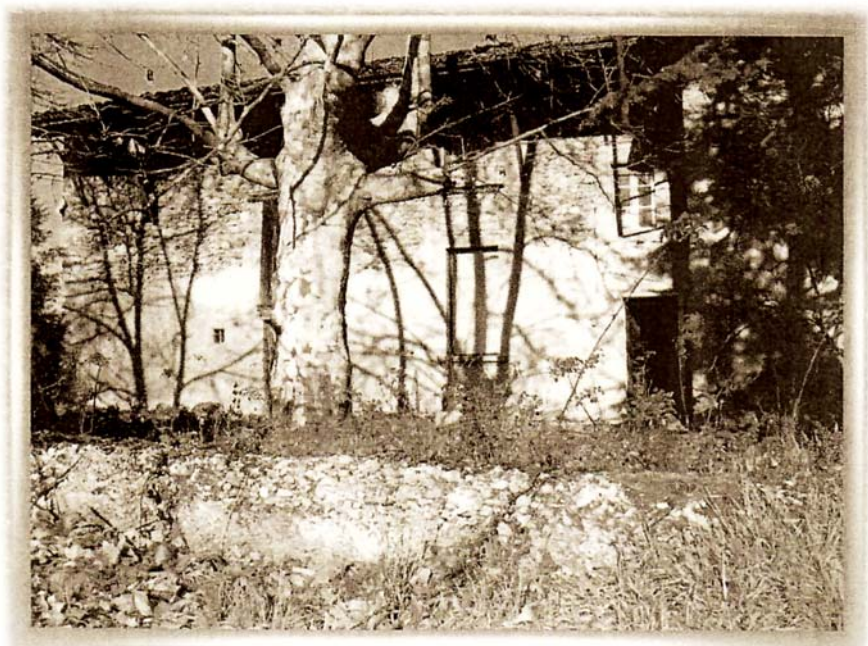
En novembre 1942, le père de Charles estime que les grandes villes sont plus exposées au danger et décide de partir. Ils arrivent à Francesca, un village près d'Agen dans le Lot-et-Garonne, où Samuel trouve un emploi de menuisier. Charles va à l'école, mais c'est un élève assez dissipé et très rêveur, il n'arrive pas à s'adapter au système scolaire. En avril 1943, un gendarme vient les avertir qu'il est préférable de partir et leur délivre des sauf-conduits. Mais Judith reste sur place, car étant française, elle encourt moins de risques et peut rejoindre sa famille plus tard. Après une étape à Grenoble puis à Uriage, la famille Smrodyni arrive à Saint-Romans. Le père a de nouveau trouvé un travail d'ébéniste, chez M. Brunet qui leur prête un petit logement. Judith trouve à se cacher dans une ferme à l'extérieur du village, chez la famille Boucher, qui recevra plus tard le titre de « Justes parmi les Nations ». Le frère de Mme Boucher, curé, veille à ce que Judith fasse bien ses prières juives.



1940. Ausweis délivré à Vouzailles pour toute la famille.



Saint-Romans (Isère), ferme ou Judith, ma sœur, était cachée.



Un jour, le maire du village vient leur conseiller de partir au plus tôt, car une rafle se prépare. Judith décide de monter chercher un abri dans la montagne ; après avoir repéré une lumière, elle rencontre un berger qui est le père de Mme Ageron, propriétaire de la ferme. Il accepte d'accueillir la famille. Charles et ses parents y restent pendant un an. Samuel et Charles deviennent bergers, et gardent les moutons, Naomie aide aux travaux ménagers. Mais la situation empire. Le danger se faisant plus pressant, Samuel décide de trouver une cachette plus sûre et plus isolée encore, plus haut dans la montagne. Il prend contact avec les frères Idelon qui fabriquent du charbon de bois dans un endroit très isolé en pleine forêt dans la montagne. Les deux frères Idelon, résistants, décident de cacher la famille et leur prêtent leur baraque à outils, située à côté des fours, où il n'y a ni eau ni électricité. Ils y restent pendant un an. Judith, qui à l'époque n'a que 17 ans, monte tous les vendredis ravitailler la famille. Elle emprunte des chemins chevronnés très escarpés et ne rejoint parfois la baraque qu'à la nuit tombée. Parfois, son père descend à sa rencontre. Les deux frères Idelon leur apportent des pommes de terre ainsi que des nouvelles quant à la tournure des événements. Plus tard, après la guerre, les frères Idelon seront également reconnus « Juste parmi Les Nations ».

Les Allemands finissent par envahir le plateau du Vercors. Ils pratiquent la politique de la « terre brûlée » et brûlent tout, fermes et maisons sur leur passage, souvent avec les habitants à l'intérieur. Ils suspectent tous les habitants du Vercors d'appartenir au maquis. L'aviation allemande bombarde les « repaires » de résistants. Les avions passent au ras des arbres, juste au-dessus de la baraque. Charles nous dit que l'on pouvait voir les pilotes dans leur cockpit. Le danger d'être repéré, mitraillé ou bombardé est bien réel.

Son père décide alors de creuser une fosse qu'il recouvre de branchages pour mettre la famille à l'abri. Charles a une peur bleue des avions et en garde encore aujourd'hui un souvenir terrifiant. Le 14 juillet 1944, à Vassieux-en-Vercors, alors que la population locale attend un parachutage d'armes destinées au maquis local, ce sont des planeurs qui transportant des troupes allemandes qui atterrissent à la place des Américains.

C'est un véritable carnage dans la population. La situation à Saint-Romans est risquée pour Judith, elle doit rejoindre les siens. Le danger se fait plus pressant et Samuel doit mieux cacher sa famille. Il décide donc de changer d'endroit. Il se souvient d'une caverne à flanc de montagne où il venait se réfugier les jours de forte pluie avec le troupeau de moutons et de chèvres. Dans cette caverne, où ils vivent quatre mois entre mars et août 1944, il est impossible



de faire du feu le jour, de peur d'être repéré à cause de la fumée. C'est seulement à la nuit tombée que Naomie prépare un petit repas chaud sur le réchaud à alcool. À cause du froid, elle attrape une pneumonie. Sa vie est en danger. Judith prend la décision de descendre à Pont-en-Royans à la recherche d'un docteur. Les frères Idelon la conduisent chez le docteur Aubry. Il accepte immédiatement de se rendre dans la montagne pour la soigner et grâce au « miracle » de la pénicilline que le docteur a emportée avec lui, Naomie a pu être sauvée. La famille apprendra plus tard que ce docteur était le chef du maquis de Pont-en-Royans et qu'il avait pris beaucoup de risques.

Avant de se réfugier dans la caverne, le père de Charles avait demandé aux Ageron de diffuser des musiques très fortes par leur radio pour annoncer, le moment venu, la libération du Vercors, afin qu'ils puissent sortir de leur cachette. En août 1944, la famille entend cette musique retentir, et ils peuvent enfin sortir.

Entre temps, les Idelon sont dénoncés comme maquisards aux Allemands par la Milice française. Une patrouille allemande arrive par surprise et envahit la ferme. Le plus jeune des frères, voulant s'échapper par une fenêtre, est grièvement blessé d'une rafale de mitraillette. Il réussit néanmoins à poursuivre sa fuite et tant bien que mal réussit à rejoindre Pont-en-Royans où il décédera à son arrivée. Son frère Auguste est emprisonné provisoirement dans la grange de la ferme.

Il réussit à s'échapper et rejoint son groupe de maquisards à Pont-en-Royans. Lorsqu'après l'enterrement du frère, Auguste et ses parents remontent à la ferme, aux Arnoux, c'est pour découvrir qu'elle a brûlé et fume encore : les Allemands l'ont incendiée. Seule la grange peut leur offrir un gîte. La famille de Charles redescend à Saint-Romans.

Son père se rend immédiatement à Paris pour organiser leur retour. Charles retourne provisoirement en classe. Il raconte comment depuis la fenêtre de la classe, il aperçoit le coin de montagne où il a passé des moments très dangereux et difficiles, mais aussi d'autres plus heureux où il pouvait seul se perdre en forêt et passer son temps à observer animaux et plantes. Il se souvient ne pas pouvoir détacher le regard de la montagne et que la maîtresse le rappelle constamment à l'ordre parce qu'il n'écoute pas et passe son temps à rêver. Il reconnaît que c'est depuis cette époque qu'il lui est très difficile de se concentrer plus de trente minutes, ce qui aura été un handicap majeur dans sa vie.

À Saint-Romans, un matin très tôt, quelques hommes du village viennent demander au père de Charles de descendre dans la rue. Il voit trois soldats allemands en uniforme, entourés par les villageois. Ils expliquent à Samuel qu'il s'agit d'Allemands faits prisonniers au petit matin sur la route. Sachant que la famille est juive, ils pensent offrir au père de Charles la possibilité de prendre une petite revanche pour les souffrances subies. Les villageois le poussent à brutaliser ces soldats allemands. Charles nous raconte qu'il regardait son père et le voyait paralysé, et incapable de parler. Bien que Samuel parle allemand, Charles se souvient des quelques mots que son père a dits devant les soldats en yiddish : « *Voilà, mon fils, nous sommes juifs et Hitler, ce salaud, ne nous a pas eus* ». Charles poursuit en racontant comment un des soldats allemands sort de sa poche une photo qu'il montre au père en expliquant qu'il s'agit de ses propres enfants et qu'il voudrait les revoir plutôt que se faire tuer par le maquis. Charles nous explique que la nuit, il y avait des gardes organisées pour surveiller les routes. Les Allemands cherchaient à rejoindre coûte que coûte l'armée américaine débarquée en Provence. Ils voulaient surtout ne pas être faits prisonniers par les maquis et être rapidement fusillés.

L'après-guerre, un nouveau départ

Fin 1945, de retour à Paris, la famille s'installe dans un petit logement de 2 pièces à Montreuil-sous-Bois. Charles est inscrit dans une école communale, mais n'arrive pas à s'adapter à cette nouvelle vie, ce sont pour lui ses « années noires ». C'est un difficile retour à la réalité. Dans la rue, lorsqu'il entend le bruit d'un avion, il prend peur et se cache. Il dit avoir mis longtemps avant de comprendre qu'un avion servait à transporter des passagers plutôt qu'à larguer des bombes. Ses parents l'envoient ensuite dans une école juive, il devient interne à l'école Maïmonide de Boulogne. Il a gardé de cette école et de cette période, une fois encore, de très mauvais souvenirs. Les classes ne sont pas chauffées en hiver et, mauvais élève, il doit se lever la nuit dans le froid pour terminer ses devoirs. Il rentre chez lui à Montreuil le vendredi midi, veille du Shabbat. Il faut aller immédiatement aux bains-douches, car leur logement n'a ni salle de bains ni W.-C.

Le programme du dimanche matin consiste à faire, ou plutôt essayer de faire, ses devoirs ; ses parents n'ont pas trop le temps de s'occuper de lui. Souvent puni pour ses mauvaises notes, il est consigné le week-end. Charles nous raconte qu'une fois, encore consigné et désespéré de rester au collège, il prétexte un fort mal au ventre. On le fait rentrer chez ses parents, leur demandant d'emmener Charles en urgence chez un médecin. Ce médecin, dont il taira le nom, diagnostique une



1945. Photo de famille à Montreuil, après la guerre.



1946. Ma mère, ma sœur Judith et moi à Montreuil-sous-Bois.

crise d'appendicite. Un rendez-vous est pris immédiatement à la Clinique des Bluets dans le XI^e arrondissement de Paris. Charles, n'ose pas avouer à son père qu'il n'a jamais eu mal au ventre et ce n'était qu'un prétexte pour rentrer à la maison. Charles s'est donc fait opérer sans nécessité aucune. Charles est ensuite renvoyé de Maïmonide, ses parents l'inscrivent dans un autre collège juif, Yabné, situé dans le V^e arrondissement de Paris, rue Claude Bernard. Il garde de très bons souvenirs de cette époque. Les classes comptaient de cinq à dix élèves seulement. Il se souvient d'une bonne ambiance. Souvent les fins de semaine pour le Shabbat, il part avec certains autres camarades à Orsay, à côté de Paris, à l'École des Cadres créée juste après la guerre et devenue célèbre pour avoir hébergé et formé des philosophes, des psychanalystes reconnus depuis. Il passe le week-end à écouter des cours passionnants. Mauvais élève malgré tout, et détestant l'école, à 14 ans il commence à aider son père qui développe un brevet rapporté de Palestine, un ustensile destiné à cuire la pâtisserie. Appelé « Four Nauma », cet ustensile était très répandu dans la communauté juive de Paris principalement puis s'est ensuite développé dans toute la France. Puis Charles intègre les EEIF, les scouts juifs de France. Il reconnaît que ce passage chez les scouts lui aura été d'un grand secours et bénéfique pour son comportement et aura contribué à lui inculquer un mental positif, qui lui faisait défaut jusqu'alors. Il est ainsi devenu plus tard dans ses activités un vrai « meneur d'hommes ».

En 1952-1953, ses parents l'envoient en Israël, pays dont l'indépendance vient d'être déclarée. Il travaille quelques mois dans un kibboutz (ferme collective) à Kfar Guiladi, près de la frontière syrienne. En 1953, des rumeurs se répandent quant à la possibilité d'une nouvelle guerre mondiale possible en Corée ; le père de Charles prend peur. Il ne veut pas, comme en 1940, rater le dernier bateau pour l'Uruguay où son frère l'attendait et lui avait tout préparé pour accueillir la famille. À l'époque, ils devaient embarquer à Bordeaux, mais la région avait été déclarée « Zone occupée ». Charles décide donc de partir avec eux plutôt que de retourner en Israël, où il était attendu. La famille s'installe à Montevideo. Personne ne parle espagnol mais Charles apprend très vite la langue. Après plusieurs emplois sans intérêt, il se fait engager par la compagnie Air France.

Un jour raconte-t-il, un ami lui donne l'idée de créer une émission en français sur l'une des radios locales. Charles retient l'idée et trois semaines plus tard, sans la moindre expérience radiophonique, il démarre sa première émission de radio en langue française avec l'interview de l'Abbé Pierre, de passage à Montevideo et en route pour Buenos Aires. Cette émission est écoutée dans toute la partie sud de l'Amérique latine. Il raconte comment, bien que sans culture, il interviewe les artistes et les personnalités de passage dans le pays. Une année, il parvient même à couvrir le Festival de cinéma français qui se tient alors à Punta del Este.



1945, Budapest. Au centre, Véronika mon épouse retrouve sa mère qui revient des camps.



1960. Mon mariage avec Véronika.

En 1957, Charles rencontre Veronika, née à Budapest en 1941, à la sortie d'un spectacle. Elle n'a pas connu son papa, pris et déporté par les Hongrois pour servir de main-d'œuvre aux Allemands puis exécuté, mais a pu retrouver sa maman, libérée des camps en 1945 par les Russes et ayant rejoint sa famille vivant à Montevideo. Trois ans après leur rencontre, en juin 1960, Charles et Véronika se marient. Elle l'aide dans son émission quotidienne intitulée « Cocktail de Paris ». Charles garde la nostalgie de Paris, il persuade sa femme de rentrer en France. À son arrivée en France, Véronika a 19 ans et ne parle pas un mot de français. Un an plus tard, elle le parle sans accent ! En 1961 naît Michaël, leur premier enfant. Il est suivi en 1964 de Joël, qui décédera en 1985 à l'âge de 21 ans, suite à un arrêt cardiaque.

Charles travaille pour l'*Encyclopédie Britannica* diffusée à l'époque en France uniquement en anglais. Il est responsable du bureau de vente à Nice. Son activité consiste à vendre l'ouvrage sur les porte-avions, auprès des soldats de la marine américaine dans la baie de Cannes. Ne parlant pas un mot d'anglais, Charles doit apprendre par cœur en anglais les phrases les plus efficaces de conversation pour être un bon vendeur.

En 1957, il change d'activité et devient, à Paris cette fois, vendeur d'immobilier de vacances pour le représentant français d'un gros promoteur espagnol. Après un an, grâce aux résultats obtenus, il prend la place du représentant français.

En 1969, la famille déménage en Espagne pour vivre à Madrid. Charles a en effet été recruté par un « chasseur de têtes » pour occuper le poste de Directeur commercial international du principal promoteur espagnol d'immobilier de vacances. En 1975, il monte son propre cabinet de consulting immobilier à Madrid, fonction qu'il poursuivra ensuite à Paris. Son cabinet représente un nombre important de promoteurs espagnols. Il travaille également comme conseiller pour la Banque mondiale dans le domaine du développement touristique pour les pays en voie de développement.

Après un passage dans les activités de conseil en placements financiers, Charles prend sa retraite en 2003. Il souligne que, comparé à la majorité de ses amis qui ont vécu la Shoah et les souffrances qui y sont associées, il pense avoir été malgré tout un privilégié pour avoir vécu toute cette période aux côtés de ses parents et de sa sœur. Il considère n'avoir pas souffert. Ce n'est que longtemps après la guerre qu'il a commencé à prendre conscience des séquelles, traumatismes, manques et faiblesses, tout ce qui a fait défaut à son développement et particulièrement dans ses activités professionnelles. Quelques années plus tard, Charles retourne sur les traces de son passé et redécouvre les lieux de son enfance. Il a gardé contact avec les familles qui leur sont venues en aide. Sa sœur Judith a aujourd'hui quatre-vingt-douze ans. Elle vit à Jérusalem entourée de ses deux enfants Myriam et Alexandre, de ses trois petits-enfants et de ses quinze arrière-petits-enfants.

Pour conclure, Charles nous dira : « *La vie, il faut la vivre : on ne sait pas ce que demain nous amène* ». ♦



*Charles Smordyni avec les élèves :
Farès Doumi, Clara Karvyrchine, Lytia-nah Koné et Jade Le Ray.*

CHARLES SMORDYNI

RESSENTIS DE FARÈS, CLARA, LYTHIA-NAH ET JADE, SUITE À LEUR RENCONTRE AVEC CHARLES

FARÈS Cette rencontre avec notre témoin a été une belle leçon de vie. Son vécu est impressionnant et le fait qu'il nous fasse part de son histoire m'a réellement honoré. De plus, je tiens à lui tirer mon chapeau, car il a su nous raconter ce moment de sa vie, très difficile, dans une ambiance chaleureuse et en gardant le sourire, en nous glissant quelques anecdotes qui ont permis de rendre l'ambiance plus légère lorsqu'il le fallait.

◆ *Farès Doumi*

CLARA Merci d'avoir témoigné sans nous avoir fait culpabiliser de ne pas avoir vécu cette période et ses souffrances, mais au contraire d'avoir délivré des messages positifs remplis d'espoir. Ces séances m'ont permis de réaliser à quel point enfants, vieillards, femmes et hommes souffrent durant une guerre et restent marqués pour toute la vie. À quel point la gentillesse et l'aide dans des moments de terribles difficultés sauvent des vies, mais ne sont pourtant pas assez mis en valeur face à la cruauté humaine. Cette rencontre restera dans ma mémoire.

◆ *Clara Karvyrchine*

LYTHIA-NAH J'aimerais tout d'abord remercier Charles de s'être confié à nous, ce qui n'a sans doute pas été chose facile et j'aimerais le remercier d'être resté humble et souriant. Le fait qu'une période historique aussi difficile soit racontée par un témoin a rendu les choses plus vivantes, plus touchantes, plus marquantes. Les émotions ne sont pas les mêmes lorsque c'est notre professeur

qui nous parle de la Seconde Guerre mondiale sans l'avoir vécue et une personne qui nous parle de la Seconde Guerre mondiale et qui l'a vécue. Cette rencontre a été pour moi très bénéfique. Le bilan de ces trois séances n'est que positif. Grâce à l'expérience de Charles, j'ai appris que les relations humaines étaient ce qui comptait le plus lorsque nous sommes dans une situation dramatique, qu'il ne fallait jamais baisser les bras et que la liberté est quelque chose de très important.

Charles a su faire passer beaucoup de messages à travers son témoignage et le fait qu'il ait réussi à se reconstruire fait chaud au cœur, cela prouve qu'il ne faut jamais baisser les bras, car le bonheur finit toujours par arriver. Cette rencontre restera gravée dans ma mémoire.

◆ *Lytia-nah Koné*

JADE Cette expérience aura été pour moi très touchante et émouvante. Charles m'a montré qu'il ne faut jamais abandonner et toujours persévérer. Son témoignage restera gravé dans ma mémoire, car cette rencontre m'a fait voir la Seconde Guerre mondiale d'un point de vue que je n'ai pu voir en cours d'histoire. Grâce au témoignage de Charles, je dispose d'un point de vue différent et plus réel de ces moments difficiles que sa famille et lui ont vécus. Charles m'a appris que quoi qu'il arrive, il faut vivre la vie, car on ne sait pas de quoi l'avenir est fait.

◆ *Jade Le Ray*



1934. En Pologne,
mes grands-parents maternels.



1939-1940. Photo prise juste avant l'exode.
C'est maman qui nous conduira vers Pacy-sur-Eure.



306 - FRANCESCAS (L.-et-G.). — Rue Principale.

1942. Francesca, la maison où nous vivions.



1944. Lieu de la caverne,
au fond de la vallée de l'Isère.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

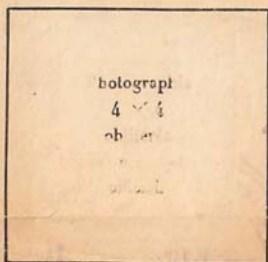
SAUF-CONDUIT

PARTIE A DÉTACHER

Indication de l'autorité qui a délivré le sauf-conduit : *Préfet de France (P. de France)*

Sauf-conduit n°

Valable pour *une* voyage (1)
 du *France* au *sept Mai* 19 *47*
 (Dates en toutes lettres.)



Mode de locomotion autorisé (2) : *Chemins de fer, automobiles.*

Localités ou périmètres de circulation autorisés : *Paris, Bobigny, Courcouronnes, Evry, Meaux, Montargis, Nogent-sur-Seine.*

M. *Imbrodini, Kou, Agual, Meyer*

Numéro de la carte d'identité : *40-A-17-419*

Nationalité : *Italienne*

Profession : *Écrivain*

Signalement :

Age : *6 ans*
 Taille : *1 m 40*
 Cheveux : *bruns*
 Sourcils : *bruns*
 Barbe : *aucune*
 Yeux : *bleus*
 Nez : *droit*
 Menton : *arrondi*
 Front : *normal*
 Teint : *normal*
 Signes particuliers :

Né le *6 Mai 1940* à *Paris*

Domicilié a (adresse complète) : *France (P. de France)*

Est autorisé à faire usage du présent sauf-conduit dans les conditions ci-dessus indiquées.

Je certifie qu'à ma connaissance son attitude au point de vue national n'a jamais donné lieu à remarque.

Fait a *France*, le *20 Juin* 19 *47*

Le *Préfet de France (P. de France)*

(Autorité qui a délivré le sauf-conduit.)

Signature du titulaire :

Imbrodini

Sauf dispositions spéciales, le présent sauf-conduit servira de permis de séjour dans les limites des dates fixées.

1943, Francesca : sauf-conduit pour nous rendre à Grenoble.

Bois, Bois, Bois

Mémoire de Saint André :
Association
«Les Amis du Vieux Saint André»

E99050

Fabrique de charbon de bois sur la roche de Saint André
en 1943-1944

André ROZIER
Georges BOUVIER
Auguste IDELON

...



1943-1944. La baraque où nous vivions en pleine forêt avec Georges Bouvier et Auguste Idelon.



M. BRUN, M. FOREST et M. BEAUQUIS.

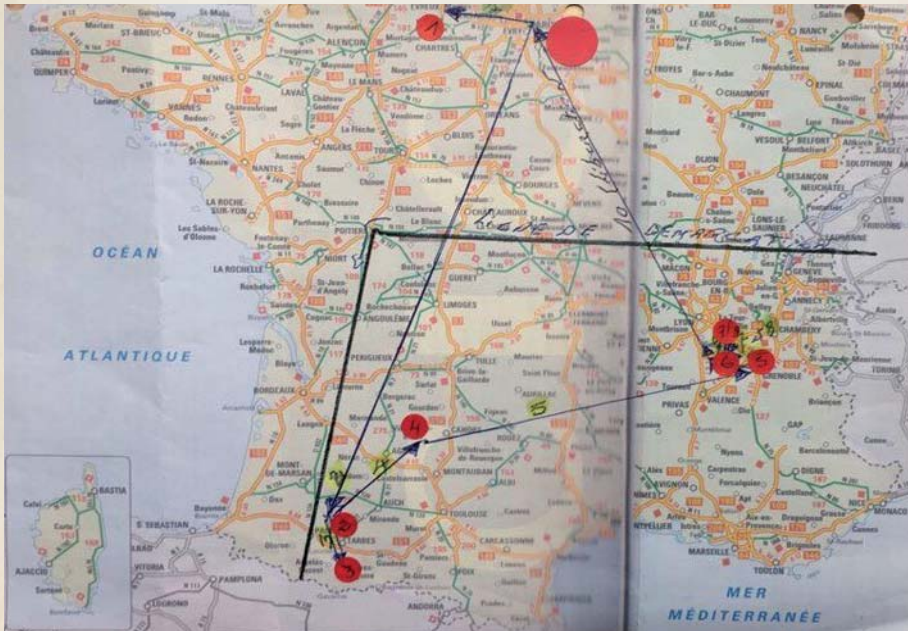
Frédéric, 13 ans en 44

« Je me souviens ... les allemands passaient dans toutes les fermes, souvent sur dénonciation de français. Je me rappelle des fusillés de Beauvoir : 19 gendarmes qui avaient pris le maquis. Les allemands avaient brûlé le Vercors pour faire descendre les résistants et les piéger dans la vallée. Jusqu'à l'été 44, St-Romans était plutôt calme, est-ce l'annonce du débarquement qui a précipité les choses ?

Nous ne nous rendions pas compte que la guerre avait pris un autre tournant et qu'elle arrivait à sa fin. Nous, nous l'avions vécu cet été-là »

↑ Centre : le 9/12/44 F2 R2 = 5T

Saint-Romans. 1944, des allemands sont faits prisonniers. Papa -en cadeau- est appelé pour qu'il prenne sa revanche. Je l'accompagne.



Carte des lieux des voyages de la famille.

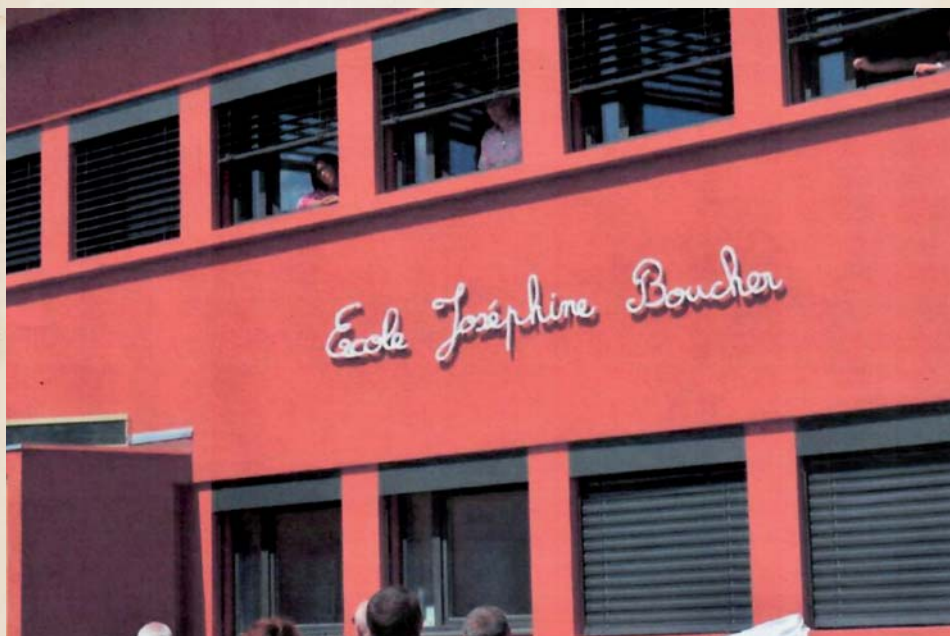


Le Vercors.
Rochers boisés
où nous étions cachés.



*Saint-Romans.
Le grenier où nous vivions.*

1980.
*Mes deux fils,
Joël et Michaël.*



*Ecole de Saint-Romans
en hommage à Mme Joséphine Boucher, Juste parmi les Nations.*

TÉMOIGNAGES

Il y a 65 ans, dans le Royans ...

Charles Smrodyni rend hommage à Georges Idelon

Il y a quelques années, Le Mémorial évoquait la vie dans le Royans dans les années 43/44 d'une famille juive, la famille Smrodyni qui, fuyant la Pologne et les nazis, termina son errance à travers l'Europe dans une grotte au fond des bois au-dessus de Presles. « Dans un grondement de mort, les avions à la croix gammée mitraillent sur leur passage le plateau de Presles, virent juste au-dessus de la maison Gauthier, plongent dans un hurlement effrayant de sirènes le long de la falaise de Barret, lâchent leurs bombes sur Pont-en-Royans, redressent et recommencent leur sinistre manège. » Le Vercors venait de tomber, Pont-en-Royans était bombardé. Les résistants piégés dans le Vercors tentaient de s'échapper. C'était il y a tout juste 65 ans.

« **L**e petit garçon d'à peine 8 ans est sorti de la grotte où ses parents et lui-même se cachent depuis plusieurs jours. A part quelques résistants, quasiment personne ne sait qu'ils sont là. Les yeux grands ouverts, l'enfant regarde. Les images se gravent dans son âme, indélébiles. Chaque explosion le fait sursauter. » Bien des années plus tard, revenu dans le Royans, Charles Smrodyni n'a rien oublié. Ni la grotte, ni le paysage, ni le sentier, aujourd'hui caché par la végétation, qu'empruntait Odette, sa grande sœur âgée de 16 ans qui, la nuit venue, montait à pied depuis Saint-Romans pour leur apporter la nourriture que lui procurait Joséphine Boucher, agricultrice aux Barillats, et dont le nom est aujourd'hui gravé dans la pierre avec ceux de tous les Justes des Nations qu'honore l'Etat d'Israël. La peur et l'inconfort eurent raison de la santé de Nauma, la maman de Charles et Odette. Elle tomba malade, atteinte d'une méchante pneumonie, maladie qui ne laissait alors que peu d'espoirs, surtout dans de telles conditions de survie ! C'est à ce moment précis qu'intervient un jeune garçon dont le rôle avait été gardé secret jusqu'à ce jour, à sa demande exprime : Georges Idelon. Georges Idelon descendit à Pont-en-Royans chercher le docteur Aubuy. Grâce à un nouveau médicament que le maquis venait de recevoir, la pénicilline, le médecin sauva la jeune femme.

Charles et Odette ont entrepris les démarches pour que Georges Idelon soit à son tour élevé au rang de Juste des Nations.

Il aura donc fallu 64 ans, 64 ans de silence total, pour que Georges Idelon trouve enfin la force de parler du drame qui s'est déroulé là-haut aux Arnauld. Les Amis du Vieux Saint-André, attachés à la conservation de la mémoire de leur village, conscients de l'importance de recueillir les témoignages de la bouche même de ceux qui vécurent les événements, ont demandé à Charles Smrodyni et Georges Idelon de venir témoigner auprès des enfants de la classe de Philippe Sorenzo à l'école de Saint-André, puis en public au cours d'une cérémonie organisée salle des fêtes du village. Après les présentations par Marie-Noëlle Capéran-Attuyer, présidente de l'association, Georges Idelon prit la parole. Difficilement... « Pendant la guerre, nous faisons du charbon de bois aux Nouxau. Juste en face, nous voyions la famille de M. Smrodyni cachée sur le rocher de Saint-



Charles Smrodyni a depose une demande pour que les familles Idelon et Ageron soient reconnues et honorées comme Justes parmi les Nations

pouvait monter se cacher dans la cabane où nous rangions nos outils. Bien sûr, mon père a accepté. Ils y sont restés presque un an et passèrent tout un hiver, au froid. Ils ne nous demandaient rien, et nous, on les aidait comme on pouvait... » Un grand silence et puis un timide « j'ai pas grand chose à dire... »

Charles Smrodyni vint à son secours : « A l'époque dont vous parle Georges, j'avais pratiquement votre âge. Vous avez certainement appris à l'école qu'à cette époque les juifs étaient persécutés. Ma famille étant juive, mes parents ont déménagé fréquemment à travers toute la France pour fuir les persécutions. Il était prudent de ne pas rester trop longtemps au même endroit. En 1943, nous sommes arrivés à Saint-Romans. Les choses empirant, le maire, M. Roux, est venu dire à mon papa qu'il fallait partir : « c'est très dangereux de rester plus longtemps, des gens peuvent commencer à parler et dire qui vous êtes... » Nous sommes donc partis. M. et Mme Ageron ont accepté de nous cacher durant huit mois. Je gardais les moutons avec mon père. Les choses, graduellement, ont empiré, et mes parents se sont rendu compte qu'il devenait dangereux de rester plus longtemps dans cette ferme. Mon papa est alors allé voir M. Idelon qui, spontanément, lui a dit : « j'ai cette baraque là-haut sur le rocher, je vous la prête. » Nous y sommes restés jusqu'en mai 44, complètement isolés à la lisière d'une clairière, sans eau, sans électricité, et bien sûr, sans télévision ! Pas de radio rien du tout. On se lavait avec l'eau de pluie. Je me souviens que lorsqu'il arrivait à mon





Marie Wiesner

MARIE WIESNER

TÉMOIGNAGE

Marie Wiesner est née le 24 juin 1938 à Budapest, en Hongrie, un pays très proche de l'Allemagne nazie géographiquement et politiquement. Elle vivait avec ses parents. Ses grands-parents maternels habitaient un appartement voisin. Son grand-père maternel, Antal Wiener, est né le 15 novembre 1878 et sa grand-mère maternelle, née Rosenfeld, le 26 février 1881, tous deux en Hongrie. Quant aux parents de Marie, son père Sandor Wiesner est né le 15 juillet 1900 à Veszprem et sa mère Anna Wiesner (née Wiener) le 4 mai 1907, également en Hongrie.



*Mon grand-père maternel,
Wiener Antal.*

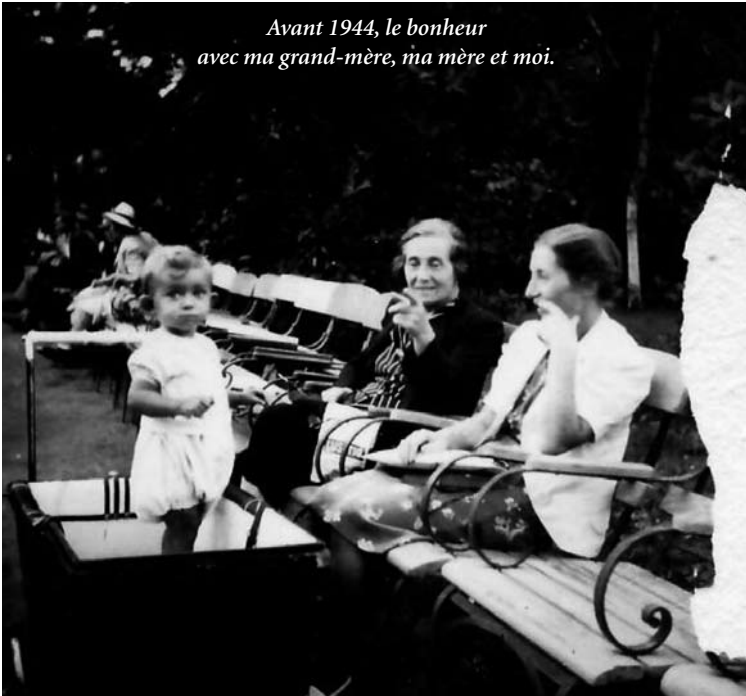


*Ma grand-mère maternelle,
Wiener Laura.*

Le gouverneur Horthy Miklos est une personnalité à double face, qui avec ses lois antisémites, a mis la vie des juifs hongrois en grande difficulté, mais il ne les a pas touchés physiquement jusqu'à l'occupation nazie en 1944.

Avant l'occupation, il existait déjà de nombreuses lois antisémites telles que « les listes B », qui relevaient tous les noms des fonctionnaires juifs afin de les renvoyer de l'emploi qu'ils occupaient. C'est ainsi que son grand-père, qui était chef de gare de la M.A.V. (SNCF hongroise) à Szeged (deuxième ville après Budapest), est mis à la retraite forcée à l'âge de quarante-cinq ans, après vingt-trois années de service de haut niveau et malgré la haute appréciation de tous ses supérieurs. Le nombre d'étudiants juifs était aussi limité dans les universités hongroises.

En mars 1944, alors qu'en France la guerre touche à sa fin, l'Allemagne nazie envahit la Hongrie, qui n'a pas résisté, car le gouvernement hongrois adhère à ses idées. De nouvelles lois antisémites sont alors votées : elles empêchent l'accès des juifs à certains lieux publics, les artistes ne peuvent plus exercer leur profession et les fonctionnaires ont interdiction de travailler. Le 5 avril 1944, le port de l'étoile jaune devient obligatoire pour tous les juifs.



Dès mars 1944, juifs et chrétiens sont séparés au sein même des immeubles. En juillet 1944, la famille de Marie doit quitter, son appartement et perd toutes ses affaires suite aux vols perpétrés par les voisins. Ils s'installent dans des appartements « étoilés » où ne peuvent habiter que des juifs ; ils vivent à plusieurs, serrés dans des petites pièces avec peu de mobilier en se répartissant l'espace comme ils le peuvent. La salle de bains a par exemple été transformée en cuisine. Il y a de nombreux bombardements et des immeubles près du sien se sont d'ailleurs écroulés. Sa famille et elle, ont beaucoup souffert du manque de nourriture, les juifs n'ayant accès aux magasins d'alimentation, fort peu approvisionnés, qu'après 13h, heure à laquelle il ne reste presque plus rien.

À l'automne 1944, Hitler envoie Adolf Eichmann pour s'occuper de la déportation totale des juifs hongrois. Le 12 novembre 1944, la famille de Marie apprend la nouvelle. Pour pouvoir échapper à la déportation, il faut chercher très vite un endroit dans l'un des immeubles qui étaient sous la protection des ambassades de certains pays et du Vatican. À cette époque, les juifs sont de plus en plus mal vus, ce qui a été très dur psychologiquement pour Marie. Ils ne sont plus considérés comme des citoyens hongrois. De nombreux jeunes hongrois se sont alliés au régime nazi et ont décidé de collaborer avec eux, on les appelle les « Croix fléchées », tandis que ceux qui s'opposent à la domination allemande ne disent rien par peur des représailles.

En 1944, tous les hommes juifs âgés de 20 à 60 ans sont convoqués dans des bataillons de travaux forcés, le père de Marie a donc été appelé et amené dans la campagne hongroise. Ces hommes dormaient dans des étables, à même la paille. À l'approche des Russes, tous ces prisonniers sont chassés vers l'Ouest, ainsi son père se retrouve au camp de concentration de Mauthausen. Il racontera plus tard à Marie les conditions de vie qui étaient très dures, dans les champs les hommes remplaçaient les chevaux pour tirer les charrues et la seule nourriture était de la soupe à l'eau. Les nazis s'amusaient, les soirs où ils avaient trop bu, à tirer sur les juifs.

Pendant ce temps, Marie reste avec ses grands-parents et sa mère, la famille doit déménager à nouveau dans un immeuble supposé être sous la protection

du Vatican. Ils ont pour seul bagage une petite poussette, un peu de bois, du linge et une vingtaine de kilos de patates. Ils vivent dans un petit appartement sans confort, ni gaz, ni électricité, ni hygiène. Chacun dort par terre, s'accommodant comme il peut et tente de survivre aux bombardements. Le 4 décembre 1944, les Croix fléchées arrivent, les lettres du Vatican ne protègent plus personne. Sa mère est embarquée et Marie se retrouve seule avec ses grands-parents alors qu'elle n'a que 6 ans. Rapidement, Marie et ses grands-parents sont chassés et dirigés vers le ghetto de Budapest.

Dans leur nouveau logement, la pièce principale est petite, sale, sans chauffage, sans eau, la fenêtre cassée, et treize personnes y vivent. Il n'y a presque pas de nourriture et la porte du ghetto est fermée. Les bruits incessants des bombardements sont devenus habituels. Marie se revoit, allongée sur les genoux de ses grands-parents dans la cave, éprouvant un sentiment réconfortant de sécurité : « *on s'habitue à tout* », dit-elle. Seul l'espoir permet aux juifs de survivre dans ces conditions, car, malgré l'interdiction d'accès aux médias, les rumeurs de libération se propagent.

Le 17 janvier 1945, l'Armée rouge arrive, la porte du ghetto s'ouvre et les juifs retrouvent leur liberté. Lorsque Marie sort du ghetto, elle se retrouve dans une ville figée, gelée, jonchée de cadavres humains et de chevaux crevés, les gens crient, les coups de fusil résonnent encore. Aussitôt, ils marchent vers leur maison qui, par chance, ne s'est pas écroulée. Elle est à présent occupée par des soldats russes, qui ne restent que quelques jours une fois qu'ils savent qui sont les personnes en face d'eux et d'où elles viennent.

Partout, les familles juives cherchent, souvent en vain, à retrouver des membres de leur famille qui leur ont été arrachés. Le grand-père de Marie et d'autres hommes étaient partis dans les campagnes dans des wagons à bestiaux à la recherche de nourriture. Dans le courant du mois de mai, ils obtiennent des nouvelles de sa mère : elle a été aperçue dans le camp de Bergen-Belsen par ses cousines, mais elle n'en est malheureusement jamais revenue. On saura plus tard qu'elle y est décédée en avril 1945.

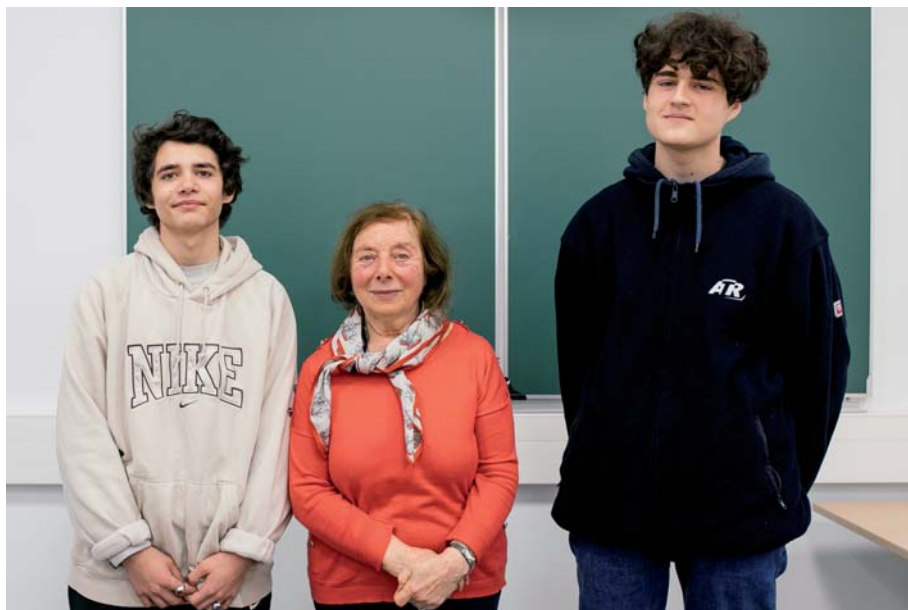
Lors de la libération, les Allemands font sauter les ponts reliant Buda et Pest. La ville n'étant plus approvisionnée en nourriture, pour survivre, la famille de Marie doit se nourrir de carcasses de chevaux et autres bêtes qui gisent dans les rues. Le ghetto a fortement affaibli Marie ; elle est très maigre.

La Croix rouge recueille les enfants qui ont besoin de se nourrir. Durant quelques mois, Marie est accueillie par un couple très gentil de paysans de la grande plaine hongroise. Là, elle peut retrouver un certain confort. « La vie est belle !! Après toutes les privations, manger à sa faim est un vrai bonheur », nous dit-elle.

Son père rentre du camp de travail, extrêmement maigre (quarante-cinq kilos), et lui rend visite en avril 1945. Malgré toutes les horreurs subies, il a su rester un homme optimiste avec beaucoup d'humanité et un grand sens de l'humour. Il décède à Budapest en janvier 1986.

Marie retourne ensuite à l'école et reprend le cours « normal » de sa vie. Elle vit à Budapest jusqu'en 1976, date à laquelle, elle décide enfin de quitter la Hongrie pour s'installer en France. Son grand-père décède en novembre 1955 et sa grand-mère en juin 1982, tous les deux à Budapest.

Marie achève son récit en nous disant : « *On attendait tous les jours le retour de nos chers disparus, malheureusement, beaucoup de personnes ne sont jamais revenues. Nous avons recommencé la vie, pour nous, pour les autres, pour les futures générations et contre l'oubli* ». ♦



*Marie Wiesner et les élèves :
Armand Charles, Gabriel Merioua et Stello Fournier*

MARIE WIESNER

RESSSENTIS D'ARMAND, GABRIEL ET STELLO, SUITE À LEUR RENCONTRE AVEC MARIE

ARMAND Cette expérience m'a beaucoup apporté tant sur le plan historique que sur le plan humain. En effet, rencontrer physiquement une personne ayant été témoin du plus important génocide de l'histoire n'est pas donné à tout le monde. J'ai rencontré une femme très attachante qui a su garder le moral, même durant des événements terribles.

Notre témoin était animé d'une réelle envie de témoigner.

Cette expérience m'a fait comprendre la situation de la Hongrie durant le génocide, l'histoire de la famille de notre témoin, mais surtout l'importance de la volonté de vivre.

Cette femme est un exemple, son implication dans le témoignage était très touchante du fait que nous étions les premiers devant qui elle a témoigné.

◆ *Armand Charles*

GABRIEL L'intensité de cette rencontre nous a permis de toucher du doigt l'horreur du projet nazi et de la souffrance humaine infligée.

C'est là que l'importance du projet *De Bouche à Oreille* prend toute sa signification.

Bientôt, la disparition des derniers déportés ne permettra plus cette confrontation réelle ; alors viendra le moment où le travail de mémoire s'effectuera de bouche à oreille et de nouveau, ces drames résonneront par la

parole de l'autre. Ainsi tel un écho, ces paroles perdureront. Je reste encore bouleversé par la rencontre avec Marie et son histoire, sans parler du choc qui a été de fouler le sol d'Auschwitz quelques mois plus tôt.

Merci Marie, d'être venue à notre rencontre et merci à tous ceux qui nous ont accompagnés durant ces expériences.

M. Benharous, merci !

◆ *Gabriel Merioua*

STELLO L'expérience que j'ai pu vivre durant ces quelques heures m'a apporté énormément de savoir et d'émotion, tant par le côté humain de ce projet que par sa dimension historique. À mes yeux, le plus important a été de pouvoir connaître Marie, une femme qui a connu la guerre durant son enfance.

C'est très fort d'être en sa présence, car elle a connu la violence, l'antisémitisme, la perte de proches alors qu'elle n'était qu'une petite fille. Elle a été séparée de ses parents, elle a vécu avec ses grands-parents durant la guerre...

Malgré ce passé tragique, elle a gardé l'espoir et un esprit sain et joyeux, ce qui la rend très attachante. Et c'est aussi pourquoi je lui voue un grand respect.

J'ai pu connaître l'histoire de la Hongrie durant la Seconde Guerre mondiale et même un petit peu durant la Guerre froide. Elle est différente sur de nombreux aspects de l'histoire française, ce qui permet de mieux appréhender la complexité de cette période.

Sur le plan humain, les échanges avec Marie et la richesse de ses paroles sont rares et touchants. Ce fut un grand plaisir et une chance immense d'avoir pu écouter, discuter et avoir des réponses aux questions sur cette période de l'histoire qu'aujourd'hui seules peu de personnes peuvent nous livrer.

C'est aussi une responsabilité personnelle dont nous a fait hériter Marie en nous livrant leur histoire : nous aussi désormais, nous devons perpétuer leur message d'une manière ou d'une autre pour que l'Humanité ne se perde plus jamais dans la haine comme elle a pu le faire durant cette période.

De cette manière, en imprégnant les esprits d'un message de paix, nous y parviendrons.

Pour conclure, je souhaiterais remercier tous les organisateurs et M. Benharous pour nous avoir offert cette chance. Merci beaucoup.

◆ *Stello Fournier*



*Avant 1944,
deux familles heureuses.
Des deux hommes,
un a survécu.
Des deux femmes,
une a survécu et
les deux petites filles
ont miraculeusement
survécu.*



Après 1946, mon papa et moi, l'amour qui nous manque pour toujours.



*Commémoration
au cimetière
de Budapest dans
les années 60.*

*La 5ème personne
en partant de la gauche,
est mon père.*



*Commémoration
au cimetière
de Budapest,
pour le souvenir
des centaines de milliers
de martyrs inconnus.*







Les élèves de 1ère ES4 (par ordre alphabétique),
guidés par M. Lionel Benharous, Professeur d'Histoire.

Nassuri BAKARI	Jade LE RAY
Serine BENABADJI	Jesintha MAHENDRAM
Manon BERNARD	Lucie MALAIZE
Mathis BLEU-DI-FIORE	Corentin MASSON
Astenza BRUN	Christophoros MAVROMATIS
Armand CHARLES	Gabriel MERIOUA
Héloïse CHERONNET	Hugo MUNIGLIA RAYNAL
Armand DAEMI	Carla PELON
Néné DIALLO	Roxane ROMERA
Manon DOAN	Mara ROYER DE VERICOURT
Farès DOUMI	Assa TRAORE
Julien DUPRAT	Lisa TRINQUE
Arsène FERRET	Tom VITOUX
Stello FOURNIER	Ulysse WINKIN
Naomie GADJI OTILI	Léa YOUNSI
Alice JOUBERT GOUSSIN	
Clara KAVYRCHINE	
Lytia Nah KONE	
Nora LESAIVE CORRADO	



Charles



Marie



Myriam

Apelroit Charles *France*

Feldmann Myriam *France*

Frydman Rosette *Hongrie*

Grosz George *Autriche*

Tieder-Kaminsky Sarah *Allemagne*

Knoll Micheline *France*

Perlmutter David *Pologne*

Smrodyne Charles *France*

Rosenberg Moïse *Pologne*

Wiesner Marie *Hongrie*



Charles



Rosette



Moïse



Georges



David



Sarah



Micheline



Photos groupes **GHISLAIN SELLEM**
Conception graphique et impression **RDS PUBLICITÉ**



Fondation CASIP-COJASOR
8 rue Pali Kao 75020 Paris
01 44 62 13 13 • casip-cojasor.org